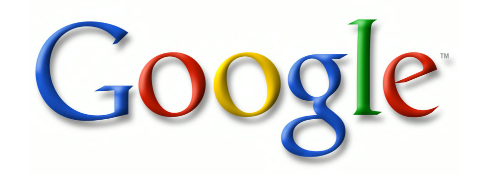



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582777 8



Rosny
NKV

L’Aiguille d’Or

Il a été tiré sur papier à la forme 10 exemplaires numérotés de *l'Aiguille d'Or*.

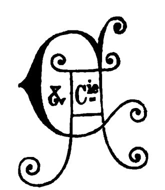
Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 8 francs.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 705-98.

J. H. ROSNY

L'Aiguille d'Or

— ROMAN —



Armand Colin et Cie, Éditeurs
Paris, 5, rue de Mézières
1899

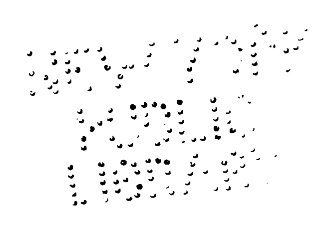
A

MADAME BERTHE LECOMTE

ET SES ENFANTS

MARCEL ET HÉLÈNE





L'AIGUILLE D'OR

LIVRE I

L'ÉNIGME

CHAPITRE I

Le laboratoire de Martial.

C'était à Vaugirard. Les rues y sont bordées de longs murs gris aux crêtes effritées qui enferment les antiques jardins, jadis clôturés de haies, où Molière, La Fontaine, Racine et Boileau se rendaient de compagnie, et où dans la douceur des bonnes plantes nourricières et la grâce parfumée des fleurs d'ornement, ils devisaient sur des choses d'art et de littérature.

Rue des Églantines, vers le milieu d'un de ces murs immenses, une porte cochère ouvrait sur la propriété des de Thélen. Elle se composait à gauche d'un potager, à droite d'un petit jardin français dont les

allées onduleuses entouraient une grande maison très simple et confortable. Tout au fond, l'usine, dont la sortie se faisait par une autre rue mais qui possédait une communication sur le jardin. Enfin, accoté à l'usine, et empiétant sur le potager, une sorte d'atelier d'artiste, au toit vitré, qui était le laboratoire de Martial de Thélen, le fils de l'usinier.

Charles-Joseph de Thélen, d'une famille ruinée par la Révolution, avait été le seul homme de sa branche qui eût montré de l'énergie. Non seulement il avait fait abandon des sottes vanités qui rattachaient tous les membres de la famille Thélen à des emplois d'administration, mais il avait appris un métier, celui d'émailleur. S'il obtint de ses parents, à force de persévérance, l'autorisation de suivre sa vocation, c'est qu'il put établir que des ancêtres protestants, les de Thélen d'Avincourt, avaient jadis exercé l'art de l'émaillage et s'y étaient enrichis. A la Révocation de l'Édit de Nantes, ces ancêtres, n'ayant pas voulu porter leur industrie en Allemagne, en Suisse ou en Angleterre, s'étaient joints aux glorieux émigrés hollando-français du cap de Bonne-Espérance dont les Boers sont les descendants actuels.

Charles-Joseph acquit une habileté extrême dans son art. Aidé de fort petits capitaux, il fonda une usine qui prospéra, mais qui tirait malheureusement de lui seul toute sa réputation, si bien qu'il devait craindre de la voir périr avec lui. Vainement s'efforça-t-il d'inculquer à son fils l'amour de son œuvre. Martial de Thélen n'y montrait aucune disposition. Il manquait d'adresse manuelle, éprouvait une invincible répugnance pour tout autre travail que le travail cérébral, et, d'ailleurs, la science l'absorbait. La

science, et autre chose encore, l'inquiétude d'une vie neuve, ce besoin d'espace, d'aventures, tellement caractéristique de notre temps.

Les peuples ne sont arrivés à l'industrie qu'après avoir franchi la triple étape de la vie nomade chasseresse, de la vie nomade pastorale et de la vie agricole. Dans ce grenier de souvenirs conscients ou inconscients qu'est notre âme, ces trois époques ressuscitent toujours sous quelque forme; mais il est des êtres plus spécialement doués pour sentir, pour se figurer une de ces périodes préférablement aux deux autres.

L'aventure s'est compliquée aux mêmes sources que la science et l'art. Si Martial de Thélen aime l'imprévu, il le limite dans la subtilité et la complexité. L'aventure se fait chez lui savante et cérébrale. Mais il faudrait peu de chose pour la rendre à l'âpreté primitive. Sous la forme qu'elle revêt, elle se tient prête cependant aux circonstances, elle garde l'ineffable saveur de la pleine nature, la griserie de l'espace franchi, des belles robes de la terre, des horizons sans fin, des lumières vastes, du vent ou de la pluie déchaînés.

Le corps de Martial annonçait, dénonçait son esprit. Il était plein de vigueur cachée, d'une résistance incroyable sous un aspect d'abandon, quasi de mollesse. Comme presque tous les imaginatifs qui sont en même temps des rêveurs, il aimait s'étayer, s'accouder, libérer son cerveau du poids de son corps.

Le visage était petit, fin, distingué, les traits harmonieux et flottants, la bouche gracieuse, enfantine, le nez droit, mais qui, ayant été pendant l'enfance un nez retroussé, gardait la sensibilité, la douceur et la gaieté spéciales à cette forme. La tête apparaissait

moyenne, mais admirablement proportionnée. Les cheveux châtains, drus, dessinaient, sans pointes ni angles vifs, un très beau front où la pensée vivait à l'aise.

Un pli de volonté, d'obstination, de conscience toujours en éveil, creusait le front entre les sourcils, et ces sourcils noirs et puissants, à l'arc ferme et horizontal soulignaient le creux d'énergie intelligente et bonne; les yeux eux-mêmes, tendres à l'ordinaire, pouvaient prendre une expression de colère réfléchie que la brusque raideur d'une mâchoire de lion rendait terrible.

Le regard avait la lucidité, la tranquille et sûre lumière d'une âme qui voit les choses dans leur harmonie.

Généralement bruns, ces yeux semblaient verts aux minutes âpres, du vert d'océan particulier aux yeux de certains Bretons de la côte, et cette transformation, alliée à celle que produisait le durcissement de ses traits, donnait à Martial deux physionomies tellement différentes que certaines personnes n'avaient jamais pu se mettre d'accord sur son portrait.

Ses études se ressentaient du côté aventureux de son caractère. Elles étaient très étendues, mais avec une préférence manifeste pour les branches, pour les rameaux nouveaux. Les archipels du grand Océan, les plateaux du Centre africain, les déserts de l'Australie ou les forêts impénétrables des Amazones le captaient davantage que la géographie de l'Europe. En physique, sa science de prédilection, il aimait les phénomènes demeurés mystérieux, surtout ceux qui se lient à l'induction magnétique et électrique. Ses travaux étaient déjà remarquables sur ces points :

deux communications à l'Académie des sciences avaient fait surgir son nom de l'obscurité.

La sœur de Martial, Augustine de Thélen, tout en ayant des affinités avec son frère, différait beaucoup de celui-ci. Aussi ferme et concentrée que son frère était flottant, elle aimait les besognes nettes, les buts qu'on peut cerner promptement, les satisfactions qui viennent des entreprises définies. Tout en elle marquait son énergie de nature. Son corps charmant, parfait de forme, révélait des muscles d'acier. Elle avait les yeux bruns de son frère, mais très grands et quelque peu arrondis, les sourcils légèrement trop marqués se rejoignaient, indice de violence qu'accentuait encore la veine médiane du front, gonflée au moindre effort. Mais le plus délicieux visage, fervent de bonté, fervent de justice, tendre dans le sourire, toute la pertinacité, la concentration, la vigueur, l'emportement de sa nature orientée vers l'affection. Ainsi que la plupart des personnes pratiques, elle avait l'à-propos des reparties; elle était spirituelle et gaie.

Un matin de mars, M. Joseph de Thélen et sa fille traversaient le jardin pour se rendre au laboratoire de Martial. Le temps avait une douceur imprévue. L'hiver s'était épuisé en pluie et en brouillard, sans aucun frimas, de sorte que les plantes et les arbres se trouvaient déjà tout couverts de bourgeons, prêts à fendre, au premier soleil, la résine qui tient collées leurs petites feuilles. Le ciel était clair, mais un grand vent d'équinoxe y promenait des lambeaux de nue qui s'effilochaient de l'ouest à l'est, et dont la course folle donnait à la nature quelque chose de désordonné et de hagard. La tiédeur de la température y ajoutait en trompant les oiseaux, lancés avec d'ivres gazouillis à

la recherche de toutes les brindilles, de toutes les ouates dont se charpente, se calfeutre un nid.

Augustine partageait la griserie générale. Son jeune organisme tressaillait de la joie de vivre. Elle se pressait dans une tendresse ardente vers son père, le noble ouvrier artiste à la barbe grise, aux yeux de tranquille lumière, aux traits intelligents et aux larges épaules.

« Père, que la vie est belle et que je t'aime! »

Il souriait. Sa fille, son fils, c'était l'immense bonheur dont tous les jours M. de Thélen et sa noble femme remerciaient Dieu. Deux êtres si purs, si droits, si gracieux, deux âmes dont il observait avec tremblement la merveille. Ah! qu'il les voulait donc heureux, heureux pour eux-mêmes, par eux-mêmes, dans le libre épanouissement de leur esprit tourné vers les grandes choses.

« Petite fille! petite fille! » murmura-t-il.

Et ils se hâtèrent, les pas un peu alourdis de M. de Thélen marquant la mesure sur le petit bruit d'ailes de la jupe d'Augustine. Avant de frapper à la porte du laboratoire, ils se regardèrent, essoufflés, dans l'émotion de voir Martial, leur héros, celui dont la parole débordante les remplissait d'un perpétuel enchantement.

Mais voilà le grand garçon qui travaille. Il a devant lui un dispositif compliqué où le métal se joint au verre, où des fils électriques relient des plaques de cuivre étincelant, tandis que de grands faisceaux de lumière, éparpillés par des prismes et concentrés par des lentilles, marquent leur trajet par l'agitation de poussières radieuses.

Un autre jeune homme de vingt-cinq à trente ans,

blond au teint frais, aux yeux bleus vifs, se trouvait dans le laboratoire, Jean Chevrot, collaborateur, admirateur, disciple de Martial. Tout de suite ses yeux allèrent vers le visage d'Augustine et, le voyant souriant et tendre, une expression de bonheur passa sur ses traits.

Augustine, sous ce regard d'où l'amour jaillissait comme l'eau d'une fontaine, rougit légèrement et, par le charme que répand sur la physionomie de la femme le grand mystère de la dilection, elle fut très belle, toute son énergie soudain flottante, abandonnée.

Le père et Martial les observaient à la dérobée, avec l'invincible sourire qui nous vient devant les pures amours, sourire où se trouve une tristesse mêlée à cette espèce d'ironie émue que provoquent en nous les gestes des enfants.

Cependant Martial s'est avancé les mains tendues vers son père et sa sœur.

« Père, Augustine, quelle joie de vous voir!

— Mon bon Martial, dit le père, avances-tu?

— J'avance, père. Comme je te le disais l'autre jour, j'acquiers de plus en plus cette chose que j'appelle « la main heureuse » mais qui en réalité n'a pas beaucoup à voir avec la chance, car elle n'est qu'une adresse à manier les substances, à les disposer au mieux de l'épreuve qu'on tente. Cette partie de mon métier d'inventeur est au fond la plus délicate : si j'y accorde trop d'importance, je descends au degré d'un simple manœuvre, tandis que par l'excès contraire je deviens un savant abstrait... Ah! qu'elle est intéressante la matière, tout inerte qu'elle apparaisse; combien elle a d'originalité, de détours,

d'imprévus!... A chaque instant, les circonstances modifient son aspect, sa structure, ses propriétés physiques, chimiques même, et il faut lutter avec cette multiplicité déroutante, ramener à l'unité, retrouver, par quelque dispositif ingénieux, une propriété qui semblait perdue, ou bien, cernant de plus en plus un phénomène, l'isoler des phénomènes qui le rendent douteux... Il y a là autant de divination que de raisonnement, autant de prescience que de science.

— Oui, la part mystérieuse en toute chose de ce qu'on nomme le goût... Et qui fait, hélas, que toi, notre grand Martial, notre chère tête savante, tu n'as jamais mordu à l'émaillage... »

Une tristesse tomba sur ces paroles, le front de Joseph de Thélen s'était brusquement obscurci. Le visage d'Augustine refléta la crispation de celui de Martial. Le silence pesa comme un poids trop lourd sans que nul pût se reprendre. Enfin le père se secoua :

« Pardonne-moi, Martial, d'être revenu là-dessus. Tu sais que ce n'est pas de ma part un reproche; mais j'ai le souci du lendemain. C'eût été un jeu d'enfant pour toi de conduire l'usine telle qu'elle fonctionne aujourd'hui et d'en tirer la sécurité pour tous... Surtout aidé d'Augustine. »

Martial se taisait, consterné. Joseph de Thélen reprit avec une gaieté un peu contrainte :

« Laissons cela. Ce sont des idées noires naturelles à un homme qui a derrière soi une vie de travail forcené et qui craint de laisser les siens aux prises avec la misère. Je vivrai sans doute assez longtemps pour voir triompher mon cher Martial... D'ailleurs, je lui répète ce que je lui ai dit souvent, je suis

enchanté de là carrière qu'il a choisie, j'en suis fier, et pour rien au monde je ne lui en imposerais une autre... Il ne s'agit pas de reproche, il s'agit de regret. Si je mourais demain, ton indépendance, cher aîné, serait compromise, tu ne pourrais pas poursuivre ces travaux, ces expériences qui sont notre bonheur, notre gloire à tous. Voilà ma pensée.

— Mon bon père, répondit Martial, il est vrai que tu t'estimes toujours au-dessous de ta valeur. Tu ne peux admettre que tu es un artiste et que toute ma science ne me donnera pas ton talent bien spécial. Tu crois, parce que tu me vois montrer quelque intelligence dans des questions abstruses, que je dois nécessairement être capable de faire ce que tu fais toi-même. Ton amour paternel, ton admiration émue, ta modestie t'aveuglent. L'émaillage n'est pas la chose facile que tu crois, et je suis vraiment impuissant à t'y suivre... Quant à ta mort, cher père, ce serait en soi un malheur si grand que tout le reste deviendrait pour nous secondaire... Soigne donc ta santé qui nous est précieuse et cesse de t'inquiéter sur notre sort...

— Assurément, papa, fit la jeune fille. Je ne puis d'ailleurs comprendre que, de santé tellement robuste, tu nous parles de mourir.

— Malgré toute ma santé, mes enfants, il ne faut pas se fier au lendemain. Un homme comme moi qui a eu de la peine à parvenir, qui a donné deux ou trois fois dans son existence ces coups de collier d'un surmenage insensé où l'on sauve sa situation en compromettant sa vie, ne doit pas compter être sorti indemne de la lutte... D'ailleurs, vous avez bien raison de me rappeler à des idées plus consolantes;

mais cela n'empêche pas que, avec ou sans craintes, je veux désormais vous mettre au courant de mes affaires, et accepter la collaboration affectueuse d'Augustine.

— Vrai, cher père, cria la jeune fille, me voilà ravie. Tu as donc confiance en moi, tu crois que j'ai quelque mérite.

— Tu es en tout cas douée d'un goût très vif et souvent très sûr. Les petits émaux de toi que j'ai vus hier m'ont décidé : je te prends avec moi.

— Tu as vu mes émaux!

— Oui, et j'ai été fort surpris. Depuis un an, tes progrès sont remarquables...

— Tu es content?

— Très content.

— Alors, Martial, pour ma récompense, raconte-nous par le menu où tu en es de tes expériences, dit Augustine.

— Oui, dis-nous cela, appuya Joseph de Thélen, qui s'assit en portant la main à sa poitrine avec un visible effort pour cacher une douleur brusque.

— Tu souffres, père? fit la jeune fille.

— Du rhumatisme, un point, sans doute quelque nuée électrique qui passe. Va, mon Martial, raconte-nous ton idée d'aujourd'hui.

— Tu as bien raison de dire : « ton idée d'aujourd'hui », père, car dans la science où je me tiens, on est amené à s'engager, à propos d'un point en discussion, dans des voies très différentes en apparence de celle qu'on poursuit... Depuis six ou sept jours c'est le cas pour moi. Vous vous souvenez sans doute que mes dernières recherches portaient sur ces rayons lumineux que Crookes a obtenus dans le vide et qui

traversent une plaque d'aluminium et d'autres corps opaques...

— Oui, fit Augustine, cela nous a paru prodigieux.

— De cette lumière, et de l'influence des corps magnétiques sur elles, j'ai été amené à m'occuper du pouvoir magnétique de différentes substances et, comme certains résultats me frappaient vivement, j'ai poursuivi mon filon. Voici. »

Alors Martial exposa longuement ses recherches, ses découvertes, et Joseph de Thélen autant qu'Augustine l'écoutaient avec admiration, ravis de voir son ingéniosité à trouver la cause de certains phénomènes, à tirer des faits les déductions menant aux expériences les plus subtiles. Quand il eut fini, le père conclut :

« Alors tu entrevois le moyen de rendre magnétiques des corps qui ont jusqu'ici résisté à l'aimentation. Sais-tu que cette découverte pourrait avoir une importance pratique considérable !

— Je ne vois pas trop.

— Si tu trouves par exemple le moyen d'aimanter une aiguille de cuivre, d'argent, d'or, cela ne pourra-t-il servir à découvrir les gisements de ces métaux ?

— Peut-être, mais ce n'est pas une certitude. Remarque, en effet, que l'aiguille d'acier indiquera bien la présence d'une masse de fer, mais non celle d'une masse de cuivre. Tout au moins l'indication serait insuffisante...

— Justement, une aiguille de cuivre indiquera le cuivre ; une aiguille d'argent, l'argent ; une aiguille d'or, l'or.

— Rien n'est moins sûr. Tu oublies que le fer est naturellement magnétique, tandis que les autres

métaux ne le sont pas. Les aiguilles magnétiques d'argent ou d'or seront un résultat artificiel... Toutefois, bien que tu n'aies pas raison *a priori*, l'expérience pourrait te donner raison; il existe de nombreuses hypothèses qui tendraient à confirmer ta manière de voir.

— Oui, dit le père, mais j'aperçois la valeur de ton objection. Voilà, en vérité, une chose infiniment passionnante, et dont je suivrai l'étude avec le plus vif intérêt. »

Il se produisit une pose où chacun de son côté goûta l'exaltation qu'on éprouve en de semblables minutes. Une atmosphère de cristal baignait toutes choses, la lumière ruisselait par la grande baie vitrée comme une onde, et partout de frémissants reflets allumaient le col des flacons, les courbes du cuivre ou de l'argent, les rondes-bosses des meubles; les fils ténus au long desquels courait l'insaisissable électricité s'emmêlaient comme des laines sur un gigantesque fuseau ou se tramaient en une vaste toile d'araignée... Au travers d'un prisme énorme jaillissait un faisceau de lueurs colorées, toute l'écharpe tremblante d'iris; un écran noir recevait ce faisceau, le projetait en petits rectangles violets, indigo, bleus, verts, jaunes, orangés et rouges qui semblaient en poudres fines comme l'aile des papillons.

De toutes ces choses, et de l'esprit répandu parmi elles, de cette intelligence de Martial vivante parmi les dispositifs déliés, saisissant dans une harmonie supérieure les rapports du métal ou du cristal avec les fluides et leurs vibrations, il se dégageait une sorte d'extase, de béatitude surhumaine.

Durant la longue conversation, Jean Chevrot s'était

tenu à l'autre extrémité du laboratoire, écoutant d'un air sagace, mais surtout dirigeant à travers le fin dispositif de cristal, de fils, de plaques d'aluminium, ses regards sur Augustine. De temps à autre l'éclair des beaux yeux de la jeune fille lui arrivait par une solution de continuité entre des supports ou des flacons, et alors Jean se sentait devenir tout pâle; son cœur s'arrêtait dans sa poitrine. Quand survint le silence, il le respecta d'abord, puis, par à-coups prudents, se rapprocha du groupe formé par le père et ses enfants. A la longue il devint si évident qu'il avait quelque chose à dire que M. de Thélen le regarda avec quelque étonnement. Jean s'était encore rapproché et ses lèvres tremblaient.

« Tu as quelque chose à me dire, mon bon Jean? » fit l'émailleur avec bienveillance.

Jean Chevrot était un ami d'enfance de Martial. Son père, horticulteur des environs, avait fait fortune dans la culture du muguet, du lilas blanc, des roses, suivant les méthodes hollandaises. Avare et vaniteux (association fréquente de sentiments), M. Chevrot père laissait son fils devenir un savant sous la direction de Martial, mais il exigeait, en retour, que Jean s'occupât aussi d'horticulture. Jean s'était plié aisément. Le travail ne lui coûtait guère. S'il ne possédait aucune des hautes facultés intuitives de Martial, cette sorte de divination qui fait les grands inventeurs, nul, en revanche, ne se montrait plus consciencieux ni plus laborieux. Son esprit méthodique, bien discipliné convenait à merveille pour établir définitivement les preuves d'une théorie mise au jour par Martial.

Ce patient et prudent esprit manquait quelque peu

de volonté. Une sorte de mollesse, indispensable sans doute à la sincérité des analyses, accompagnait d'ordinaire ses actes. Ainsi son père lui inspirait une quasi-terreur par la raideur de ses opinions. L'âme souple de Jean se blessait chaque jour au granit d'un vouloir d'autant plus ferme qu'il était plus simple, d'une obstination dont les arguments les plus subtils ne pouvaient venir à bout.

Quand il se vit interpeller par M. de Thélen, une réaction brusque fit rougir le jeune homme. Cependant, sa ferme pensée domina le tumulte sentimental et, sans regarder Augustine, sans une inflexion de prière dans la voix, il exposa sa demande ainsi qu'il exposait des théorèmes.

« Oui, monsieur... Depuis longtemps j'aime Augustine et je rêve de l'obtenir en mariage. Toutefois, je n'ai pas cru convenable d'en parler avant d'avoir consulté mon père et ma mère. Ils m'ont donné hier leur assentiment et, si vous n'y voyez pas d'obstacle, je voudrais être admis auprès d'Augustine en qualité de fiancé. »

A ce discours, la confusion de la jeune fille fut extrême. Elle n'ignorait pas que Jean dût faire quelque jour cette demande; sans doute elle envisageait l'éventualité avec beaucoup de calme, mais la pudeur, plus forte que le raisonnement, l'avait envahie tout entière, et il lui semblait à présent que Jean venait de dire des choses extraordinaires, voire quelque peu blâmables. Elle regardait son père et son frère avec l'effroi de ce qu'ils allaient penser et, en vérité, si Martial souriait, M. de Thélen conservait, lui, un air de gravité extrême.

« Mais c'est du nouveau, tout cela ! » s'exclama-t-il.

Augustine et Jean baissaient la tête, consternés.

« Mais oui, mais oui, continua le père; vous êtes de fameux sournois... Comment! Augustine, tu t'abandonnais à un pareil sentiment et je l'ignorais...

— Père », balbutiait-elle.

Un invincible sourire monta aux lèvres de M. Thélen, qui continua en s'adressant à Martial :

« Te doutais-tu que ta sœur...

— Assurément non, fit Martial, suivant le jeu de son père. Je veux bien que par-ci par-là Jean ait fait de très vagues allusions à son désir d'entrer dans notre famille; mais cela pouvait en somme n'être que des généralités affectueuses...

— Martial! » cria Jean désespéré.

Ce cri, jailli du fond d'une âme naïve, ébranla le père et le fils. Un rire de bienveillance leur échappa :

« Qu'on ne vous reprenne plus à avoir des secrets de cette nature, dit M. de Thélen. Je suis sûr que vous vous étiez déjà consultés avant de venir surprendre, oui, surprendre, notre approbation.

— Père, fit Augustine, dont la voix vibra doucement à l'oreille de Jean, je vous jure...

— Quoi, Jean ne vous a pas demandé la permission? »

De nouveau les deux fiancés baissèrent la tête, tandis que Martial et son père les regardaient avec attendrissement.

« Vous mériteriez que je vous fasse attendre ma réponse, ajouta encore M. de Thélen; mais je n'en ai pas le courage. Viens dans mes bras, Jean, que je te donne l'accolade... Et souviens-toi, mon deuxième fils, que le bonheur d'Augustine sera principalement

ton œuvre; défends-le, ce bonheur, contre tous, avec patience, si tu veux, mais avec énergie. »

A ces paroles où il se sentait pénétré, Jean releva la tête.

« Je vous promets de faire tout ce que je pourrai. »

Le timbre de la porte donnant sur la rue vibra dans ce moment et M. de Thélen, qui se trouvait le plus près de la baie vitrée du laboratoire, dit d'un ton mécontent :

« C'est l'Anglais.

— Le fameux Anglais collectionneur d'émaux? s'écria Augustine.

— Oui, répondit M. de Thélen... Il sait bien pourtant que nous ne vendons pas à l'usine...

— Tu n'aimes pas cet homme, père? dit Martial.

— Je ne l'aime pas. Sa physionomie m'est peu sympathique... Je lui fais grise mine, mais aucun mauvais accueil ne le rebute... Et puis, je ne suis pas superstitieux, et cependant j'ai été frappé de ceci que les deux seules calamités qui nous soient survenues ont suivi de près les deux premières visites de ce même Anglais, il y a quatre ans.

— Tu veux parler des voleurs et de l'incendie?

— Oui.

— Ces singuliers voleurs qui ne nous ont rien volé, reprit Martial, qui se sont bornés à essayer de forcer le vieux bahut surmontant ta bibliothèque?

— Parbleu, ils ont pensé que c'était là que je cachais mes trésors.

— Es-tu bien sûr, fit Augustine, que ce bahut ne renferme pas des trésors? Tu ne l'as jamais ouvert?

— C'est vrai, dit Martial, tu devrais bien me laisser travailler à l'ouvrir.

— Ne parlons pas de cela, répondit M. de Thélen avec une nuance de contrariété dans la voix... Attends que je sois mort.

— Père!

— Non, mes enfants, je n'aime pas beaucoup l'histoire de ce bahut. Jadis je l'ai vu, moi, le contenu que vous croyez mystérieux. Il n'y a que de vieilles paperasses, de vieilles paperasses inutiles. Elles ont ruiné l'esprit de votre bisaïeul. Mon père les détestait. Il me disait souvent :

« Vois-tu, là-dedans se trouve la chimère, la fausse « espérance, l'impossible bonheur. Fuis cela comme la « peste! »... J'ai voulu pour Martial la grande, la vaste science, le travail appliqué à la certitude. S'il a le goût de l'aventure, je désire que ce ne soit pas chez lui l'avidité du joueur pour des émotions factices, mais la noble audace du savant... Souviens-toi de cela, mon fils, et regardes-y à deux fois avant d'ouvrir le bahut qui renferme la Chimère... et dont moi-même, vous le savez, je ne connais pas, je n'ai pas cherché à connaître le secret. »

Le ton solennel et triste du père avait consterné tout le monde. Augustine se jeta dans ses bras, l'assurant qu'il serait obéi.

« Eh! mon Dieu, fit-il plus gaiement, vous voyez bien que ce bahut est une source de maux, puisqu'il est le point de mire des voleurs et des incendiaires!

— Vraiment, père, tu crois que l'incendie?

— Je crois qu'il s'est trouvé subitement, pour éteindre le feu, des gens très singuliers dont l'unique préoccupation était de s'introduire dans la bibliothèque. »

Martial, Augustine et Jean regardèrent M. de Thélen avec surprise.

« Décidément, père, fit Martial, il y a là-dessous quelque énigme dont tu devrais bien nous dire le mot.

— Je l'écrirai dans mon testament. »

Cette idée de mort revenant pour la troisième fois, presque involontairement, glaça les deux enfants de M. de Thélen, et ils demeuraient effrayés et taciturnes, quand un domestique vint prévenir l'émailleur de la visite de l'Anglais.

CHAPITRE II

La mort de Joseph de Thélen.

Toute cette année Joseph de Thélen travailla avec une ardeur inusitée. Chaque jour il voyait grandir ses affaires, et, vers le mois d'août, il dut créer de nouveaux locaux, les anciens étant devenus insuffisants.

Augustine l'aidait dans sa tâche, se mettait au courant de mille choses. Le père et la fille passaient leurs après-midi ensemble dans le cabinet de travail adjoint à l'usine ou dans la grande bibliothèque de la maison d'habitation. Souvent M[me] de Thélen, l'excellente mère, les rejoignait ici ou là, et les heures coulaient dans la chaude intimité de la famille, avec des paroles rares mais ferventes comme il en vient aux gens heureux.

L'avenir s'annonçait magnifique. M. de Thélen voyait proche le jour où son industrie lui rapporterait trente mille francs par an. Dix années encore, et sans doute il lui serait donné de voir ses petits-enfants, d'assister à la prospérité d'Augustine et à la gloire de Martial.

Cela surtout lui tenait au cœur. Son grand garçon aux cheveux bruns, son doux et fier savant dont il pressentait l'âme plus vaste que celle d'aucun des de Thélen ancêtres, il le voulait à la fois triomphant et joyeux, il lui voulait éviter la voie douloureuse des inventeurs pauvres, des illustres hommes de science exploités et torturés par de rapaces financiers, obligés de se consacrer à des travaux définis, à des tâches vaines et humiliantes.

Martial serait libre. Il suivrait sa pensée merveilleuse, il s'épanouirait au soleil d'un beau destin. Et le père au cœur tendre travaillait sans relâche. Hélas! il travaillait trop. Deux ou trois fois il reçut l'avertissement de la nature. Les points douloureux qui lu encerclaient la poitrine et l'oppressaient se firent plus fréquents; mais, il n'écouta rien et poursuivit. Le 6 octobre au matin, une nouvelle étreinte de la terrible angine de poitrine le fit s'affaisser brusquement dans les bras de deux de ses ouvriers. On le rapporta chez lui et mille soins lui furent prodigués. Comme le malaise allait empirant, le malade fit venir son fils et sa fille et leur dit avec peine ces paroles :

« J'aurais voulu... quelques années encore... le temps me manque... Ah! Martial, si j'avais pu! Enfin tu aideras Augustine; à vous deux, sans doute, vous gagnerez du temps. Le partie n'est pas encombrée. Peu font bien. Nous sommes connus... »

Il s'étendit en phrases courtes et de plus en plus incohérentes sur l'état de ses affaires, encouragea sa femme gémissante, haleta durant une heure encore, puis s'endormit pour toujours.

La catastrophe trouva tout le monde mal préparé. Augustine n'avait, malgré l'ardeur de son goût,

vaincu que les premières difficultés du métier. Elle pouvait, pour la partie purement technique, se faire aider par Nolle, le contremaître de l'usine, brave homme s'il en fut, et qui s'était trouvé avec M. de Thélen dès le début de l'entreprise, mais il faudrait sans doute renoncer aux grandes pièces, se restreindre aux plaques de dimensions moyennes, aux objets d'un usage courant. Du moins, Augustine éprouva-t-elle la légitime fierté de n'être pas inférieure à la tâche ainsi limitée et de pouvoir conjurer la ruine immédiate.

Martial, sorti de son vaste rêve scientifique, essaya vraiment de se rendre utile à sa sœur. Les choses où il eût pu l'aider, Nolle les exécutait cent fois mieux que lui. Et le goût, la compétence d'Augustine éclataient à tous les yeux.

D'autre part, la fermeté d'allure de la chère petite, sa force, son indomptable énergie lui assuraient le respect au point de rendre complètement inutile, même en guise d'appui moral, la présence de Martial. Du soir au matin, se faisant d'amers reproches, il tournait et retournait dans sa tête les moyens d'employer son activité au bien de tous. Une place? Le frisson d'une répugnance horrible le secouait à cette pensée! Du commerce? Il craignait d'y perdre les modestes ressources laissées par le père, ressources d'ailleurs indispensables pour couvrir certaines avances à l'usine.

Trois mois ainsi. Février commençait d'éclaircir l'année, les jours plus longs, la lumière plus haute rouvraient aux âmes septentrionales l'espérance où se créent les vastes projets. Martial passait les matins et les soirs dans la bibliothèque de son père, à lire, à feuilleter des papiers. Pris entre ses travaux négligés

et ses tentatives de vie nouvelle, il ne faisait rien. Lugubre attente où son âme prenait la teinte grise des chambres abandonnées. La lecture qui lui était jadis un réconfort, une chose bien ordonnée et fructueuse, ne lui servait, à l'heure présente, que d'opium à chasser la tristesse et l'ennui. Il lisait du matin au soir, sans suite, sans règles, ce qui lui tombait sous les yeux. Hébété, stupéfié, son unique crainte devenait celle de se trouver en face de lui-même, en face de son esprit inquiet, de son cœur rongé du remords de sa paresse.

La grande pièce, au deuxième étage, recevait le jour étincelant de l'est par des fenêtres à trois rangs de vitres. Elle donnait sur des jardins, à perte de vue, sur ces jardins de Vaugirard où les cloches à melons semblent les vagues courtes d'une mer au soleil. Quelques arbres poussaient auprès des murs ou le long des maisons éparses. Partout se levaient, sur une charpente de poutrelles ou sur un bâti de maçonnerie, des réservoirs en tôle contenant l'eau d'arrosage. Martial qui voyait jadis ces choses avec quelque plaisir, y trouvait à présent une désolation sans bornes.

Que faire? que faire?

Tout de suite sa pensée enveloppait les quelques directions ouvertes à une noble activité. Mais la poursuite de ses recherches scientifiques lui devenait impossible, faute d'argent; le travail à l'usine n'était qu'un leurre, le départ pour quelque pays lointain n'offrait aucune des chances de réussite qui eussent pu le légitimer.

Vite il revenait aux livres, aux vieilles lettres, aux vieux parchemins de la bibliothèque paternelle. Les

grands reflets du ciel tombaient dans la chambre par la vitre claire. Le monde semblait arrêté dans le silence. La tête bourdonnante, le liseur s'attachait aux mots, s'efforçait de les suivre, de s'intéresser aux brusques évocations qui sortaient des livres comme d'un cerveau perdu dans le rêve. Mais, en dessous, l'angoisse rongeait tout effort de s'intéresser à autre chose qu'à la situation présente.

CHAPITRE III

Martial tenté par l'énigme.

Alors, dans la solitude, le silence, le rongement de son esprit, il ne pouvait empêcher les paroles de son père de lui revenir. L'énigme où l'intelligence de son aïeul avait sombré le tentait dangereusement. Il résistait encore, mais comme à tout homme qui lutte contre une soudaine impuissance, l'idée d'un coup de fortune lui venait. Ce mystère, ce secret pour lequel on essayait de s'introduire dans la bibliothèque à la faveur d'un criminel incendie ou par une tentative d'effraction, lui, Martial, voué à l'étude des sciences les plus subtiles, ne pourrait-il le débrouiller?

Et si vraiment il devait exister une minute où cela serait légitime, n'était-ce point à présent, dans le désarroi de la famille, la brusque interruption de travaux et d'expériences qui constituaient tout l'espoir du noble défunt, la menace de devoir renoncer à de belles entreprises pour remplir quelque humble fonction... Et Martial, se prenant les tempes à deux mains, adjurait son père :

« Toi, père, qui voulus bien rêver pour moi ces

destinées brillantes, toi qui plus que tout autre, par tes encouragements, par ta douce admiration, m'as donné confiance en moi-même, m'as fait croire que je possédais ce don du génie versé seulement à de rares élus, contemple ma détresse... S'il existe un moyen de me sauver, de sauver notre famille d'une ruine possible et mon œuvre du néant qui la menace, ne dois-je y recourir? »

Cependant il se rappelait les répugnances de son père au sujet du bahut. Il s'arrêtait devant elles. Un entretien avec sa mère et sa sœur le tira d'indécision. En trois mois, les affaires de l'usine s'étaient classées. Augustine se reconnaissait définitivement incapable de poursuivre les grands travaux artistiques de M. de Thélen et se rejetait vers l'émaillage d'objets courants. Or, le grand avenir de la maison se trouvait dans les travaux artistiques de M. de Thélen. Ils constituaient une création originale et s'étaient fort répandus durant les dernières années.

Il fallait donc renoncer à voir pour le moment dans l'usine autre chose qu'un gagne-pain.

Dès lors Martial n'hésita plus, et dans les premiers jours de mars, il commença des investigations méthodiques avec l'idée bien arrêtée de découvrir le mot de la grande énigme qui avait passionné jusqu'à la folie son aïeul paternel.

Et il se résolut à apporter dans cette entreprise non seulement une grande ardeur, mais une ferme méthode, ce formidable outil que les derniers siècles ont mis dans la main des savants.

Ce qu'il savait du secret était peu de chose : les vagues allusions de son père, la folie de l'aïeul, les visites de l'Anglais, l'incendie, le vol que Joseph de

Thélen attribuait à des tentatives criminelles pour s'emparer d'un document.

Mais Martial pouvait déjà conclure de tout cela que, si ancien fût-il, le secret demeurait toujours précieux, et c'était un point d'une grande importance. Les crimes qu'on n'avait pas craint de commettre pour saisir de méchants papiers prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il ne s'agissait pas d'une curiosité désintéressée. L'hypothèse de pièces compromettantes pour de certaines personnes tombait devant la prescription acquise par plus d'un demi-siècle d'impunité. Alors le seul mobile possible devenait la cupidité, l'Énigme révélait le moyen de s'emparer de grandes richesses.

De quelle nature cependant était cette énigme? Joseph de Thélen croyait à des papiers; mais l'air de doute avec lequel il en parlait indiquait son peu de foi en un document révélateur. Sans doute, jadis, le grand-père maniaque n'avait pas manqué de faire partager à son petit-fils ses découvertes ou ses soi-disant découvertes, mais l'esprit pratique de l'émailleur avait fait bon marché de ce qu'il regardait comme des chimères. Le document ou les documents, s'ils existaient, ne pouvaient avoir une importance décisive. On possédait des indices, point de certitude, un commencement de preuve, point de démonstration.

Martial ne se dissimula donc pas l'ingratitude de la tâche qu'il allait s'efforcer de mener à des fins nouvelles et admit dès le principe que ses seules chances de réussir se trouvaient dans l'application à ce problème des procédés si judicieux de l'analyse contemporaine.

C'est pourquoi, sa résolution prise, et avant même

de rentrer dans la bibliothèque où il supposait que le secret se trouvait enfermé, il se livra à des recherches générales parmi toute la maison.

Il ne découvrit que fort peu de chose, assez cependant pour décider qu'un homme d'une intelligence supérieure et d'une rare finesse avait existé dans la famille des de Thélen et que certains meubles venant de cet homme se distinguaient non seulement par la pureté du goût, mais par les dispositions les plus ingénieuses, tel par exemple ce petit secrétaire en bois de rose incrusté, enfermant, sous ses apparences fragiles, un véritable coffre-fort à la serrure la plus originale et la plus solide. Joseph de Thélen, l'émailleur, y serrait des valeurs, des bijoux de famille, des miniatures. Martial, parmi ces dernières, en choisit une qu'il garda.

Il visita la maison de la cave au grenier, relevant de-ci de-là quelques particularités dignes d'attention, et, entre autres, deux tableaux sous verre, catalogues de plusieurs centaines de livres, classés par noms d'auteurs avec des renvois au millésime et au titre des ouvrages. Ces deux tableaux étaient de la même main, d'une écriture très fine, et, chose notable, hâtive.

Il ne sonda point les murailles, il ne décolla pas les tentures, il ne fouilla pas la terre des caves ni le plafond des chambres, puisque le grand-père de Joseph de Thélen était déjà mort quand le noble émailleur était venu s'installer à Vaugirard. Et, si Martial examina au microcope quelques meubles, ce fut par acquit de conscience, car il demeura persuadé que le grand-père avait fait dans ce sens toutes les recherches possibles.

Ces préliminaires minutieux une fois terminés, Martial, un lundi matin, entra dans la bibliothèque, bien résolu à pousser aussi loin que possible ses investigations en cet endroit que l'instinct du grand-père fou avait élu comme le réceptacle de l'Énigme.

CHAPITRE IV

L'ancêtre subtil.

La pièce était très grande. Pour la former on avait jadis abattu les murs de refend de deux chambres voisines, et remplacé les trois fenêtres primitives par une large baie vitrée, qui versait partout un jour très net, un grand ruisseau de lumière, sans les doubles ombres troublantes qui rendent la lecture insupportable.

Elle était plus large dans le sens de la façade de la maison qu'en profondeur. Deux tables, à droite et à gauche de la baie, supportaient des papiers et des livres; un fauteuil bas, dont le dossier n'interceptait pas le jour, se trouvait à la disposition du lecteur, devant la fenêtre.

Aucun autre meuble que le corps de bibliothèque aux rayons chargés de livres, et des rayons supplémentaires à droite et à gauche. La bibliothèque occupait le fond de la pièce, face à l'unique fenêtre, les rayons s'étendaient jusqu'aux murs à angle droit. Point de tableaux, ni de bibelots, hors un coupe-papier, un vaste encrier de cuivre ciselé, des loupes,

une boîte à compas ouverte, des plumes, des crayons...

L'argument précédemment invoqué, la mort du grand-père fou avant l'installation à Vaugirard, justifiait encore ici qu'on ne sondât point les murailles. D'autre part, les meubles se réduisaient aux deux tables, dont une seule ancienne, et au fauteuil; leur examen fut vite terminé. Et alors il ne demeura que la bibliothèque.

Jusqu'ici Martial n'avait recueilli que des notions extrêmement vagues.

Le secrétaire à serrure compliquée, quelques lettres, une vieille miniature semblaient au premier coup d'œil des résultats assez piètres pour de si laborieuses recherches, mais il est des résultats invisibles dont nul philosophe ne fera fi, et on peut dire, sans trop s'aventurer, que ces résultats se trouvaient atteints. Martial ne savait rien, certes, mais déjà il vivait dans l'atmosphère de l'énigme : des tendances obscures s'étaient fait jour dans son esprit.

La bibliothèque, but vers lequel allaient désormais converger les efforts du jeune savant, prenait un singulier relief de ce fait que le grand-père de Joseph de Thélen avait passé sa vie à en fouiller les armoires — celles du bas comme celles du haut, — à en compulser les livres. Aussi Martial l'examinait-il non seulement avec l'angoisse de l'inutilité des recherches de son bisaïeul, mais encore avec la préoccupation de cet autre ancêtre à l'esprit subtil dont il avait découvert la trace parmi les objets anciens conservés religieusement par l'émailleur. Résolu à marcher des moindres probabilités vers les plus grandes, Martial réserva les armoires et commença par les rayons.

Au dos des volumes, de minces bandes de parchemin

de l'écriture du bisaïeul portaient des chiffres et l'indication de séries alphabétiques, correspondant au classement actuel des bouquins sur les rayons. La série A renfermait tous les ouvrages des xve et xvie siècles et les chiffres arabes placés à côté indiquaient l'ordre chronologique à suivre dans le classement par noms d'auteurs. D'ailleurs, un tableau sous verre, appendu à la muraille, à côté de la bibliothèque, reproduisait cette classification dans un ordre inverse, c'est-à-dire en commençant par les noms d'auteurs, mis en regard de la série et du numéro d'ordre.

Tout de suite Martial se souvint des deux tableaux qu'il avait découverts dans ses recherches antérieures. Il les compara avec celui de la bibliothèque : l'écriture en était différente, mais l'ordre suivi semblable.

Ces observations générales faites, le savant prit les livres un par un et les feuilleta. Il ne trouva aucune note, ni papier quelconque, seulement, par-ci, par-là, sur les gardes une inscription manuscrite, espèce de formule en lettres accolées qui sans doute avait servi jadis à un classement. Martial réunit un certain nombre de volumes afin de se rendre compte de ce classement, mais il ne put aboutir à rien. Les annotations manuscrites semblaient, de fait, infiniment compliquées, ou d'une simplicité déroutante, ou encore répondant à une sorte de clef.

Il eut beau mettre côte à côte tous les bouquins portant une formule commençant par A, il n'en put tirer une ordonnance logique. L'assemblage par chiffres ne réussit pas mieux. Il se dit alors qu'au rebours des déchiffreurs d'hiéroglyphes, qui avaient vu par erreur dans l'écriture égyptienne une écriture symbolique, lui ne voyait sans doute que des carac-

tères séparés là où se trouvaient en réalité des abréviations de mots. Il passa deux jours à réunir les formules et à les faire passer au crible d'une stricte analyse. Mais, soit qu'il les supposât correspondantes à des mots latins ou à des mots français, il n'en put rien tirer.

Ces recherches vaines le dépitèrent. Au soir du troisième jour, il avait fouillé la bibliothèque de fond en comble et il avait observé trois choses : 1° que tous les livres ne portaient pas d'inscriptions ; 2° que, parmi les livres qui en portaient, on avait usé d'encre rouge pour deux cent trois et d'encre noire pour cent quatre-vingt-onze ; enfin, 3° que les volumes postérieurs à 1793 se trouvaient vierges de mentions manuscrites sur les gardes.

A ce point de son travail, Martial s'arrêta. Il était dans cette excitation que connaissent les déchiffreurs de rébus aussi bien que les grands mathématiciens, et un doute lui venait sur le sérieux de son travail, la vague inquiétude de perdre son temps, de gaspiller ses forces.

La belle lumière ruisselant par la baie, le vaste ciel bleu, les jardins remplis de cloches en verre et de châssis émettant mille reflets ainsi qu'une mer agitée au soleil, la beauté épandue où le cœur de l'homme puise l'énergie des grandes entreprises, tout ce qui, à l'approche du renouveau, émeut confusément notre âme dans ses profondeurs, ajoutait à sa détresse.

Le front appuyé à la vitre, il semblait attendre quelque inspiration d'en haut. Ses traits un peu amaigris par les récentes douleurs prenaient une grâce puérile, sa bouche demeurait ouverte comme celle d'un enfant qui s'abandonne au rêve, son beau

front de penseur seul gardait le calme de la puissance sous la chevelure noire, désordonnée, fourragée d'une main inquiète et dont les boucles s'avançaient menaçantes... Surtout les doigts du jeune homme dénonçaient son angoisse, tremblants et désemparés, comme s'ils eussent été impatients de ce cœur timide, de cette intelligence mesurée, et qu'ils eussent voulu mener pour leur propre compte à sa fin l'entreprise hasardeuse. Cependant il se ressaisit et résolut de se garder de tout emballement comme de toute présomption.

Quand il revint alors aux papiers qu'il avait durant les heures précédentes remplis de formules, il ne voulut pas s'arrêter plus longtemps à une particularité qui pouvait tout aussi bien n'avoir aucun intérêt et passa à la visite des armoires.

Elles étaient construites massivement, en cœur de chêne; leurs ferrures, leurs serrures, les larges lames de fer dont elles étaient bardées à l'intérieur, tout les dénonçait d'un temps où ces sortes de meubles se fabriquaient pour demeurer durant des centaines d'années dans une même famille.

Il ne s'y trouvait point de livres, seulement des collections d'estampes, des planches de dessins d'ornements, enfin des manuscrits anciens et précieux. Martial connaissait la plupart d'entre eux. Il apporta beaucoup de soin à les feuilleter, mais il n'y put rien découvrir qui fût de nature à éveiller son intérêt. L'armoire aux trois quarts vidée, il aperçut des liasses de lettres, des dossiers, des papiers de famille qui naturellement le captivèrent.

Grâce à eux, il remonta à la source du schisme qui avait divisé ses ancêtres; il y vit les d'Avincourt

embrasser la religion réformée à la suite du meurtre de plusieurs d'entre eux pendant la terrible Saint-Barthélemy de 1572. Longtemps des relations avaient subsisté entre les deux branches catholique et protestante, grâce surtout à la tolérance des deux chefs de maison qui vivaient vers le milieu du XVIIe siècle. Martial trouva des lettres échangées entre ces chefs dans les années de 1630 à 1650, puis des lettres entre leurs fils, Richard d'Avincourt et André de Noville, souche des de Thélen catholiques.

Ces choses dataient du régime établi par l'Édit de Nantes. Martial pensait avec quelque apparence de raison que la Révocation avait dû entraîner de sérieux différends entre les d'Avincourt et les de Noville, et effectivement, à partir de 1680 nulle trace de correspondance ne subsistait.

Ces recherches, ces lectures avaient mené Martial au bout de la semaine. Le samedi il ne demeurait plus dans l'armoire que les lettres, ouvrages manuscrits, mémoires et correspondances d'Hugues de Thélen, frère du trisaïeul de Martial. Le jeune savant se passionna pour l'originale figure de cet Hugues.

D'après tous ces papiers retrouvés c'était une sorte d'infirme; il parlait souvent dans ses lettres de son pauvre corps tordu, de ses bras trop longs. La miniature découverte par Martial était la sienne, car elle représentait un visage osseux, au menton très saillant, avec toutes les caractéristiques des bossus.

Éternellement confiné dans sa chambre, cet homme avait dû posséder un cerveau de flamme, une curiosité, une soif de savoir toujours en éveil. Un des premiers il s'était lancé dans le vaste domaine encore inexploré de la géologie, et l'on possédait de lui un

manuscrit curieux sur les pages duquel se trouvaient collés des coquillages relatifs aux diverses couches terrestres. Deux puits forés dans les propriétés des de Thélen lui fournissaient sans cesse les matériaux de son ouvrage, quand la Révolution l'avait surpris.

Le pâle infirme tout à coup se montrait héroïque. Il parvenait à faire évader de l'Abbaye son frère, aïeul de Martial, et sa sœur Anne-Adélaïde, la jeune vicomtesse de Nordan, qui avait laissé un récit de son évasion où le rôle du pauvre Hugues apparaissait des plus admirables. Malheureusement, il se refusa dans la suite à fuir de Paris, et on l'arrêta avec dix autres personnes chez une vieille amie de Robespierre qui avait cru pouvoir se fier à la protection du démagogue. Une même charrette conduisit tout ce monde à la guillotine.

Sur le trajet, au long de la rue [redacted], le peuple se moqua beaucoup de l'infortuné bossu, mais il mourut avec un courage tranquille qui en imposa à tous. Une gazette du temps en profita pour faire remarquer qu'il n'est pas impossible de trouver une âme élevée dans un corps infirme et que cela démontrait mieux que toute argumentation l'égalité primitive des hommes.

Hugues mort, on ne fit pas de perquisitions chez lui. Sa bibliothèque demeura intacte, et même la justice de la Terreur, impuissante à découvrir rien de compromettant dans les papiers du supplicié, les laissa pour compte à un brocanteur. Quelques jours plus tard on les rachetait sur les ordres d'Anne-Adélaïde et on les transportait dans l'appartement des de Thélen, gardé alors par un serviteur fidèle qui affectait le plus ardent civisme.

Ces papiers étaient ceux que Martial parcourait à présent avec une sorte d'avidité. Une grande liasse comprenait, outre des mémoires sur quelques faits de science encore obscurs à cette époque, des manuscrits sur la stratification de la couche terrestre, avec des pièces justificatives et des dessins représentant en coupe les puits forés en Touraine et en Normandie. Cinq ou six liasses plus petites renfermaient la correspondance d'Hugues, souvent les réponses se trouvaient épinglées à la copie de la lettre qui y donnait lieu.

Tout était intéressant. Une âme subtile s'en dégageait, un frémissement de vie, la rumeur de pensées qui n'étaient pas plus mortes après ce siècle de repos que les grains de blé de Pompéi. Les idées germaient pour Martial et il se sentait doucement excité, encouragé par l'invisible intelligence du noble bossu.

Plus d'une fois, au cours de cette lecture, il fut frappé, en vertu d'une sorte d'intuition spéciale aux grands inventeurs, de l'allure symbolique de certaines phrases. Il lui semblait alors se trouver très près de la pénétration d'un mystère, mais c'était très vague et Martial n'y voulut voir que l'état d'esprit où le mettait la recherche de l'Énigme.

De fait, après avoir passé toute sa soirée du samedi et toute sa journée du dimanche à revivre l'ardente vie intellectuelle de son grand-oncle, il arriva au bout de sa tâche : l'armoire était vide.

La nuit venue, la lampe allumée, Martial se promena de long en large dans la vaste pièce, s'efforçant de découvrir dans tout ce qui lui avait passé sous les yeux un fil qui pût guider ses recherches.

Il éprouvait quelque dépit. L'armoire secrète du

haut de la bibliothèque, celle qu'on n'avait pas ouverte depuis tant d'années pouvait assurément renfermer des indications précieuses, et un homme ordinaire se serait sans doute jeté tout entier vers cette espérance. Mais les habitudes d'esprit de Martial ne lui permettaient pas de se contenter de si peu.

Le fait même que M. de Thélen le grand-père avait perdu sa vie en vaines recherches dans cette bibliothèque interdisait aux déductions du jeune savant la conclusion que le secret se trouvait tout entier dans la fameuse armoire. Aussi Martial, quand il avait entrepris ses recherches, non sans une sorte de coquetterie de son ingénieux cerveau, comptait bien ne pas arriver au secret du bahut sans avoir découvert au préalable des indices utiles parmi les autres documents de famille.

A l'heure actuelle, malgré l'obscurité dont il était environné, cette conviction, loin de faiblir, se fortifiait en lui de quelques raisonnements logiques.

« Si l'Énigme, se disait-il, a une véritable valeur, elle doit provenir de l'oncle Hugues. Lui seul était capable d'apporter l'ingéniosité nécessaire. Et alors, il serait absurde de supposer que la solution se trouve toute dans ce bahut que mon grand-père a fouillé de fond en comble. Même son erreur est sans doute venue des papiers importants qu'il a tout d'abord découverts là. »

Sur cette pente, l'esprit de Martial ne s'arrêta plus.

Il se refusa l'ouverture de l'armoire, voulut se donner la tâche de saisir d'autres indices d'abord, se réservant les papiers du grand-père comme une sorte de vérification.

La nuit régnait. Martial s'assit auprès du feu de

bois entretenu par lui-même et se plongea dans une interminable rêverie qui n'était pas de la réflexion ordonnée, mais plutôt un inventaire rapide et capricieux des éléments alors en sa possession. La flamme ne saute pas plus bizarrement sous les poussées imprévues des gaz mis en liberté par la chaleur que notre cerveau alors qu'il s'abandonne à la vive ardeur de notre imagination.

Or la flamme crépitait sur les nœuds du bois, s'élançait en langues ferventes aux arêtes des bûches, sautillait comme une légion de cri-cri sur le charbon, grouillait, pullulait, bruissait sur les cendres comme des légions d'insectes en marche par des herbes courtes, et, menant à bien son œuvre, mettant en relief les jolies structures du bois, construisait mille formes gracieuses, mille paysages, grottes, forêts de cuivre, torrents de métal en fusion, catastrophes de roches éboulées, météores confus de la fumée, étoiles filantes des étincelles, tout un monde endormi naguère et que le feu réveillait d'un aiguillon frémissant...

La lampe, au rebours, semblait une âme pure et rayonnante, de méditation, de contemplation. Si elle allumait par-ci par-là des reflets, ces reflets demeuraient immobiles, graves comme elle, enfants mélancoliques de la lumière et qui ne troublent pas la pensée. Elle était le principe immuable vers quoi nous ramenons sans cesse notre vie, la source de l'unité, la splendeur de la conscience qui domine l'apparent chaos....

Alors ce fut dans le jeune homme la singulière exaltation de ces heures nocturnes où il semble que nous nous trouvions debout devant nous-mêmes, plus

faibles mais plus purs que dans le jour, plus près de tous les secrets dans l'exquis abandon où la nature oriente nos fibres et nous parle ainsi que Dieu parlait à Moïse.

Il regarda la chambre mystérieuse, les coins où l'ombre luttait contre la clarté, et il y reconnut son âme, où pareillement des reflets, des clairs-obscurs alternaient avec des ténèbres. Une brusque ardeur lui vint. Il repassa dans sa tête les lectures qu'il avait faites.

Extraordinairement excité, il lui parut à chaque minute se trouver proche d'une révélation, et, chose curieuse, cette révélation surgissait pour lui non seulement des lettres de l'oncle Hugues, mais encore de la correspondance des d'Avincourt.

« Cependant, se murmurait-il à lui-même en arpentant la bibliothèque, une chose me paraît dès l'abord évidente, c'est que le mystère date de l'oncle Hugues. L'oncle Hugues seul peut avoir eu besoin de ce mystère, lui qui a vécu dans les temps troublés de la Terreur. »

Arrivé à ce point, Martial développa les quelques hypothèses logiques que voici :

« L'oncle Hugues, au moment de la Terreur, se trouvait en possession d'un secret. Il n'eut pas le temps d'en tirer parti, surpris, comme tout le monde, par la trombe révolutionnaire. A la veille du jour où il se décida à délivrer sa sœur la vicomtesse de Nordan et son frère Jean-Louis, Hugues dut prendre des précautions pour cacher le secret aux yeux du vulgaire; mais, dans l'espérance qu'un membre de la famille pourrait le retrouver, il laissa sans doute des papiers initiateurs, peut-être une tradition orale qui

fut le point de départ des recherches de notre bisaïeul. »

Étant donnée la vie confinée du bossu, il y avait de nombreuses chances pour que la clef du secret se trouvât dans la bibliothèque, les livres, les papiers de l'héroïque supplicié. De plus, à cause de la rapidité des événements et de la crainte des perquisitions, cette clef devait être simple, dissimulée dans les écrits les plus neutres, les moins exposés à la curiosité et à la saisie légale.

« Le premier caractère d'un pareil secret, se dit Martial, c'est la certitude de sa transmission, d'où il résulte que les documents révélateurs ont été mis sans doute en double ou triple exemplaire. Il est donc fort important de s'assurer si, parmi les papiers que j'ai examinés, il n'en existe pas qui donnent quelque indice de ces précautions. »

Fort de ces idées, Martial reprit ses fouilles. Tout de suite, il pensa aux deux catalogues identiques qui étaient de l'écriture d'Hugues. Il les mit de côté après une observation attentive et chercha d'autres pièces. Or il n'y avait en triple exemplaire qu'un manuscrit sur le forage des puits artésiens, avec les observations géologiques et minéralogiques que ce forage suggérait.

Dans le premier moment Martial fut extrêmement dépité. Car si ce manuscrit répondait assez bien à la définition du document neutre et multiple, il tombait sous le sens que sa multiplication était la chose la plus naturelle du monde de la part de l'auteur. Toutefois, Martial ne se découragea point. Il étudia en détail chaque exemplaire et il ne découvrit rien dans les deux premiers; mais le troisième le dédommagea

largement. Sur la première page intérieure du volume se trouvait en effet la dédicace suivante :

« Au citoyen Robespierre, dans l'espérance qu'il voudra bien s'intéresser aux travaux d'un obscur géologue. Je le prie de transmettre, après sa mort, cet ouvrage à mon héritier, le citoyen Naborie, ou à ses descendants. »

HUGUES THÉLEN.

Naborie était le nom du serviteur fidèle qui recueillit plus tard les papiers éparpillés de son maître. Ce Naborie affectait le républicanisme le plus avancé. Il faisait partie du célèbre Club de l'As de Pique qui étonna le monde par ses extravagances. Le singulier legs était bien parvenu à ce faux sectaire, à preuve les deux inscriptions suivantes qu'on trouvait sous la première.

« *A remettre au citoyen Naborie après ma mort.* »

« ROBESPIERRE. »

« Je renvoie au citoyen Naborie ce livre qui lui appartient.

« DUPLAY. »

« Duplay, le menuisier qui logeait Robespierre », fit tout haut Martial, qui se sentait proche de l'Énigme. « Je comprends le calcul de notre oncle Hugues. A ce moment-là, nul endroit n'était mieux à l'abri des perquisitions, et, vu le peu d'importance que devait accorder à un ouvrage scientifique l'entourage ignorant du terroriste, il devenait infiniment probable que le legs serait remis à Naborie. »

« Il me paraît désormais bien établi, se dit Martial, que voici une des clefs du mystère, sinon la clef unique. Reste à découvrir l'interprétation qu'il y faut donner. »

Il lut et relut ce mémoire admirablement écrit, dans le plus pur langage scientifique, et il abandonna la pensée d'y trouver autre chose que d'intéressantes données géologiques. Seule, la préface lui parut singulière. Encore qu'elle exprimât, en la résumant, la théorie de l'auteur sur la classification des terrains, elle renfermait par-ci par-là des tournures, des circonvolutions auxquelles Hugues de Thélen n'était point accoutumé.

En voici des extraits :

« Il faut se figurer la terre comme une sorte de bibliothèque, aux rayons superposés. Chaque couche renferme des livres que nous pouvons déchiffrer en y apportant quelque attention. L'Énigme tout entière, le Trésor merveilleux de l'histoire du monde, jaillira de l'ensemble de ces livres, disposés suivant un ordre défini, l'ordre naturel, celui qui a existé de tout temps, avant que nous fussions au monde. »

. . . .

« Il faut apprendre à lire, nous le répétons. La précipitation sera la source d'erreurs considérables. L'examen des puits creusés en Touraine et en Normandie montre que les couches peuvent être déplacées par quelque révolution du globe, par un soulèvement du feu central, mais qu'on les retrouve un peu plus loin dans leur ordre invariable. Un exemple fera comprendre la pensée de l'auteur. Supposons, en reprenant l'image adoptée plus haut, une bibliothèque

aux livres parfaitement rangés, suivant l'ordre naturel, c'est-à-dire chronologiquement et par noms d'auteurs; il peut survenir tel accident qui rompe la bibliothèque en deux parties, de telle sorte que l'une des parties s'affaisse avec le sol qui la supporte et que les rayons de cette partie vienne se placer, non pas en face des rayons correspondants de l'autre partie, mais en face des rayons inférieurs. Cet accident empêcherait-il un lettré de retrouver l'ordre naturel? Non. Quand même il se produirait deux affaissements, c'est-à-dire qu'une portion médiane, par exemple, demeurât seule à son niveau primitif tandis que les deux portions latérales s'effondreraient, un homme habile ne serait pas gêné pour remettre chaque chose en sa place. . . . .

. . . .

. . . .

« En général ne vous laissez pas effrayer par le désordre apparent. Armé d'une bonne théorie générale, vous verrez petit à petit les faits se classer sous vos efforts, se grouper suivant l'harmonie qui a présidé à la formation des mondes, et le *Trésor* vous appartiendra.

. . . .

. . . .

« S'il faut mettre en place les couches, il faut aussi parfois replacer les éléments de chaque couche, car, là comme ailleurs, il se peut que l'ordre soit interverti; si vous avez par exemple deux pierres noires et une pierre rouge, la pierre rouge peut se trouver soit entre les deux noires, soit avant ou après elles. »

CHAPITRE V

L'aube.

Une grande lumière éclairait à présent Martial. Les comparaisons des couches de la terre avec les rayons d'une bibliothèque, comparaison très normale cependant, mais où un esprit prévenu découvrait une insistance singulière, l'existence, en outre, du double catalogue, donnait la présomption que l'habile bossu avait dû cacher l'Énigme dans la bibliothèque.

Dès lors les formules en lettres inscrites sur les gardes pouvaient se rattacher à cette énigme et pareille hypothèse devenait infiniment vraisemblable si l'on considérait que les livres postérieurs à 1793 ne portaient aucune trace de mention quelconque.

La joie de Martial à ces coïncidences fut si vive qu'il en demeura étourdi. Il lui fallut un bon quart d'heure pour revenir à la méthode qui l'avait guidé jusque-là et qu'il prétendait employer jusqu'au bout.

« Il est fort intéressant, se dit-il, de savoir que la bibliothèque, consultée subtilement, parlera; mais encore serait-il bon de savoir sur quoi elle parlera. Cela facilitera singulièrement l'interprétation du document que j'espère découvrir. »

« D'ailleurs, dans la pensée de mon grand-oncle, la partie ultra-secrète de son œuvre doit en être le

couronnement. Il existe à coup sûr des pièces explicatives dont je puis découvrir les traces tout d'abord.

« J'ai déjà eu la vague intuition tout à l'heure que les papiers des cousins d'Avincourt et de Noville se rapportaient par quelque point au mystère. Ces papiers ont été visiblement classés par l'oncle Hugues, ainsi que le démontrent les annotations sur les gardes. Ils ont été, non moins visiblement, bouleversés par une main fiévreuse, sans doute celle de mon bisaïeul. Dans ce bahut, où je ne trouverai pas la solution du problème, sont enfermés tous les papiers se rattachant d'une manière apparente à l'Énigme. Mon grand-père aura suivi une méthode toute différente de la mienne. Au lieu de faire des analyses sur place, qui seules permettent les relations lointaines entre les choses, il a procédé par analogie en groupant les éléments semblables. Mais sa méthode, excellente pour grouper ses propres pensées, ne permet guère d'entrer dans les pensées des autres. »

Il allait prendre la double échelle pour monter vers l'armoire, quand il aperçut le bleuissement du jour sur les vitres.

Avec l'aube, une détente survenait dans l'esprit du jeune homme, son exaltation tombait; il se voyait dans un état de fatigue peu propre aux recherches subtiles qu'il prévoyait. Il demeura quelque temps debout devant la grande baie à voir s'ouvrir le monde dans l'adorable clarté du matin, à voir s'allumer avec l'espérance et l'allégresse, ces rêves de lumières que l'aurore met aux nuages, qui ouvrent la journée du monde, et qu'on retrouve si mélancoliques au crépuscule parce qu'alors ils s'effacent dans la nuit tombante, au lieu de se développer dans la mer du soleil...

CHAPITRE VI

Le chagrin d'Augustine.

Martial, vers huit heures, descendit à la salle à manger. Il ne prêta pas d'abord grande importance aux mines consternées de sa mère et de sa sœur, car depuis trois mois, à chaque instant, le souvenir de Joseph de Thélen faisait couler des larmes. Lui-même ne parvenait pas toujours à cacher les siennes.

Pourtant, à travers les préoccupations de cette dernière semaine, il avait eu le vague pressentiment d'un nouveau malheur. Cela s'était formé en lui, à son insu, de mille petits faits auxquels son absorption dans l'Énigme ne lui permettait pas d'apporter une attention immédiate, mais qui s'étaient groupés et prenaient corps.

Ce furent les paroles de Mme de Thélen qui éveillèrent l'attention de Martial. Elle dit, en attirant vers elle la main d'Augustine qui retombait pour la dixième fois le long du corps dans ce geste de tous les découragements :

« Voyons, Augustine, ne te désole pas, rien n'est perdu, en somme. »

« Perdu, mère, que veux-tu dire? s'écria le jeune homme.

— Mon Dieu, mon pauvre Martial, il s'agit d'une inquiétude de ta sœur, et j'aime autant qu'elle te la raconte elle-même.

— Oui, petite sœur, confie-moi ta peine. »

Augustine rougit, balbutia quelque peu, mais enfin :

« Il me semble, Martial, que Jean doit éprouver des difficultés dans sa famille. Son attitude, devenue depuis nos fiançailles si franche et si affectueuse, se modifie chaque jour. Ah! mon cher Martial, que j'ai donc de chagrin! »

Son cœur trop plein éclata. Les larmes ruisselèrent sur son pauvre visage pâli par la douleur de toutes ces dernières semaines. Martial s'approcha tendrement d'elle, lui prit la main, s'efforça de ramener sa sœur à la sérénité. Il parvint seulement à calmer la crise, mais on voyait persister la détresse sur le front de la jeune fille. Martial comprit qu'il avait un rôle à jouer et qu'il devait à ce rôle toute son énergie.

« Je vais tirer la chose au clair en ce qui regarde Jean, dit-il, et s'il existe un différend entre notre ami et son père, nous le ferons trancher tout de suite... Il nous est impossible, ma chère maman et ma chère sœur, de demeurer dans une situation trouble à l'heure où nous sommes. Jean devrait le comprendre. »

Augustine, son jeune et charmant visage envahi d'une brusque pâleur, approuvait cependant son frère du geste. Il continua :

« Je connais la force de caractère d'Augustine. Elle préférera les plus dures extrémités à une équivoque. Moi-même j'ai beaucoup réfléchi. Dans quelques jours je vous ferai part d'un projet que j'ai dans la

tête et qui pour lors sera mûri... Quand verrons-nous Jean Chevrot?

— Il viendra, ainsi qu'il en a l'habitude, demain vers deux heures.

— Faites-moi appeler dès qu'il aura paru. »

La conversation se porta vers d'autres sujets. La mère et la sœur comprirent que Martial touchait à une période active, et elles redoutaient à la fois son esprit d'entreprise et avaient confiance dans sa force et son intelligence. L'usine marchait moyennement sous la direction d'Augustine, aidé du vieux contremaître Nolle. Le chiffre d'affaires, tombé de jour en jour à mesure que s'épuisaient les réserves en émaux de Joseph de Thélen, avait atteint la limite prévue et se maintenait. On ne pouvait rien espérer de plus pour l'heure; mais, comparativement à jadis, les ressources avaient fort diminué; il devenait impossible de prélever sur le budget l'argent nécessaire pour les expériences de laboratoire de Martial.

Nulle chose ne touchait plus vivement Augustine que cette dernière privation. Elle partageait avec son père l'admiration du grand frère et de ses travaux, et, quoiqu'ils n'en parlassent plus jamais, ils sentaient réciproquement leurs angoisses sur ce sujet.

Ce matin-là, Martial, avec un vague remords de ses recherches sur l'Énigme, se rendit à son laboratoire. Il y passa quelques heures à refaire des expériences anciennes, à en préparer de nouvelles. Une fièvre le saisit, il oublia le temps, il oublia le mauvais sort. Seulement, il vint une minute où il prévit la nécessité d'un dispositif nouveau qui lui coûterait quelques centaines de francs. Alors une tristesse amère tomba sur son exaltation.

« Quelques centaines de francs, et, avec le développement futur, peut-être quelques milliers... Ah! mon pauvre père, si tu me voyais! »

A ce moment la femme de chambre de Mme de Thélen vint le prévenir que Jean Chevrot était arrivé. Martial se rendit au salon. Dès l'abord, il s'aperçut que Jean n'avait pas sa mine habituelle, qu'il était préoccupé, absorbé dans une pensée unique. Il évitait presque de causer avec Augustine, s'adressant de préférence à Mme de Thélen. Dès qu'il aperçut Martial, il eut un sursaut. Excellent observateur, il comprit tout de suite que son savant ami se trouvait dans une de ces heures où l'action domine notre être; mais il n'eut pas le temps de trop y réfléchir, Martial déjà l'interrogeait :

« Dis-nous, Jean, sans détours, s'il est survenu quelque différend entre ton père et toi. »

Jean parut ennuyé. Il appartenait à la catégorie des hommes qui, espérant voir le temps débrouiller les questions les plus difficiles, n'aiment pas qu'on les oblige aux décisions rapides. Cependant son respect pour Martial l'emporta sur sa mauvaise humeur, il répondit :

« Est-ce bien la peine de t'en parler? Qu'importe un dissentiment entre mon père et moi; ne suis-je pas toujours votre dévoué, et ne croyez-vous pas qu'il est préférable de laisser se désagréger les volontés contraires plutôt que de les attaquer de front et de vous attrister de mes déboires?

— Tu oublies une chose, Jean, c'est que le malheur donne une légitime susceptibilité. Notre famille a droit en ce moment, de la part de ses amis, à une sympathie nette et franche. Elle ne peut accorder à

personne le moindre ajournement. Nous demandons, Jean, la confiance de nos amis. Sois sûr qu'Augustine souffrirait plus de te voir double et hésitant que de te perdre. Dans celui qu'on aime, il n'y a pas seulement un être qu'on chérit, il y a un idéal qu'on admire; c'est la grande justification de l'amour qui ne serait hors cela que le plus affreux égoïsme. Parle donc, dis-nous ce qui t'embarrasse ou t'accable : nous sommes préparés à toutes les infortunes, sauf celle de perdre l'estime où nous te tenons. »

Ainsi mis en demeure, Jean n'osa résister. D'ailleurs, il savait la supériorité intuitive de Martial, aussi bien dans les questions de sentiment que dans les études scientifiques, et il s'inclina :

« Mon cher Martial, je te le répète, j'ai cru mieux faire de laisser au temps son travail ordinaire, qui est d'arrondir les angles et d'harmoniser les discordances ; toutefois je me rends à ta sagesse. Il est vrai que la situation actuelle, en m'enlevant la certitude, me privait du bonheur d'aimer librement... Devant notre union menacée, je te fuyais, Augustine, sachant qu'il y aurait eu de la duplicité à te promettre une joie dont je n'étais plus sûr, et résolu pourtant à ne pas t'affliger. Martial m'a ouvert les yeux. Pardonne-moi les souffrances que je t'ai causées involontairement... Oui, mon père s'oppose à notre mariage. Je rougis pour lui de ce revirement, qui, il ne s'en cache pas, est dû aux revers de votre fortune. A tout ce que je lui dis journellement sur ce sujet (car je m'efforce sans cesse de le persuader), il me répond que la situation n'est plus la même, qu'il a le droit de reprendre sa parole.

« Toutefois, mon cher Martial, poursuivit Jean

Chevrot, mes pressantes supplications ont paru faire impression sur lui... Je ne prétendrai pas que cette impression soit celle que j'espérais, mais elle constitue une première victoire peut-être annonciatrice de l'accord final. Mon père se rabat sur une question de dot... Laissez-moi parler sans m'interrompre, chers amis, car il ne faut point établir de confusion dans nos esprits... Mon père se rabat sur une question de dot. Je ne lui ai pas seulement opposé là des arguments de fait, je l'ai assuré que jamais, de mon consentement, on ne ferait à Augustine l'affront de mettre l'intérêt en lutte avec la pure affection que je lui porte.

« — Assurément, m'a-t-il dit, il ne t'appartient pas de parler de ces choses; c'est affaire aux parents... Je verrai Mme de Thélen. »

« Voilà où nous en sommes. Je m'oppose à la démarche de mon père, je la regarde comme la pire humiliation pour moi. Tu as dit tout à l'heure, Martial, qu'on n'aimait pas seulement dans un homme une personnalité, mais encore un idéal. Je n'ai pas voulu démériter aux regards d'Augustine, et toutefois je ne me sens plus les mêmes droits sur elle, il me semble que je lui vole désormais une affection qu'elle pourrait reporter sur un autre...

— Mon cher Jean...

— Permettez-moi de finir, car, sans doute, je n'en aurai plus le courage dans quelques minutes...

« Outre que je suis soumis par l'âge à l'autorité paternelle, je sens combien l'opposition de mon père vous apportera de chagrin. Il est violent et obstiné. En lui désobéissant, j'éveillerai sa colère. Il me refusera l'aide que je suis accoutumé à recevoir de lui;

j'apporterai à Augustine ma pauvreté en dot. Certes, je ne lui fais pas l'injure de croire qu'elle m'éloigne de son cœur pour cette raison, mais n'est-ce pas à moi de me retirer d'elle pour ne point l'entraîner dans la misère!... Je sais qu'Augustine trouvera plus d'un parti avantageux, et j'ai perdu le droit d'accepter sans réserves une préférence dont je tirais naguère tant d'orgueil et tant de joie. »

Mme de Thélen et Augustine, sanglotantes, se précipitèrent vers le jeune homme.

« Ne dites pas ces choses absurdes, mon cher Jean, s'écria Augustine. Ne me donnez pas ainsi dans votre pensée à un autre; s'il faut attendre de meilleurs jours, nous les attendrons.

— Hélas! chère Augustine, cette attente sera pour moi pleine de remords. Vous êtes trop généreuse pour me reprocher jamais notre destinée perdue, mais moi je souffrirai de me savoir un obstacle à de légitimes espérances. »

Augustine se tut, affligée. Il lui parut un instant que cet excès de scrupule chez Chevrot témoignait d'une âme faible en affection, ou perfide. La jeune fille ne pouvait comprendre qu'on doutât de son attachement au point de croire qu'elle épouserait un autre homme aussi longtemps que son fiancé serait en vie. Cependant, le pauvre garçon était bien sincère.

Si Augustine ne détachait pas son propre bonheur de celui de Chevrot, lui, au contraire, ne se croyait pas indispensable à la félicité d'Augustine. Ils se regardaient dans ces pensées tellement différents et sentaient s'épaissir autour d'eux le nuage des malentendus, quand Martial intervint :

« Mon pauvre Jean, je te remercie de ta franchise;

mais je n'approuve pas ta réserve. Laisse venir ton père. Nous traiterons la question avec lui. Il prendra la responsabilité entière du refus. Je connais Augustine, elle ne t'aimera pas moins, et elle t'attendra. Et si, définitivement, ce mariage devient impossible pour les raisons que tu donnes, elle se résignera. »

Augustine avait pu douter une minute de Jean, mais elle ne douta plus quand elle le vit pâlir et chanceler. Elle s'avança vers lui d'un geste instinctif pour le soutenir et, dans ce mouvement, tous deux connurent leur véritable état d'esprit.

Jean s'effondra sur un siège et sanglota, tandis que de grosses larmes silencieuses coulaient le long des joues de la jeune fille.

« Rien n'est désespéré », murmurait Mme de Thélen, s'efforçant de consoler Chevrot.

« Non, dit Martial, rien n'est désespéré. Il nous faut prendre courage, mes amis, lutter contre le mauvais sort. Vous serez unis un jour, pourvu que vous ayez la persévérance indispensable... Certes il est doux de devoir le bonheur à la seule chance, mais il est plus humain, plus noble, plus méritant de le gagner par son énergie et ses vertus... Que Jean dise donc à son père de venir nous voir, afin d'établir nettement la situation. »

Déjà Augustine avait suivi son frère dans ces réconfortantes pensées. Chevrot lui aussi revint à l'espérance.

Tous se groupèrent autour de Martial, qui se sentit bien le chef de la famille, celui dont on attend le salut. Mais d'autant plus éprouvait-il du dépit en face de son impuissance. A sa vigueur débordante, à son cerveau admirable il manquait un domaine où s'exer-

cer. L'aide qu'il donnait à sa sœur et à Jean Chevrot était toute morale. Combien il eût été plus heureux de les pouvoir secourir efficacement. Les projets qu'il avait formés dans la studieuse solitude de la bibliothèque paternelle en furent naturellement affermis. De plus en plus Martial prit une âme d'aventurier. Seul, en ce siècle de travail, un grand effort était capable de faire tourner subitement la fortune. Martial, orienté vers le labeur du laboratoire, vers les audaces de pensée qui exigent impérieusement le temps, se voyait pressé par la vie. Alors cet homme de réflexion devenait un homme d'action.

Il eut hâte de retourner là-haut vers cette bibliothèque où se cachait l'Énigme, hâte de savoir si ces conjectures sur l'existence d'un trésor, signalée par Hugues de Thélen, se vérifieraient.

L'espérance était vague encore, mais dans son état d'esprit, sous la pression des événements, Martial avait vite fait d'accepter une conjecture devenue excellent mobile à sortir de l'oisiveté, d'une insupportable hésitation. Fort de ces pensées, il remonta dans la bibliothèque.

CHAPITRE VII

Le bahut.

Martial, juché sur une double échelle, considérait attentivement l'armoire secrète. Elle se trouvait fermée de quatre portes ciselées à jour ayant la solidité des vieilles choses à secret, bardées de fer, énergiquement clouées et verrouillées. Cela formait une pièce séparée qu'on boulonnait sur les massifs rayons. Martial n'était qu'un enfant lorsque Joseph de Thélen avait quitté l'appartement de la rue G.... séjour immémorial des de Thélen, mais il se rappelait fort bien les efforts de chacun pour découvrir le secret des portes impénétrables. Après quelques heures d'infructueuses recherches, le père, peu patient de nature, et résolu à ne point briser un meuble précieux, avait décidé d'en effectuer le transport et la mise en place sans perdre plus de temps.

On sait qu'il s'opposa dans la suite à toute tentative de Martial pour en obtenir l'ouverture. C'est que M. de Thélen se rappelait la manie, la folie de son grand-père et craignait de voir Martial s'engager dans des recherches où non seulement la raison d'un

homme avait péri, mais qui avaient causé la ruine définitive d'une famille dont le chef, semblable à un joueur poursuivant sans cesse une chimère, avait négligé ses plus proches intérêts.

Ces souvenirs arrêtèrent quelques minutes Martial. L'ombre de Joseph de Thélen, le vaillant artiste industriel, le travailleur infatigable, se dressa devant le jeune savant. Il éprouva une brusque répugnance à l'égard d'une entreprise que son père avait condamnée. Il se souvint des sévères paroles du chef de famille au printemps de l'an passé. Il était temps encore de tout abandonner, de se reprendre à l'idée paternelle, et de préférer la ferme et raisonnable voie du travail, de l'effort volontaire à tout jeu, à toute fortune rapide et aléatoire, à toute décevante chimère!

Mais enfin, la nécessité impérieuse était là. Joseph de Thélen avait-il jamais entrevu la noire minute où Martial se trouverait devant ce dilemne de la vie ou de la mort, la science abandonnée, la gloire perdue?

« C'est ici, père, l'heure où j'attends l'intervention providentielle que tu voulais voir dans la destinée des grands hommes... Permets que j'aille vers ma fortune comme César dans la barque menacée. »

Ayant dit ces paroles, il se sentit allégé et se remit à examiner le vaste coffre. Encore qu'il eût quatre portes, aucune n'offrait trace de serrure. Martial essaya vainement de les ébranler. Cependant son attention fut tout de suite attirée par le fait que les plus légères oscillations imprimées à l'une des portes se communiquaient aux autres : il en déduisit qu'un même mécanisme les reliait en les fermant.

Dès lors il se mit à rechercher les indices extérieurs de ce mécanisme. Il crut d'abord le trouver sur une

des portes centrales, mais l'examen le plus attentif ne lui fournit aucun éclaircissement. Il abandonna les portes et scruta le dessus et les côtés du coffre, garnis de gros clous à tête ronde. Chacun de ces clous, à son tour, fut essayé à l'aide de fortes tenailles et du ciseau, et, dans le nombre, il s'en trouva un qui fut reconnu mobile. Il était situé dans l'angle supérieur gauche du côté droit du meuble. Martial l'ayant tiré vers lui, il apparut, d'après l'ébranlement consécutif des portes, qu'il s'agissait d'une forte tringle ronde, ayant de l'analogie avec les tringles qui ferment certains volets pliants. Les plus grands efforts ne purent la faire saillir de plus de dix centimètres et toutefois elle jouait librement dans cette limite et tournait sur elle-même avec la plus grande facilité.

« Cette tringle, se dit le jeune savant, est sans doute garnie d'un jeu de pièces perpendiculaires à l'axe, lesquelles pièces se choppent à une combinaison d'obstacles. Le secret sera relativement facile à découvrir s'il se borne à l'extraction de la barre de fer. Il me suffira alors de tourner la tringle à petits coups tant que j'aurai découvert la position qui fait s'adapter les arrêts aux vides des obstacles. Si la tringle n'est qu'une sorte de clef servant à ouvrir les portes, le problème se complique en ce sens qu'il me faut à la fois découvrir le degré de profondeur où la barre doit être introduité et sa position circulaire. Toutefois ce n'est là qu'un tâtonnement simple. »

Et Martial ayant tiré la tringle à lui, la fit rentrer peu à peu en ayant soin chaque fois de lui faire exécuter à petits coups une rotation complète. Et en même temps il tirait sur les portes. Ce fut long et pénible. Enfin, après la trentième expérience, les

portes cédèrent, mais elles ne firent que s'entre-bâiller.

« Le jeu est double, murmura Martial, me voilà obligé de recommencer. »

Il recommença. A la dix-neuvième fois, l'armoire s'ouvrit d'elle-même toute large. Martial poussa un cri de triomphe, et avec une nouvelle ardeur se mit à fouiller parmi les paperasses entassées.

Déjà il avait mis de côté quelques lettres quand un bruit léger lui fit lever la tête vers la baie vitrée. Il eut l'impression d'apercevoir une figure humaine derrière cette vitre, mais cette impression ne dura qu'une seconde et Martial reprit son travail. Un quart d'heure s'écoula, puis, de nouveau, le léger frôlement s'entendit, et, cette fois, Martial aperçut un visage qui disparut aussitôt.

Malgré son courage invincible, le jeune savant eut un tressaillement de surprise qui le cloua d'abord sur place... Son deuxième mouvement le porta vers la fenêtre, dont il ouvrit un des panneaux, à gauche. Une échelle se trouvait dressée contre la muraille, deux ombres fuyaient dans la nuit.

« Qu'est-ce que cela? » murmura Martial.

Et, s'armant d'un revolver, il descendit précipitamment l'escalier de la maison et sortit dans le jardin. Au froissement des arbustes et grâce à la clarté des étoiles, Martial put reconnaître la direction prise par les visiteurs nocturnes. Il s'élança à leur poursuite.

Ils s'en rendirent compte sans doute, car on entendit des voix, des exclamations hâtives, puis le bruit d'une escalade, un cri de douleur, la chute de deux corps de l'autre côté du mur, sur la route, le vague tintement d'un grelot, et ce fut tout.

Martial se précipita vers la grande porte, qui fer-

mait à l'aide d'un secret, ouvrit un des battants et regarda dans les ténèbres. Il perçut alors le léger frémissement des pneumatiques et la petite vibration métallique de la chaîne des bicyclettes. Les visiteurs étaient loin, il ne fallait pas songer à les rattraper.

Martial n'hésita point à rapporter ces visites à la même cause qui avait fait commettre la première tentative de cambriolage et le criminel incendie. Il admit que quelqu'un de par le monde partageait avec les de Thélen la connaissance de l'Énigme, mais quelqu'un à qui manquait la pièce capitale, celle que l'ingénieux oncle Hugues avait cachée dans la bibliothèque.

« Pourvu que mon document et le sien ne soient pas complémentaires l'un de l'autre ! songea-t-il... En tout cas, j'ai affaire à un audacieux coquin, et je veillerai. »

En disant ces mots, il alla reprendre son travail interrompu.

CHAPITRE VIII

Le veau d'or.

C'est une justice à rendre au grand-père maniaque, qu'il avait tout fait pour confondre les papiers secrets avec d'autres qui n'avaient point de valeur. L'aube du lundi commençait à bleuir sur les fenêtres et à faire pâlir la lumière des lampes quand Martial eut fini le triage des pièces se rapportant à l'Énigme.

Cette fois il ne se coucha pas, et le soleil dora bientôt les documents qu'il avait disposés sur la table et qu'il se préparait à compulser.

Un petit paquet de lettres lui tomba d'abord sous la main. Les enveloppes devenues cassantes portaient en guise de timbres de vieilles mentions manuscrites soulignées d'une signature. Ces mentions, d'abord en langue étrangère, allemande ou hollandaise, devenaient ensuite portugaises, puis anglaises, enfin françaises. A la manière dont on passe aujourd'hui une lettre de change, les formules constataient le passage du pli d'une personne à une autre.

A l'intérieur de ces enveloppes se trouvaient des feuilles de papier pelure d'oignon, couvertes les

unes d'une écriture ancienne, grande et forte, qu'on sentait provenir d'une âme ardente, d'énergie quasi surhumaine, les autres en caractères plus fins, plus ronds, décelant un être de haute culture, amoureux d'art et de vie.

Martial lut :

« Ma cousine, j'ai renoncé à toute pompe, à tout luxe vain, à toute apparence. Au milieu de gens simples et religieux, mon âme a pris enfin cette forme austère que j'ai toujours rêvée pour elle. Esther, Martin, René, Jean, ma fille, mes fils, suivent la voie que la Providence nous a ouverte... Nous voilà près du Seigneur dans l'existence des Patriarches; nous nous transportons à travers les immenses plaines de notre nouveau séjour paissant les troupeaux de bœufs qui sont notre seule richesse. Dans cette vie, isolés, livrés aux bienfaits de la méditation, seuls avec notre Créateur, et, nous rapprochant de Lui, source de toutes béatitudes, nous méprisons chaque jour davantage les grossiers plaisirs du monde et l'or qui permet de les acquérir.

« Les millions que nous avons apportés d'Europe dans notre aveuglement, dans notre manque de confiance en la sagesse suprême, nous sommes décidés, mon frère Martin et moi, à les anéantir... Tout notre clan est de cet avis, sauf l'oncle Richard, vieil homme endurci qui garde l'espoir de retourner quelque jour vers l'abominable Europe... Quand Dieu l'aura rappelé à lui, notre volonté à tous s'accomplira, *le Veau d'or* sera précipité aux abîmes et la source des perditions sera ainsi tarie à jamais...

« Nous avons eu à subir les attaques réitérées des

démons, Boschimans et Hottentots; nous en sommes rapidement venus à bout en combattant avec le nom sacré du Seigneur dans la bouche. Dieu a visiblement manifesté son intention de nous donner les terres où paissent nos troupeaux. Nous nous efforçons d'être dignes de ses grâces, nous plions sous sa loi auguste. Nos compagnons hollandais, plus nombreux que nous, manifestent les sentiments religieux les plus louables. Ils appartiennent à une secte très puritaine. C'est d'eux que nous est venu le conseil de détruire les richesses qui ne nous auraient pas été données par Dieu, afin d'être purs de toutes les injustices que l'or nous fit commettre jadis, à nous et à nos ancêtres. A ce prix seulement, disent leurs pasteurs, nous deviendrons les véritables enfants de Dieu, les seuls hommes, *menschen* en hollandais.

« Je rougis de penser que ces nobles gens ont déjà accompli le sacrifice, tandis que nous hésitons à cause de l'oncle Richard. Est-ce la plus grande simplicité de leur langue qui les rapproche de Dieu, je ne sais, mais ces Hollandais semblent recevoir leurs inspirations d'en haut. Avec une modestie admirable ils ont trouvé le nom qui convient au nouveau peuple élu; ils nous appellent les Boers, les Paysans. Oui nous voulons être d'humbles paysans devant l'Éternel, nous voulons, courbés vers la terre, tout attendre de sa Providence. Que la prière fasse germer les vertus dans les âmes; que la vie simple, agreste, le patient labeur nous donne la pureté, la chasteté primitive... Déjà nos vœux s'accomplissent : nos jeunes gens fleurissent sous la bénédiction céleste. Une nouvelle race se forme, si robuste que rien ne

pourra lui résister. Nous-mêmes, les vieillards, nous nous sentons des forces nouvelles.

« Quand l'abomination a été commise, quand le petit fils de Henri IV a, sur les conseils d'une femme détestable, révoqué les dispositions du héros béarnais et nous a livrés à la botte des dragons et à l'hypocrisie venimeuse des délateurs, nous pleurions, nous accusions la providence de Dieu. Et voilà que le mal s'est tourné en bien, voilà que nos malheurs nous rapprochent de Celui qui est toute lumière et toute vie. Mille fois béni soit son nom! Cette lettre est sans doute la seule, la dernière que je vous écrirai. Si elle pouvait vous persuader d'abandonner enfin l'Église coupable, de venir comme nous à la Régénération, de vivre en Dieu et pour Dieu! Car vous fûtes toujours une âme pieuse, le Jansénisme austère que vous professez doit vous rendre agréable aux yeux de l'Éternel. Qu'il vous dessille les yeux, qu'il vous détache de l'affection mauvaise que vous portez à votre frère, l'ami de mon frère Richard, affection qui vous perdra, tels sont les vœux d'un pauvre paysan que le Seigneur comble de ses grâces!

« Votre cousin dévoué

« THOMAS D'AVINCOURT. »

Les lettres suivantes étaient toutes de l'écriture délicate et sensitive que Martial avait distinguée.

« Mon cher cousin,

« J'étais sans doute trop vieux pour m'exiler; je ne puis me consoler d'être loin de tout ce qui faisait ma joie. Encore que je me sois bien battu dans ma jeunesse pour la Religion, j'avoue cependant n'y avoir

jamais apporté le fanatisme dont tous mes compagnons ont le bonheur d'être possédés. Car il n'y a pas de doute, dans l'état présent des choses, c'est un bonheur. Cette fameuse Révocation de l'Édit de Nantes, qui fait mon désespoir, leur apparaît comme une preuve de la sollicitude divine. Hélas! j'ai tant connu la guerre et tant connu de maux que mon âme s'est laissée facilement captiver ensuite par de molles jouissances! Mes collections de camées, mes tableaux, mes vases fins, mes bijoux ciselés par les meilleurs artistes, je voudrais les revoir, je l'avoue, et plus encore j'aimerais retrouver les douces causeries sur l'art, sur la beauté, sur la philosophie qui faisaient là-bas mes délices... Que m'importe à présent que Louis Racot fût un bon catholique; il le serait cent fois plus je ne pourrais empêcher mon souhait de reprendre avec lui cette douce critique des poètes latins où nous nous complaisions. Et Charles Rancueillet, mon vieux camarade, occupé d'accorder les tourbillons de Descartes avec la gravitation de Newton, ah! que sa voix me ferait plaisir!...

« Mon jeune frère Mathieu, mes neveux Thomas et Martin, ne partagent aucunement mes pensées. Ce sont des hommes rudes. Ils se sont tout de suite pliés à cette grande vie nomade où le temps se passe en courses à travers la prairie et en prières. Je me tiens obstinément dans ma chambre, parmi les quelques bouquins emportés d'Europe. Quand on démonte la maison pour la replanter plus loin, je mets mes chers trésors dans ma malle et j'en surveille le transport sur les grandes charrettes à bœufs. Je me refuse à la vie du dehors. Ma santé est bonne malgré mes soixante-dix ans d'âge.

« Nous avons ici, tu le sais, dans trois coffres solides, la fortune de la famille, avec tout ce que nous avons pu rassembler en or (monnaies, bijoux) et aussi en pierres précieuses. Cette fortune est la mienne propre d'abord, ensuite celle de Mathieu, de Thomas, de Martin. Elle peut sans crainte être évaluée à plus de trois millions de livres. Je la vois avec plaisir pour le jour de notre retour en France où elle nous assurera une aisance en rapport avec le rang que nous avons toujours occupé. Je puis bien dire d'ailleurs qu'elle vient plus particulièrement de mon père et de moi. Nous l'avons gagnée dans ce beau milieu d'émailleurs auquel je ne pense jamais sans un battement de cœur. Ne se sont-ils pas mis dans la tête d'anéantir tout cela! Oui, il paraît que nos co-émigrés hollandais se sont ainsi débarrassés de leurs richesses, afin de s'interdire l'idée du retour. Parmi les Français le grand nombre a suivi cet exemple. Notre clan presque seul résiste. Il est vrai que nous sommes les seuls vraiment riches.

« C'est moi qui ne veux pas. Heureusement dans l'organisation religieuse, toute patriarcale, je suis le chef par mon âge et nul n'enfreindra mon autorité. Tant que je vivrai, je garderai ces richesses toutes frémissantes pour moi du travail et de l'industrie d'une noble famille. A ma mort, elles seront anéanties. Je ne puis me faire d'illusions là-dessus. Ah! que je voudrais en disposer en faveur des de Thélen de Noville dont tu es le représentant! Que m'importe que ta branche soit catholique! A mesure que j'avance en âge, toutes ces distinctions me paraissent plus mesquines. Je sens que la main du Créateur doit s'étendre avec une affection égale sur tous ses enfants. Quand

on est né dans une religion, il importe surtout de la rendre pure en sa personne et de se confier à la miséricorde divine. Mais ces idées ne sauraient être celles de Thomas, ni de Martin ou de Jean. Ils préféreraient mourir que de voir cet argent inutile passer aux de Thélen de Noville.

« Ah! cher cousin, en souvenir des bonnes heures que nous avons passées ensemble, grâce à la tolérance de votre noble père et du mien, écrivez-moi. Vos lettres ne me parviendront sans doute qu'au bout de longs mois, peut-être de longues années, mais elles deviendront pour le pauvre exilé une espérance tant qu'elles seront en route et un rayon de clarté divine le jour où elles lui parviendront. Quant à moi trouverai-je encore une occasion semblable à celle qui me permet de vous envoyer ce pli, je n'en sais rien. Nous nous enfonçons toujours plus dans la solitude, loin de la mer, loin de toutes relations avec les hommes. Sans doute, les miens agissent ainsi pour activer en moi le travail de la grâce dont ils ressentent les effets. Mais je n'en suis pas digne, sans doute, car je me révolte et je pleure ma patrie perdue. Ils ont été élevés en d'autres temps que moi. J'ai versé mon sang pour la gloire de la France, j'ai participé de toute mon âme à la Renaissance des Arts, des Sciences, des Lettres de notre magnifique époque. J'ai pleuré de joie comme tous mes contemporains, quand le Sublime Espace nous fut ouvert par la prodigieuse astronomie nouvelle, j'ai poussé des cris d'admiration devant les travaux de Descartes et de Pascal, j'ai tressailli jusqu'au fond de l'âme le jour où les découvertes de Newton sur l'optique ont été mises au jour... Et n'ai-je pas vu jouer le *Cid* et les *Horaces*, n'ai-je

pas connu l'hôtel de Rambouillet et ses délices!

« Vivre à présent dans ce *Stellenboch*, où nous fûmes d'abord, dans ce *Fransche Hoek* [1] où nous sommes à présent, c'est au-dessus de mes forces. Attends-toi à me voir revenir en France, bravant les missions bottées, les exactions, les infamies. Je te connais, tu sauras me couvrir : les de Noville sont bien en cour : n'avez-vous pas un des vôtres comme premier gentilhomme de la chambre du roi, avec l'oreille du Prince?

« Je te salue, beau cousin, et te donne l'accolade fraternelle. N'oublie pas de me rappeler au souvenir des bons amis.

« RICHARD DE THÉLEN D'AVINCOURT. »

Martial se sentit les yeux humides à cette lecture. A trois cents ans de distance, il partagea les chagrins, la nostalgie du vieux et brave gentilhomme émailleur. Aussi lut-il avec avidité la lettre seconde en date :

« Cher cousin, Je n'ai pas reçu de réponse à la lettre où je vous mandais l'état de mes affaires ici. Vous est-elle seulement parvenue, cette lettre qu'il m'a fallu confier à un Hollandais se dirigeant vers la côte? Il a disparu. Ses parents soupçonnent des indigènes de l'avoir assassiné. Est-ce à l'aller ou au retour? Ma lettre fut-elle remise à un des navires portugais qui font le commerce des épices en ces régions? Je ne sais.

« Si par un effet de la Providence vous l'avez reçue, vous ne serez donc pas surpris de trouver dans celle

1. « Coin des Français. » C'est là que la plupart des émigrés français s'établirent au début de la colonisation du Cap.

que je vous écris aujourd'hui un résumé de la première.

« Je vous y exposais ma tristesse d'exil et le projet formé par mon frère Thomas, mes neveux Mathieu et Martin de se débarrasser de notre fortune, réalisée en or, et apportée d'Europe sur nos vaisseaux. Je me suis opposé à leurs projets. Ils respectent assez mes cheveux blancs pour m'obéir, mais, après ma mort, ils consommeront ce qu'ils appellent le sacrifice du *Veau d'or*.

« Cette idée me tourmente. Notre fortune est bien à nous. Nous la devons à un travail persévérant et, je vous assure, fort ingénieux. Elle se monte à environ trois millions de livres. J'aurais voulu vous la laisser à vous et à vos enfants plutôt que de la voir s'anéantir sans profit pour personne; mais je n'ose en parler aux miens : ils sont fanatisés par la persécution subie en France et exaltés par la vie nouvelle qu'ils mènent, qui leur semble la seule vraie vie convenable à des chrétiens.

« Cependant ma santé décroît chaque jour. Un vieillard robuste subsiste sur les provisions qu'il a faites pendant sa vie : tous mes souvenirs se rapportent à l'Europe, à la France chérie et, naturellement, ma vie intérieure se résume en un long regret. Chaque fois que j'évoque par la pensée un épisode de mon existence, je reçois un choc au cœur; je me dis : « Jamais plus, jamais plus je ne reverrai ceci, cela, « tel endroit, telle personne. » La différence est trop grande entre le petit bagage d'impressions, d'idées, d'émotions qui me viennent de l'exil et l'immense richesse de mon heureux passé. La balance penche vers la mort. Que dis-je! c'est déjà la mort, une lan-

gueur, un abattement qui ne me laisse pas une seconde. Je sens mes forces décroître. Elles ne s'exercent plus; les mobiles d'action comme de pensée me font défaut!

« Une idée fixe, cependant, me possède : sauver à votre profit notre fortune menacée. Durant les longues heures de ma silencieuse agonie, j'imagine cent moyens. Je n'en trouve guère qui soient bons. Ah! si vous aviez pu recevoir ma dernière lettre, si vous aviez pu m'envoyer un émissaire à qui j'aurais, dans un dernier effort de ma volonté, confié la charge de vous rapporter les trois malles renfermant le trésor!

« Par pitié, donnez-moi une réponse, cher cousin, afin que je puisse m'entendre avec vous, prendre des dispositions qui vous assurent le fameux Veau d'or.

« Voyez, je ne suis plus que l'ombre de moi-même! J'étais si alerte jadis, j'aimais écrire; à présent la plume me pèse au doigt.

« En tout état de cause, je vous lègue ma fortune, rappelez-vous cela.

« Je vous embrasse en pleurant.

« RICHARD DE THÉLEN D'AVINCOURT. »

Déjà dans cette lettre l'écriture s'affaissait, tremblante et pleine de lacunes, mais la suivante semblait d'un petit enfant, tant elle dénotait de faiblesse chez son auteur. La voici :

« Cher cousin, Malade, mourant de nostalgie, j'ai pris la résolution d'accepter de mon vivant le sacrifice du *Veau d'or*. Je suivrai donc ma famille dans l'expédition qu'elle projette vers les hauts plateaux. Si au cours du voyage il s'offre un moyen de vous faire parvenir quelque indication sur l'endroit où l'on se

débarrassera des coffres renfermant les richesses bien acquises des de Thélen d'Avincourt, j'userai de ce moyen; sinon il faudra que je me résigne à l'inévitable.

« Votre cousin dévoué.

« RICHARD DE THÉLEN D'AVINCOURT. »

CHAPITRE IX

Les fiançailles d'Augustine.

Martial achevait la lecture de ces lettres et voyait tout à coup se déchirer sous ses yeux le voile de l'Énigme, quand sa sœur Augustine frappa à la porte de la bibliothèque.

« Tu laisses passer l'heure du déjeuner, cher frère... Mais quoi, une lampe allumée!... Tu t'es donc levé bien matin? »

En effet, Martial, dans sa hâte, avait oublié d'éteindre la lampe et elle jetait dans le plein jour une lueur si faible qu'on l'eût prise plutôt pour une sorte de fleur pâle que pour une flamme.

« Chère Augustine, je ne me suis pas couché de la nuit.

— Pas couché! Et pourquoi? »

Martial ne répondit pas, et, durant quelques minutes, le frère et la sœur se regardèrent. Augustine devina sans doute les projets de Martial, car, détournant enfin les yeux, elle parut s'intéresser au désordre de la chambre, aux paperasses, au coffre ouvert. Toutefois, elle possédait un cœur trop affec-

tueux et une trop rare délicatesse de sentiment pour parler à son frère d'une chose qu'il semblait vouloir garder secrète. Ce fut Martial qui prit l'initiative des confidences.

« Chère Augustine, dit-il, tout ce que tu vois te montre que je m'occupe en ce moment d'une chose à laquelle je ne me serais pas résolu, si les circonstances ne m'avaient en quelque sorte forcé la main... je t'expliquerai tout dans peu de jours alors que je serai plus près de mon but.

— Il s'agit de la Chimère, mon cher Martial?

— Il s'agit de la Chimère.

— N'est-ce point dangereux!...

— La suite nous le dira, sœur chérie. En tout cas, je saurai m'arrêter.

— As-tu de l'espoir?

— Le plus grand pour ce qui regarde le déchiffrement de l'Énigme, mais nulle certitude que cela doive mener à une découverte utile... Cependant...

— Cependant? »

Martial hésita quelques secondes, puis avec cette répugnance des savants à parler d'une chose avant qu'elle soit complètement élucidée :

« Attends quelques jours.

— J'attendrai, frère... Seulement, pour l'heure, il faut venir déjeuner, car... »

Augustine rougit, prise d'un embarras soudain. Martial la regarda avec pénétration, puis :

« C'est juste, M. Chevrot père doit nous rendre visite aujourd'hui. »

Augustine se jeta tremblante dans ses bras sans répondre.

« Courage, petite sœur! »

Ils descendirent. Trois quarts d'heure plus tard, Martial, rafraîchi par le tub, se trouvait avec sa mère et sa sœur dans le salon quand on annonça M. Chevrot et son fils.

M. Chevrot, après les salutations d'usage, parut embarrassé; son regard ne se fixa sur aucune des personnes présentes, soit qu'il eût honte, soit surtout qu'il ne voulût pas se laisser gagner par l'émotion. Cette attitude lui assurait une victoire sur lui-même rendue encore plus facile par sa longue habitude de l'obstination et la certitude qu'il avait de se trouver dans le droit et la justice.

Jean Chevrot qui ne manquait pas de finesse, et qui d'ailleurs connaissait son père, essaya de le troubler en lui prêtant quelques sentiments généreux.

« Mon père, chère madame, désire vous expliquer lui-même les raisons qu'il a de croire au bonheur que je trouverais avec la femme accomplie qu'il m'avait destinée.,. »

M. Chevrot, pris dans cette belle phrase, essaya d'abord de s'en dépêtrer par de semblables habiletés de langage; mais il n'y put parvenir et se trouva fort dépourvu :

« Certes... je connais les mérites de votre fille, je leur rends justice... j'aurais voulu... »

Là il aperçut sans doute la contradiction de ce bon vouloir avec ce qui allait suivre, car il tourna court :

« Bref, madame, je suis un homme pratique; j'ai connu les difficultés de la vie; je prétends les éviter à mon fils... Et puis, de la part d'un père, la chose est naturelle. J'ai fait de la meilleure foi du monde crédit à M. de Thélen. Il était plein de vigueur, je l'avais vu prospérer... Les conditions ne sont plus les mêmes...

Sans doute M. Martial est un garçon de talent, Mlle Augustine une femme supérieure; mais je me permets de douter qu'ils puissent, au point de vue pratique, remplacer leur père... Je n'insiste pas là-dessus, cela ne me regarde point... Je poserai seulement une question discrète. Jean recevra de moi cent mille francs le jour de son mariage, pouvez-vous en donner cinquante mille à Mlle de Thélen? »

Il s'arrêta. Sans doute, au profond de son instinct, il se sentait dans un vilain rôle, mais tout un monde de préjugés le séparait de la conscience de sa mauvaise action. Mme de Thélen, Martial, Augustine et Jean, malgré que tout cela fût prévu, demeuraient pétrifiés. En sorte que M. Chevrot, devant le silence général, dut reprendre son discours :

« Vous ne répondez pas... Voulez-vous que je vous laisse le temps de réfléchir? C'est bien simple ce que je demande... Le droit strict serait d'exiger une dot plus forte de la part de la jeune fille; mais enfin Jean aime Augustine, nous nous connaissons depuis longtemps... La dot pourrait se verser en deux fois, quarante mille francs d'abord, dix mille francs ensuite... »

A ce singulier marchandage, Augustine et Jean éprouvèrent un sentiment de honte comme si on les vendait à l'encan; toute la poésie de leur pur amour sembla un instant avoir disparu. La réalité les oppressa comme la terre oppresse le puisatier enseveli. Mme de Thélen, Martial, moins directement intéressés, purent seuls reprendre quelque sang-froid.

« Monsieur Chevrot, répondit la mère d'Augustine, vous nous faites sans doute bien de l'honneur et bien

des faveurs en consentant à d'aussi grosses réductions sur la dot d'Augustine, et en nous accordant des facilités de paiement. Mais quand même vos prétentions seraient beaucoup plus modestes, nous ne pourrions y satisfaire. Augustine possède, en indivis avec son frère, l'usine et une partie du terrain environnant. La vente de ces biens ne lui donnerait pas vingt-cinq mille francs. Il est vrai que ma fille possède quelques talents; elle peut faire valoir l'usine, qui, du vivant de M. de Thélen, rapportait quinze mille francs par an. Si mon pauvre mari eût vécu, ce produit aurait été doublé dans deux ou trois ans. Je ne puis pas vous garantir qu'elle suivra une pareille progression sous la direction de ma fille...

— Il est même très probable, mère, ajouta Augustine, que notre chiffre d'affaires diminuera encore... Il serait vain à moi d'espérer remplacer mon père...

— Vous l'entendez, monsieur Chevrot, ma fille croit que le produit de l'usine baissera... Nous nous ferions scrupule de vous tromper là-dessus... Et cependant, par affection pour cet excellent Jean que j'aime comme un fils, je vous supplie de ne pas rompre le mariage projeté. Augustine gagnera sa vie, ne vous coûtera rien. Il se peut que nous trouvions plus tard un associé capable de reprendre l'œuvre de mon mari et que nous atteignions ce bénéfice de trente mille francs entrevu par M. de Thélen; eh bien, je vous le jure, Augustine en toucherait la moitié, Martial vous donnera sa parole s'il le faut.

— Avec le plus grand plaisir, mère », dit le jeune homme.

M. Chevrot semblait cristallisé dans un mauvais vouloir obscur. A mesure que Mme de Thélen parlait,

son front s'était barré, sa bouche s'était resserrée comme une bourse dont on tire les cordons, et il demeurait là, assombri, ne levant pas les yeux, ses deux mains posées sur sa canne... Quand il répondit au bout de quelques minutes, sa voix était changée; elle avait pris une monotonie qui semblait marquer la mort subite de ce qui anime nos paroles et les fait vibrer, la mort du cœur.

« Tout cela, dit-il, ne fait pas mon affaire. Je ne tiens pas le moins du monde à ce que mon fils m'amène une bru chef d'industrie. Jean reprendra mon établissement, sa femme l'aidera; voilà la seule combinaison possible... Quant à admettre qu'un garçon, qui aura cent mille francs le jour de son mariage, et qui me succédera dans une affaire des plus brillantes, épouse une jeune fille sans dot, je n'y consentirai jamais... Réfléchissez.

— A moins de vendre tout ce que nous possédons, dit Martial.

— Je le veux bien », répondit douloureusement la mère.

M. Chevrot se taisait, Augustine le regardait avec indignation.

« Mais moi, je ne le veux pas, s'écria-t-elle. Et, à ce prix, ni Jean ni moi n'accepterions le mariage. Quoi, abandonner sans lutte l'œuvre si charmante, si passionnante de notre père! mettre dans le dénuement une mère, un frère incomparables!... Non, monsieur Chevrot, s'il faut être infâme pour atteindre le bonheur, nous nous passerons du bonheur et nous resterons purs.

— Chère Augustine! murmura Jean le cœur brisé... Ah! père, songe quelle perte je fais d'une compagne

pareille. Crois-tu, en supposant une minute que je cède à tes désirs, crois-tu que cinquante mille francs, que cent, deux cent mille francs et tous les millions de la terre rachèteront jamais tant de mérites et de vertu? La femme que tu rêves pour moi que sera-t-elle? N'apportera-t-elle pas le trouble et la désunion parmi nous? ne nous causera-t-elle pas du préjudice pour dix fois sa dot?... Mon Dieu, père, de nous deux en ce moment c'est moi l'homme pratique, c'est moi le coureur de dot, de la vraie, de la seule dot : la beauté, la grâce, la vaillance et l'esprit. Je t'en prie, je t'en supplie, laisse-toi fléchir; donne-moi ma chère fiancée... Je te paierai en reconnaissance, en effort au travail, en soumission à ton désir de me voir reprendre ton établissement. Crois-tu donc qu'il me restera une espérance en ce monde si je perds Augustine. Il faudra que je m'éloigne de ces lieux désormais frappés de malédiction, que j'aille chercher en des contrées lointaines la paix que je ne trouverai plus ici.

— C'est une menace?

— Ce n'est pas une menace, père, c'est une constatation. Je me suis toujours montré un fils obéissant; mais me voilà à l'âge d'homme : je suis responsable de ma vie et de mes actes. Je me sens mourir ici, rien qu'à la pensée de perdre Augustine; comment veux-tu que je demeure quand tu auras prononcé l'arrêt fatal? Je partirai.

— Eh bien, tu partiras, tu connaîtras la misère, car je ne te donnerai rien et tu seras bien content de pouvoir revenir auprès de moi en implorant mon pardon! »

Martial s'était levé très ému. Il avait toujours pro-

duit une grande impression sur M. Chevrot, qui le tenait en particulière estime. Sentant le moment venu, il frappa un dernier coup.

« Cher monsieur Chevrot, dit-il de sa voix calme et harmonieuse, remettons, je vous prie, les choses à leur place. Ces deux enfants s'aiment, vous le savez. La cruauté qu'il y aurait à les séparer éclate à tous les yeux. Serez-vous cruel? Jean, avec son bon sens, vous a fait voir combien vos calculs étaient faux. Moi je vous dis encore : Monsieur Chevrot, vous vous trompez, vous vous préparez de mauvais jours. Réfléchissez. Nous connaissons vos conditions, nous ne voulons plus les entendre : un oui ou un non suffira. Prenez votre temps. Si c'est non, nous ne nous reverrons plus, car vous nous aurez fait une profonde offense. Ni ma mère, ni ma sœur, ni moi ne daignerons vous reconnaître. La vie n'est pas faite que d'argent : elle est faite aussi d'affection, voire d'habitudes; consentirez-vous si facilement à sacrifier des relations dont vous aviez quelque sujet d'être content? »

Chevrot, qui avait pâli, diminué devant l'impérieuse parole de Martial, murmura cependant avec une sourde obstination :

« Je ne demande que la justice.

— Et la justice c'est nous faire du mal à tous et à vous-même?

— Je ne me dédis point.

— Prenez quelques jours.

— C'est tout réfléchi.

— Vous refusez de donner Jean comme époux à Augustine?

— J'exige qu'elle apporte cinquante mille francs de dot. »

Tout le monde était demeuré haletant devant cette *lutte* de l'obstination et de l'intelligence. Augustine s'indignait davantage à chaque minute; Mme de Thélen se sentait blessée dans sa délicatesse tout aristocratique; Jean aurait voulu rentrer sous terre.

« Mère, dit Martial, explique donc à M. Chevrot que nous cesserons de le voir jusqu'au jour où il reviendra sur sa parole.

— J'en suis fâché, murmura M. Chevrot, qui souffrait véritablement, mais la justice avant tout. »

Jean pleurait à grosses larmes. Le cœur d'Augustine éclata, des sanglots convulsifs la secouèrent.

« Adieu, Jean, cria-t-elle.

— Hélas! » murmura Jean.

Les mains de M. Chevrot tremblaient d'émotion. Cependant il garda son silence entêté.

« Adieu, Jean, dit à son tour Martial. Si nous nous revoyons ce sera hors de cette maison. D'ailleurs je partirai dans quelques jours pour le Transvaal et je ne désespère pas d'en rapporter la dot d'Augustine.

— Quoi! tu pars? firent ensemble la mère et la fille.

— Oui, mère; oui, Augustine. Je me sens inutile ici et j'ai de grands projets que je vous communiquerai.

— Au Transvaal, murmurait Mme de Thélen épouvantée; mais c'est au bout du monde! »

M. Chevrot écoutait ces choses avec une extraordinaire surprise. Son respect pour la science et Martial l'empêchait de manifester un doute; mais on lisait l'incrédulité sur sa figure.

« Et tu ne dis rien, père, devant la noblesse et le

dévouement de cette famille dont je pourrais faire partie! Si Martial s'en va, Augustine demeurera sans appui...

— Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit, mon fils, et je n'oblige pas M. Martial à partir. »

Mais la tendresse d'Augustine pénétra l'angoisse de Jean. Elle rassura le jeune homme :

« Ne vous inquiétez pas de moi, Jean. Aidée par Nolle, notre honnête contremaître, soutenue par la présence de ma mère, je réponds de tout. Certes le départ de Martial me brise le cœur, cependant je l'approuve. J'aime de voir la vaillance de mon frère chéri et je suis sûre qu'il vaincra tous les obstacles. »

M. Chevrot s'était levé et se préparait à sortir. Il attendait son fils. Or, un travail obscur se faisait dans Jean Chevrot, et, soudain, s'offrant en pleine lumière, la face ardente de volonté douloureuse :

« Martial, je t'accompagne... Ne me refuse pas cela, au nom de tout ce qu'il y a de sacré dans une amitié comme la nôtre... Mon dévouement ne te sera pas inutile.

— Jean! cria M. Chevrot épouvanté.

— Je t'en prie, Martial. Songe que demeurer ici serait la mort pour moi, car je me rongerais le cœur. Tandis que t'accompagner, partager tes pensées, tes peines, tes périls, mériter en me dévouant à toi l'affection d'Augustine, je le regarderais comme une faveur de la providence... Martial, mon cher ami, mon frère! »

Une détresse infinie sonnait dans ces paroles, dans l'accent qui les soulignait. Martial, ému, ébranlé, se tourna vers M. Chevrot.

« Que pensez-vous de cela, monsieur?

— Je pense que je lui défends cette folie et que s'il croit m'intimider, il se trompe.

— Je ne veux pas t'intimider, père; mais tu viens de faire de moi un malheureux; or les malheureux sont toujours des errants; ils ne peuvent plus fixer leur cœur, ni leur esprit; il leur faut le changement, le mouvement, le voyage... »

Les lèvres de M. Chevrot se mirent à vibrer tout bas sous une confuse colère; sa forte mâchoire parut infiniment lourde, toute tombante et pétrifiée, sa bouche, aux lèvres sans dessin, s'ouvrit d'abord dans un vague abandon, puis tout à coup se referma, se serra dans une résolution définitive :

« Je ne retire rien de ce que j'ai dit...

— Alors, s'écria Jean, Martial me prendra avec lui.

— Tu me désobéirais?

— Père, j'ai vingt-quatre ans, je m'incline devant ton autorité, mais il ne faut pas qu'elle soit tyrannique. Je veux partir ou épouser Augustine.

— Pars donc! »

Il regretta le cri aussitôt qu'il l'eut poussé, mais, conformément à sa nature, il ne se reprit pas, et se retira après de froides salutations. Jean le suivit en donnant rendez-vous à Martial pour le lendemain.

Avant de reprendre ses travaux, Martial, traversant le jardin, y chercha partout la trace des visiteurs nocturnes qui avaient troublé sa veille studieuse. Il trouva des arbustes piétinés, des herbes foulées, des empreintes nombreuses de pas dans la terre noire des parterres; enfin l'érosion du mur donnait la preuve

certaine de l'escalade. Il prit une échelle et examina la crête de ce mur que Joseph de Thélen, alors qu'il était venu s'installer à Vaugirard, avait trouvé garni de tessons de bouteilles, de fragments de verre, et auquel il avait laissé ce féroce armement. Or, ces tessons, à les regarder de près, étaient tout rouges de sang. Du sang encore, par larges gouttes, maculait la partie extérieure de la muraille. L'un des hommes avait dû se blesser aux arêtes de verre. Ainsi s'expliquait le cri de douleur que Martial avait entendu.

CHAPITRE X

L'Énigme.

Deux jours coulèrent sur ces événements. Martial les passa dans la bibliothèque sans que personne le vînt déranger.

Le matin du troisième jour, il entra dans son laboratoire. Alors, durant une semaine, le jeune savant travailla à une œuvre mystérieuse dont il ne souffla mot à sa mère ni à sa sœur. Celle-ci, cependant, plus d'une fois, levée au milieu de la nuit et soulevant les rideaux de ses fenêtres, vit le laboratoire de Martial tout flamboyant dans l'ombre et la silhouette du physicien découpée gigantesque sur les vitres. Elle s'inquiéta pour la santé de son frère, mais, fidèle à son caractère, elle ne s'enquit de rien auprès de lui, attendant avec discrétion l'heure des confidences.

Elle ne tarda point. Un jour qu'Augustine portait elle-même à Martial plusieurs lettres de Hollande, il lui demanda :

« Chère sœur, peux-tu disposer de quelques heures? Je possède actuellement tous les éléments de l'affaire qui me préoccupe et j'ai prié Jean de venir : il ne tardera pas. »

Augustine toute joyeuse s'assit devant la table chargée de papiers, et Martial achevait de mettre en ordre ses documents quand Jean Chevrot parut.

« Mon cher ami, dit Martial, puisque tu désires m'accompagner dans l'expédition que je projette, il est juste que je te renseigne sur l'importance de cette expédition.

— Je veux bien t'entendre, Martial; mais je ne te demande rien. Mon dévouement te demeure acquis d'avance, de quelque nature que soit ton entreprise.

— Depuis peu de jours, cher ami, la conviction m'est venue que cette entreprise ne sera pas tout à fait pacifique, je tiens à te prévenir. D'autres que moi s'armeront pour la même cause et je suis décidé à leur disputer énergiquement notre bien.

— Notre bien? dit Augustine.

— Oui... Tu as deviné qu'il s'agit du secret contenu dans le fameux bahut surmontant la bibliothèque. J'ai là des lettres établissant notre droit incontestable à la fortune que des recherches laborieuses ont signalée à mon attention.

— Une fortune!

— Oui, une fortune dont j'espère pouvoir m'emparer. »

Augustine et Jean l'écoutaient dans une vive curiosité.

« Il faut, dit Martial, que je reprenne la question d'un peu haut...

— Nous t'écoutons. »

Il reprit posément :

« Durant la cruelle période de persécution religieuse qui marqua le règne de Charles IX, un de nos ancêtres, Jules-Louis-Marie d'Avincourt, mourut

assassiné. C'était un fort bon catholique, mais il avait sans doute des ennemis qui profitèrent du trouble des temps... Ses fils, acharnés à la vengeance, embrassèrent bientôt la religion réformée et on retrouve leur nom dans toutes les affaires importantes de l'époque... Toutefois, il ne semble pas que la branche protestante de la famille se soit jamais, au début, sérieusement séparée de la branche catholique. Ce n'est que vers le milieu du XVII[e] siècle que les de Thélen de Noville, appelés au service du roi, vinrent s'établir à Paris, tandis que les de Thélen d'Avincourt, écartés des emplois, se consacraient à l'industrie de l'émaillage, alors pleinement florissante, et demeuraient en province.

« Une nombreuse correspondance atteste les relations des de Noville et des d'Avincourt qui vivaient vers 1650 et de leurs enfants... Augustine lira quelque jour cette correspondance. Pour le moment il suffit de vous la signaler.

« En 1685, Louis XIV révoqua le célèbre Édit de Nantes et les persécutions religieuses sévirent avec une violence insensée. Les d'Avincourt, malgré l'appui des Noville, n'y purent résister. Menacés dans leur liberté, dans leurs biens, dans leurs vies, ils se virent obligés d'abandonner la France. Vous savez par l'histoire que plus de trois cent mille protestants les imitèrent.

« Cependant la chose n'allait pas sans difficulté. Le roi s'opposait par la force à l'émigration des réformés, et confisquait leurs biens; il fallut user de ruse. Richard d'Avincourt, un des plus célèbres émailleurs de Limoges, réalisa petit à petit son immense fortune, la convertit en lingots d'or, bijoux, pierres précieuses,

et parvint à gagner la Hollande, d'où il s'embarqua avec tout le reste de sa famille pour le cap de Bonne-Espérance, alors colonie de la République Batave, ou plutôt simple port de ravitaillement pour les vaisseaux des Pays-Bas faisant le commerce des Indes.

« Voici les lettres de Richard et de son frère Thomas qui parvinrent de ces contrées lointaines à Marguerite et à Henri de Noville, nos ancêtres directs. »

Martial tendit à Augustine et à Jean, les lettres de Thomas et de Richard d'Avincourt. Quand ils les eurent lues, Augustine demanda :

« Et le Veau d'or ne serait autre chose que la fortune dont ces lettres signalent l'existence?

— Parfaitement.

— Mais comment veux-tu que nous la découvrions si elle a été véritablement enfouie?

— A moins, dit Jean, que tu n'aies d'autres papiers?

— Je n'ai point d'autres papiers, dit Martial. Toutefois, j'ai l'espérance d'en découvrir, sans y attacher une extrême importance. »

Et Martial remit une lettre à sa sœur.

« Qu'est cela? demanda-t-elle.

— C'est la réponse d'un correspondant hollandais à une demande de renseignements. »

Augustine lut :

« Cher monsieur,

« Conformément au désir que vous avez exprimé dans votre lettre du 21 octobre je me suis mis à la recherche de la famille Van Reuth et je n'en ai pas trouvé de représentants à Rotterdam. Mais on se souvient dans cette ville d'un puissant banquier de ce

nom qui a laissé derrière lui une nombreuse progéniture. Malheureusement cette famille s'est dispersée et, dans tous les cas, ses membres ne s'occupent plus de commerce. J'ai eu recours alors à un moyen assez familier chez nous, à l'insertion dans un journal d'une note où je priais les descendants directs des Van Reuth du Transvaal de vouloir bien se faire connaître. J'ai reçu trois réponses me signalant l'existence d'un Van Reuth à Anvers, à Haarlem, à Breda. Tous, croyant sans doute à quelque succession, se réclament d'ancêtres transvaaliens ou orangiens. Je vous envoie leurs lettres, espérant que vous saurez y découvrir la personne que vous cherchez. »

« Je ne comprends toujours pas, fit Augustine. D'où te vient ce nom de Van Reuth ?

— Cela demande en effet explication... Vous pensez bien que je me suis trouvé d'abord dans la même perplexité que vous, les lettres des d'Avincourt ne constituant pas, de toute évidence, l'Énigme entière. Elles n'étaient qu'une portion de l'Énigme...

— Mais ne disais-tu pas, répondit Jean, que tu ne possédais aucun autre document se rapportant à ce que tu appelles l'Énigme ?

— Aucun autre document direct, c'est vrai ; mais une des difficultés du travail auquel je me suis livré a été justement de découvrir la raison qui explique l'absence d'autres papiers, et notamment de la dernière des lettres annoncées par Richard d'Avincourt... Cette raison n'est autre chose que la Révolution de 89.

— La Révolution !

— Oui, la Révolution... J'ai en effet acquis la cer-

titude, au cours de mes recherches, qu'un de nos grands-oncles, homme de haute science et de noble cœur, Hugues de Thélen, était parvenu à réunir toutes les pièces qui permettaient de retrouver le Veau d'Or... Il fut supplicié en juillet 93, et peu de jours avant sa mort il prit toutes les mesures nécessaires pour que le précieux secret parvînt aux membres survivants de sa famille ou à leurs héritiers. Seulement, après sa mort, une circonstance fortuite détruisit sans doute certains papiers ou mit du désordre dans les dispositions ingénieuses qu'il avait prises, car le secret demeura enfoui jusqu'à ce jour dans une profonde obscurité.

« Notre bisaïeul paternel, mon père vous l'a dit, devina son existence et ne put jamais arriver à le découvrir. Le mystère dont il entoura ses recherches, sa méthode défectueuse, enfin sa folie, tout contribua à éloigner ses descendants de ce qu'ils regardèrent comme une chimère.

« Or Hugues de Thélen, avec la simplicité géniale d'un véritable savant, avait laissé subsister les papiers que vous avez lus afin d'aiguillonner la curiosité de ceux à qui ils tomberaient sous la main, mais il avait caché le document principal dans la bibliothèque que voilà.

— Mais puisque tu dis n'avoir point d'autre papier?

— C'est que le document dont je parle n'affectait pas la forme d'une note écrite en mots suivis...

— Comment as-tu découvert cela?

— Par induction... Une fois que j'ai eu entre les mains les lettres que vous connaissez et que j'ai eu lu les papiers si intéressants de notre oncle Hugues, il ne m'a pas été très difficile de penser que le secret

s'était formé durant l'époque par excellence des secrets, cachettes, mystères de toute sorte, durant l'époque de la Révolution. Hugues de Thélen devait en être l'auteur... Or voici, pour ne pas vous fatiguer de détails, la pièce qui m'a ouvert les yeux à la lumière. »

Et Martial fit passer sous les yeux de Jean et d'Augustine le manuscrit sur les fouilles géologiques du savant bossu. Ils eurent beau le feuilleter, ils n'y purent rien découvrir.

« A moins, dit Jean, que tu n'aies en ta possession une grille, une clef quelconque je ne vois pas trop en quoi ceci se rapporte à l'Énigme.

— Ce n'est pas le manuscrit entier, mais seulement la préface. Et il n'y a ni clef, ni grille. »

Les deux fiancés lurent avidement les pages indiquées.

« Je demeure dans l'obscurité la plus complète, dit Jean.

— Moi aussi, appuya Augustine.

— Cela prouve seulement, fit Martial, qu'Hugues avait admirablement pris ses précautions... J'ajouterai donc, pour vous éclairer davantage, que de précédentes recherches m'avaient fait découvrir des inscriptions en lettres et chiffres sur les pages blanches des livres de cette bibliothèque, et que, m'efforçant de rattacher ces signes à une classification ancienne des volumes, je n'étais arrivé à aucun résultat... La lecture de cette préface et quelques raisonnements enchaînés avec méthode, m'ont amené à établir une étroite relation entre les formules inscrites sur les livres et les préliminaires de l'ouvrage d'Hugues de Thélen.

— Je commence à voir un rayon de clarté, murmura Augustine; ce qui me frappe, c'est que tu aies pu songer à cela. J'aurais lu et relu cent fois cette préface sans me douter qu'elle eût rapport à la bibliothèque.

— Habitude d'esprit, dit Martial... Du soin et de la méthode, voilà tout.

— Alors, demanda Jean Chevrot, la préface indique l'ordre à suivre pour que les signes écrits sur les volumes forment un texte suivi?

— C'est cela même. Cependant, en effectuant ce travail, je m'aperçus que notre subtil ancêtre avait quelque peu compliqué la difficulté en commençant par le milieu de la bibliothèque et de haut en bas, de telle sorte qu'une personne non prévenue n'aurait jamais pu s'y retrouver.

— Sans compter, dit Jean, si je ne m'abuse, qu'il a fallu tâtonner pour trouver la partie médiane dont il est ici question, cette partie médiane qu'il faut exhausser jusqu'au point où les couches déplacées se fassent de nouveau suite...

— Vous pensez bien, chers amis, que cette dernière partie de mes recherches fut un simple jeu en comparaison de ce qui avait précédé.

— Il est certain, s'écria Augustine, que je serais devenue aussi folle que notre bisaïeul avant de rien découvrir.

— Enfin la bibliothèque, habilement consultée, parla. Voici ce qu'elle raconta. »

Et Martial, tirant une note de son portefeuille, lut :

« Cher cousin,

« Nous voici pénétrant dans les gorges inaccessibles des Sneeuwbergen. Je meurs de fatigue. Nous sommes harcelés par les Boesmans dont les flèches empoisonnées nous menacent à chaque heure du jour et de la nuit. Heureusement, l'explosion de la poudre leur cause une épouvante superstitieuse qui les tient à distance. Les Hollandais de notre groupe commencent à murmurer. . . . .

. . . .

« Je trouve encore la force d'écrire ceci comme dernière indication. Nous avons atteint un plateau très élevé que nous avons appelé le Lilienberg à cause de sa blancheur. Le froid est intense. Nos compagnons hollandais se décident à nous abandonner. Je crois avoir gagné la confiance de l'un d'eux, Félix Van Reuth, le frère de mon précédent messager. Ce brave garçon veut rentrer en Hollande, cette dernière expédition l'ayant complètement désillusionné.

. . . .

« Les Hollandais nous quittent. Mon frère, mes neveux sont remplis d'une exaltation farouche, indomptable. Il se peut que leur marche dure encore quelques jours. Toutefois les obstacles de la route les feront dévier, suivant l'opinion générale, vers un haut val, au nord. Je confie mon document à Félix Van Reuth. Adieu à la France, mon cher pays.

« RICHARD. »

« Cher cousin,

« Grâce à ma montre, sur laquelle j'ai conservé l'heure de Paris, je puis te faire connaître la longitude.

exacte du lieu. J'essayerai, quoique je sois bien faible, de trouver avec mon sextant la hauteur du pôle.

. . . .

« Je meurs de fatigue... 22°35'6".

« Adieu. »

« A ces deux notes, chers amis, se joignait une note d'Hugues de Thélen, note concise et nette que voici :

« Il y a tout lieu de supposer qu'il existe encore une ou deux lettres de Richard. Elles ont été interceptées soit par les Van Reuth, soit par les Anglais. En effet, les annales de la marine mentionnent la visite illégale d'un navire hollandais venant du Cap par les Anglais. Le capitaine hollandais se plaint de papiers dérobés, entre autres, dit-il, pour donner du poids à sa plainte, les dernières paroles d'un exilé à sa famille; les documents donneraient sans doute la latitude. »

Un silence suivit cette lecture. Augustine et Jean, tout nouveau en cette affaire, sentaient leur cœur battre dans leur poitrine. C'était tellement imprévu, tellement prodigieux!

« Alors, dit enfin Augustine, tu as recherché ces Van Reuth afin de connaître la latitude du lieu où se trouve enseveli le trésor.

— Non seulement pour cela, chère sœur, mais encore pour m'assurer qu'aucune expédition ne s'est faite de ce côté.

— Parfait, dit Jean, mais l'Anglais dont votre père nous a parlé un jour?

— Eh bien, l'Anglais n'a rien entrepris non plus, à coup sûr rien réussi, puisqu'il a renouvelé ses tentatives pour découvrir un papier signalé sans doute dans le document qu'il possède. »

Et Martial raconta la visite nocturne.

« Naturellement, dit Jean Chevrot, je t'aurais accompagné dans n'importe quelle expédition, mais celle-ci me convient particulièrement... Il y a beaucoup de chances pour que nous réussissions avec le concours du temps, cela va sans dire.

— Quel temps croyez-vous donc nécessaire? demanda Augustine.

— Il me semble, répondit Jean, qu'il faudra plusieurs années. En supposant même que le point nous fût donné, ce point, à cause des erreurs probables, comprendra un champ très étendu... D'autre part, le trésor a été enfoui dans la terre ou jeté dans un précipice. Il serait relativement facile de le découvrir dans la terre pourvu que cette terre n'appartienne à personne.

— Dans la montagne, à deux mille mètres? dit Martial.

— C'est très juste, Martial, mais tu reconnaîtras avec moi qu'il faut prévoir des fouilles laborieuses, même en délimitant par induction le terrain à visiter... Dans le cas du précipice, la solution devient plus facile ou tout à fait impossible... Il peut aussi se présenter un grand nombre d'abîmes sur le point qu'on indique... Tout cela nécessitera plusieurs années.

— Je ne le crois pas.

— Tu ne le crois pas!... Cependant à moins de disposer d'un moyen extraordinaire!

— Ce moyen, je le trouverai.

— Peut-on savoir?

— Plus tard. Il te faut partir, mon cher Jean, sur l'idée d'une entreprise extrêmement difficile, voire

périlleuse, et l'accepter ainsi ou y renoncer... Mon secret ne nous servira sans doute qu'à raccourcir le temps des recherches...

— J'ai répondu, fit Jean Chevrot avec calme, je t'accompagne, à la vie, à la mort.

— Merci, Jean », dit Augustine.

Ils demeurèrent longtemps silencieux, puis Chevrot murmura comme s'il réfléchissait tout haut.

« Il reste à connaître la latitude.

— C'est le but du voyage que je ferai demain en Hollande, répondit Martial.

— Où iras-tu? demanda Augustine.

— A Bréda.

— Pourquoi plutôt à Bréda qu'à Harlem ou Amsterdam?

— Parce que j'ai reçu de Bréda une lettre de M. Norbert Van Reuth me priant de passer d'abord chez lui. Il croit bien être l'homme que je cherche.

— Voilà qui est surprenant! s'écria Augustine, et j'ajoute de bon augure.

— Oui, dit Jean, c'est le premier chaînon que nous rencontrons dans la réalité. »

. . . .

Le lendemain matin Martial quittait la maison de la rue des Églantines au milieu des éclairs et des coups de tonnerre d'un formidable orage, et prenait à la gare du Nord le train pour la Hollande.

CHAPITRE XI

L'attentat.

Dans le train qui l'emportait, Martial repassait les différentes hypothèses sur l'affaire du « Veau d'or », et il ne parvenait pas à dormir. L'orage cependant s'était légèrement apaisé; une bonne senteur de violette succédait à la vague odeur soufrée que laissent dans l'atmosphère les décharges électriques et qui n'est sans doute que l'émanation des terres et de la pierre électrisées.

Il demeura seul dans son compartiment jusqu'à la station de Tergnier, et, comme dans sa disposition d'esprit la solitude lui convenait fort, il vit avec plaisir que nul compagnon de route ne se présentait. Déjà le train sifflait, s'ébranlait, quand la portière s'ouvrit violemment et que deux hommes, lançant leurs valises sur les banquettes, entrèrent en trébuchant.

Martial ne fut pas, au premier abord, frappé d'une circonstance extrêmement fréquente en voyage; mais quand il crut reconnaître la nationalité des deux hommes, des Anglais, il se mit à réfléchir que le train

en correspondance de Calais était arrivé en gare depuis au moins cinq minutes et que tous les voyageurs de ce train se trouvaient depuis longtemps installés.

Il fallait donc supposer que ceux-ci avaient attendu sur le quai d'embarquement; or, Martial, penché à la portière, un peu avant leur arrivée, avait constaté avec satisfaction la solitude de la gare. Alors, il demeurait une seule hypothèse plausible, mais très inquiétante, c'est qu'ils étaient descendus d'un autre compartiment pour entrer dans celui-ci. Et, de l'avoir fait ainsi, au dernier moment, suscitait l'idée d'une manœuvre habile obligeant Martial à rester avec eux, même contre son gré.

Le train était reparti, pendant que ces défiances s'éveillaient dans le jeune homme. L'orage finissait; une délicieuse fraîcheur venait par la portière ouverte sur le rectangle noir de laquelle se répandait de moment en moment de larges fulgurations silencieuses. Les Anglais se plaignirent du froid et fermèrent la portière.

Dès lors, la chaleur devint peu à peu très lourde dans la cage capitonnée, étouffante, du wagon et Martial sentait le sommeil gagner sa paupière.

Un demi-rêve le tenait où les événements de ces derniers jours revenaient renversés de telle sorte que les parties principales s'effaçaient devant des complémentaires négligées, suivant en cela la principale caractéristique du rêve, qui est de reprendre les pensées seulement ébauchées durant la veille. Ce n'étaient plus les livres, ni les papiers qui prenaient le premier rôle, c'était une singulière tringle en rouleau de boîte à musique : on la faisait tourner et elle

chantait un air adapté à des paroles symboliques...

Une odeur de pommes gâtées survint; le demi-rêve de Martial, pour justifier cette odeur, évoqua une corbeille pleine de fruits qu'il se rappelait avoir vue souvent sur un dressoir de la salle à manger; et tout à coup, sans transition, le savant s'éveilla dans le dormeur et un mot trembla sur l'abandon des lèvres :

« Chloroforme! »

Martial se secoua vigoureusement, se mit debout. L'odeur du puissant soporifique emplissait le compartiment. Elle provenait d'un mouchoir ou d'un linge quelconque que le plus grand des deux Anglais debout près de la portière dont la vitre se trouvait baissée, tenait à pleines mains, tandis que l'autre faisait mine de découvrir son bras. Mais le coup d'œil qu'ils échangèrent quand Martial se leva si brusquement démentait leur paisible attitude : c'était un coup d'œil de bandit.

Martial n'hésita pas. Il ouvrit vivement la portière de son côté, et, voyant que le grand Anglais se tournait vers lui, tenant toujours le fameux mouchoir, il tira de sa poche un revolver.

Deux minutes les deux hommes et le savant se regardèrent comme des bêtes dévoratrices dans une forêt, puis Martial, passant son doigt dans l'anneau du signal d'alarme du train, fit en anglais, avec un calme imperturbable :

« Si vous faites un pas vers moi, je vous casse la tête et je tire l'anneau du signal.

— Oh! » dit l'Anglais.

Et il se rassit.

« A la bonne heure, continua Martial, nous pourrons causer. Mais d'abord ayez l'obligeance de jeter ce mouchoir par la fenêtre.

— C'est un pansement que je préparais pour mon compagnon, murmura l'Anglais visiblement subjugué. Toutefois, s'il vous incommode, je veux bien le jeter. »

Joignant le geste à la parole il le lança en plein visage de Martial. Celui-ci, se retenant avec soin de respirer, saisit le linge d'un geste rapide et le lança par la portière.

« Maintenant, dit-il, gagné par la colère, voici mes conditions : à la première gare, je changerai de compartiment, et si d'ici là un de vous lève seulement la main, je lui loge une balle dans la tête.

— Vous avez tort de vous fâcher, monsieur, répliqua gravement le plus petit des deux Anglais, qui n'avait pas encore parlé jusqu'alors ; nous ne voulions vous faire aucun mal. Je souffre vraiment beaucoup de mon bras, et en voici la preuve. »

Il avait relevé sa manche, dénoué un appareil artistement appliqué, et mis à nu une large blessure qui semblait provenir d'une érosion. Bien que cette blessure rassurât Martial, il se souvint fort à propos des traces de sang découvertes par lui sur les tessons de bouteilles fichés dans la crête du mur de l'usine, et il dit avec ironie :

« On jurerait que Monsieur s'est coupé avec du verre. »

L'Anglais furieux fit mine de s'élancer, Martial braqua son revolver.

« Ne bougeons plus, dit-il : je tiens à vous photographier dans ce mouvement, qui est votre mouvement naturel. Songez que je n'ai qu'à tirer cet anneau pour vous liver à la justice de mon pays.

— Nous n'avons rien à craindre, murmura le grand Anglais ; nous sommes de loyaux Bretons.

— Sans doute, fit Martial, mais aucune loyauté n'expliquera votre présence chez moi entre minuit et trois heures du matin.

— Vous parlez légèrement, monsieur, dit l'Anglais. Dans notre pays nous appuyons nos paroles sur des preuves. »

Martial réfléchit qu'en effet la preuve serait difficile à faire. Il se trouvait sans doute en présence de deux de ces détectives privés anglais qui savent prendre leurs précautions contre la justice. Les livrer lui donnerait plus de soucis que de profit. D'ailleurs, s'il les croyait capables de beaucoup de mauvaises choses, il les jugeait cependant réfractaires au crime, en vertu de ce principe désormais admis par la satistique anglaise que le crime n'est pas suffisamment productif.

« Je ne discuterai pas avec vous, honorables gentlemen, fit le jeune homme; je m'en tiens à ma déclaration. »

Le ton ferme et surtout la brièveté dédaigneuse, la voix calme de Martial eurent le plus grand effet sur les deux hommes. Ils se tinrent cois, avec la ruse de clore à demi les paupières comme des gens à la conssience pure dont rien ne trouble le sommeil. Au fond, ils devaient être assez satisfaits de s'en tirer à si bon compte.

Quand le train s'arrêta durant quelques minutes à Saint-Quentin, Martial changea de compartiment. Loin de rechercher cette fois la solitude, il se mit avec une joyeuse famille de Hollandais dont le père exigeait que ses enfants parlassent français en terre française.

« C'est ma méthode, monsieur », dit-il à Martial,

avec la bonhomie caractéristique de sa race. « Nous parlons toujours la langue du pays où nous voyageons. Grâce à cette règle invariable, mes deux aînés que voilà se font comprendre en italien, en espagnol, en allemand, et en hollandais.

— Il est vrai, dit Martial, que vous autres Hollandais, vous paraissez spécialement doués pour l'étude des langues.

— Nous ne sommes pas plus doués que les autres, cher monsieur, mais nous possédons une langue parlée par un petit nombre d'hommes. Car le néerlandais, encore qu'il réponde au dialecte dont se servent tous les riverains de la mer du Nord et de la Baltique depuis Dunkerque jusqu'à Riga, subit cependant de trop grandes modifications pour être d'un usage courant et général... D'ailleurs, la Hollande fut tôt une petite nation policée, indépendante, possédant une littérature à soi, se refusant obstinément à considérer sa langue comme un simple patois germanique. La distance de l'allemand au néerlandais se trouve par ces circonstances aussi grande que celle qui sépare le français de l'espagnol. En tout cas aucun de nos voisins ne se donne la peine d'essayer de nous comprendre... Très jeunes nous nous mettons au français et à l'allemand.... Or, plus on sait de langues, plus il devient aisé d'en acquérir de nouvelles.

— Les plus extraordinaires linguistes viennent de votre pays, monsieur, remarqua Martial... Hélas! nous négligeons trop, quant à nous, cette belle branche des connaissances humaines.

— Vous êtes trop riches, cher monsieur, répliqua le Hollandais. Vous vous endormez dans le charme

de votre admirable langue et la facilité que vous trouvez à la causer partout...

— Cela me paraît bien vrai, dit Martial... Ajoutez que nous sommes peu voyageurs...

— Ah! les voyages, monsieur... Ce garçon de vingt ans que voilà, notre brave Pierre, tel que vous le voyez, est allé tout seul à Batavia. Il a visité les îles de la Sonde, Bornéo, Sumatra... le Cap. »

Le grand garçon rougit à cet éloge du père, tandis que sa mère lui caressait doucement la joue en murmurant deux ou trois fois une phrase hollandaise :

« Je vous y prends, maman, dit le père; nous vous mettons à l'amende.

— Oui, oui, à l'amende! crièrent joyeusement les enfants.

— Je la payerai volontiers, vilains ingrats, s'écria la mère... mais vous n'auriez pas manifesté autant d'enthousiasme si je vous avais obligés à me demander le biberon dans une langue étrangère! »

Tout le monde rit de bon cœur et Martial comme les autres. Il se sentait heureux de ce milieu bonhomme et reposant après les scènes farouches qu'il venait de traverser.

« C'est encore une conséquence de notre situation politique et commerciale, cher monsieur, dit le Hollandais à Martial, cette tranquillité avec laquelle nous envisageons des déplacements qui vous paraissent, à vous autres Français, de quasi dangereuses entreprises... Notre fortune nous vient de nos colonies. Nous sommes habitués de bonne heure à regarder comme infiniment profitables quelques années de séjour aux Indes néerlandaises, dans ces grandes îles que nous avons su faire nôtres par une infatigable

activité... Ah! nous avons eu de meilleurs temps encore; mais les Anglais nous ont dévorés... Dire qu'ils nous doivent en grande partie leur prospérité! .. Oui, la persécution de Philippe II transporta en Angleterre les merveilleuses industries flamandes, et l'avènement de Guillaume II d'Orange au trône d'Angleterre nous lia les mains vis-à-vis de notre éternelle rivale, et donna un essor à la navigation anglaise.

— Je sais, dit Martial, que vous avez possédé une grande puissance maritime.

— Si Louis XIV avait persisté dans son projet d'alliance avec nous, jamais l'Angleterre n'aurait acquis l'hégémonie maritime dont elle use, quoi qu'on dise, avec moins de modération que nous. Enfin il nous reste de beaux morceaux, n'est-ce pas, mon fils? Bornéo, Sumatra, Java surtout.

— L'île de Java est une des plus belles choses que l'on puisse voir sur la terre! s'écria le grand garçon.

— Climat malsain, dit Martial.

— Il fait sans doute malsain à Batavia, monsieur, répondit Pierre, mais seulement dans la ville basse, et on ne s'y rend que pour les affaires. La ville haute, Weltvreden, est beaucoup plus salubre, encore que la température y soit fort élevée... D'ailleurs, monsieur, à une dizaine de lieues de Batavia se trouve le paradis de l'île, Buitenzorg, Sans-Souci. La disposition du lieu sur la montagne y fait éclater des orages journaliers qui rafraîchissent délicieusemeut l'atmosphère. On y trouve une des merveilles du monde, le jardin botanique, tout planté de la magnifique flore des tropiques. »

Une pause suivit, durant laquelle chacun rêva à sa

manière, la grande île, la ville sur la montagne, le prodigieux jardin... Enfin Martial :

« Vous avez fait un séjour au Cap, monsieur Pierre?

— Pas précisément au Cap, répondit celui-ci, mais au Transvaal, où nous avons des parents. »

Martial montra le plus vif intérêt.

« Des émigrés d'hier?

— Non, monsieur, intervint le père, des émigrés anciens, des Boers, pour tout dire. »

Cela rendit Martial pensif. Il songea aux Van Reuth.

« Et quel est le terme de votre voyage actuel?

— Nous rentrons à Bréda.

— Ne vous appelez-vous pas Van Reuth? »

Une impression de surprise se répandit sur la physionomie de tous.

« Non, fit le père, nous ne sommes pas des Van Reuth; mais, par une coïncidence assez curieuse, mon fils est chargé d'un message pour eux. Les connaissez-vous?

— Fort peu, dit Martial. Serait-il indiscret de vous demander s'ils ont de la famille au Transvaal?

— Assurément, monsieur, répondit le grand fils, et de la famille qui est là-bas depuis plus de cent ans...

— Ce sont donc ceux que je cherche, murmura Martial.

— Vous vous intéressez à eux? interrogea le père.

— Beaucoup, monsieur, car, moi aussi, j'ai des parents au Transvaal ou dans la république d'Orange, et je m'occupe en ce moment même à recueillir des renseignements sur leur compte... Je partirai, d'ailleurs, sous peu, pour le Sud-Africain.

— Ah! parfait, monsieur, répliqua le Hollandais, j'aime à voir la jeunesse entreprenante. Venez donc avec nous à Bréda, nous vous ferons connaître les Van Reuth, ce sont des jeunes gens de votre âge... Hélas! ils ont perdu leurs parents et je les crois dans une situation difficile.

— J'accepte de tout cœur vos bons offices, monsieur, dit Martial, car j'avoue ne point posséder les éléments de la langue hollandaise, et...

— Voilà qui m'inquiéterait peu : tous les Hollandais lettrés parlent le français... Mais j'y songe, demandez donc à notre Pierre s'il n'a pas entendu parler de vos parents transvaliens. Comment s'appelaient-ils?

— De Thélen d'Avincourt.

— C'est un nom de noble, dit le père. Cela te rappelle-t-il quelque chose, mon enfant?

— Il me semble, père, qu'il existe à Prétoria un Davincourt, ami et parent du général Joubert...

— Est-ce un membre de votre famille, monsieur?

— Sans doute, dit Martial; mais ce nom est-il là-bas fort répandu?

— Je ne connais que l'homme dont je parle s'appelant Davincourt. Et quoique je ne sois guère demeuré plus de trois mois au Transvaal, j'étais à la bonne source pour entendre parler des familles boers. Vous savez sans doute, monsieur, que les Boers mènent une existence toute patriarcale? Comme ils ne s'occupent pas d'autre chose que de faire paître leurs troupeaux, ils ont dans la tête d'interminables histoires racontées de père en fils dans leurs cercles, et j'aurais entendu parler de vos parents à coup sûr s'ils avaient été de ceux qui se sont installés au Transvaal. Mais

peut-être les Davincourt sont-ils demeurés au Cap même, dans le Stellenbosch ou le Drackensteen, pays qu'un grand nombre d'émigrés français élurent jadis pour domicile et que pour cette raison on appelait le Fransche Hoek ou Coin des Français. »

La mère écoutait avec quelque orgueil son grand garçon, et le père s'écria :

« Voici la meilleure preuve que les voyages forment l'esprit, car notre Pierre, qui est d'habitude un taciturne, vient de se montrer tout à fait loquace avec le monsieur étranger. En vérité, Pierre, je suis content de toi. »

Pierre rougit de nouveau. C'était un charmant jeune homme, doux comme une fille et cependant d'un cœur intrépide, d'un esprit aventureux. Il éprouvait une vive sympathie pour Martial.

« Quel dommage, dit-il, que vous n'ayez pas eu l'idée de ce voyage au même moment que moi! Nous aurions fait route ensemble.

— Eh! eh! dit le père en jetant un regard vers la mère soudain inquiète; n'en dites pas trop long, monsieur le Français, car Pierre est capable de repartir avec vous.

— Non, non, vraiment, répondit Martial; le voyage que je veux entreprendre offre des difficultés sérieuses, voire des dangers...

— Des dangers!... »

L'œil bleu de Pierre s'était allumé. On eût dit un cheval de race au bruit de la trompette.

« Je me verrai sans doute contraint, par la nature même de mes projets, poursuivit Martial, à traverser les Républiques sud-africaines dans leurs parties les plus désertes, les plus sauvages.

— C'est donc un voyage d'exploration?

— Oui, d'exploration, de découvertes.

— Ah! »

Comme le train s'arrêtait à Mons, en Belgique, la mère, craignant pour son aîné, profita de la diversion pour orienter les esprits vers d'autres vues. Le voyage se continua sans incident et bientôt on entendit les sifflements répétés de la locomotive, tandis qu'une lueur rouge dans l'horizon annonçait l'approche d'une très grande ville.

« Nous voici à Bruxelles, monsieur, dit le Hollandais, c'est la limite de langue française; au delà commence le néerlandais. Toutefois nous dérogerons à nos habitudes et ne cesserons pas cette fois d'employer la belle langue de Voltaire et de Chateaubriand... »

Quelques minutes plus tard, le train arrivait en gare. La majorité des voyageurs se rendit au buffet afin de prendre un léger repas. Martial fit comme les autres. Le hasard voulut qu'il se trouvât juste derrière les Anglais au chloroforme et qu'il les entendît échanger quelques paroles.

« Que va dire mister Skill? disait le plus grand des deux.

— Nous avons été fort maladroits, murmura l'autre. D'ailleurs, je crois bien que mister Skill fera sagement de renoncer à son entreprise, car il a affaire à forte partie.

— Vous pouvez même le lui assurer, dit Martial tout haut derrière le dos des causeurs, et l'engager à s'arrêter dans la mauvaise voie où il se trouve. Du secret qu'il cherche il n'existe aucun indice matériel, et il faudrait plus de finesse que n'en impliquent

les moyens employés jusqu'ici pour que mister Skill arrivât à toucher, même de très loin, la question. »

Et, laissant les deux Anglais stupéfaits, Martial suivit la famille hollandaise au buffet de la gare.

CHAPITRE XII

Voyage en Hollande.

Ravi de la bonne humeur de ses compagnons de route, Martial s'abandonnait à une joie vive. Il se sentait une force considérable, un élan de jeunesse et d'espoir qui lui faisait envisager sans crainte l'existence aventureuse qui serait sans doute la sienne durant de longs mois.

En une heure le train franchit la distance qui sépare Bruxelles d'Anvers. Il fallu dans cette dernière ville changer de train pour le Brabant septentrional hollandais dont Bréda est le chef-lieu.

« Nous voici, monsieur le Français, dit l'aimable père de famille, dans la ville à laquelle nous avons jadis causé un tort irréparable. Oui, nous fûmes vraiment criminels de maintenir jusqu'en 1830 la fermeture de l'Escaut, et les Anversois nous gardent rancune avec justice. Il a fallu une révolution pour rendre Anvers libre de recevoir dans son port magnifique les vaisseaux du monde entier. Ce port est aujourd'hui le premier du continent, avec son mouvement double de celui de Marseille et dépassant

celui de Hambourg. La Belgique peut être fière à juste titre d'un pareil résultat obtenu en un demi-siècle.

— Je connais les installations maritimes d'Anvers dit Martial; elles sont merveilleuses. »

Tandis qu'ils causaient, le train filait vers la Hollande. L'aube frémissait sur le monde. Une lueur de perle, au ras de l'horizon de la Campine, annonçait l'endroit où tantôt se lèverait le soleil, et, jusqu'au zénith, une clarté lilas s'épandait. Les paysages de sable fin, de bruyères, de pins se succédaient dans le demi-jour, et c'était l'éternel hosannah de l'homme à la beauté de la terre, le cri joyeux de son cœur devant les grâces de la lumière sur les ciselures de la vie. Martial, tendre devant cette aurore du septentrion, devant les fraîches et nombreuses couleurs de l'atmosphère au soleil levant, se revit tout à coup par cette belle matinée dans son laboratoire de Vaugirard. Comme des enfants de son âme, ses expériences, ses théories, ses espérances de gloire lui furent chères, et il regretta de les abandonner; mais il dompta cette faiblesse en songeant à la tristesse de ces derniers mois, au chagrin d'Augustine, à la détresse de toute sa famille, et son âme se donna avec ardeur à l'aventure.

Le jour était fait quand le train arriva à Bréda. La petite ville hollandaise, toute coquette, parut avec avantage dans le frais matin. Déjà ses rues s'emplissaient de laitiers, de maraîchers, de boulangers portant les petits pains au lait qu'on mange au premier déjeuner.

Deux voitures publiques, grandes à tenir une famille, suffirent à transporter Martial et les Hollan-

dais jusqu'à la demeure de ceux-ci où l'on prit le premier et substantiel repas national, composé de toutes sortes de viandes froides, conserves, poissons, gâteaux, pain d'épices. L'hôte, simple et grave à présent, faisait les honneurs de chez lui avec cette politesse raffinée du Hollandais dont se moquent leurs ironistes.

Martial admira la belle ordonnance de la maison, le luxe confortable, la propreté, cette intimité si chaude du foyer hollandais. Il trouva surprenant d'abord qu'on pût allier tant de paisibles vertus domestiques avec l'amour des entreprises lointaines, mais en y réfléchissant, la chose lui parut naturelle; car le goût de l'aventure n'est pas nécessairement l'instinct de rôderie, le vagabondage à la façon des Bohémiens, ce peut être une lutte organisée en vue d'un accroissement de la richesse intime, matérielle ou spirituelle : bien-être dans la maison, souvenirs, expériences profitables... Le caractère réfléchi, calme, impassible du Hollandais lui donne même une supériorité réelle dans les entreprises audacieuses et la douce intimité de son foyer devient la source de son courage et de sa patience.

Ce petit peuple, d'ailleurs, est la démonstration vivante que la richesse des hommes se trouve dans leur industrie et non dans l'or, ni même dans les produits naturels du sol. Les Néerlandais ne possèdent qu'un coin de terre peu fertile, conquis sur la mer. Ils vivent dans la menace perpétuelle de l'inondation, puisque leur sol est situé au-dessous du niveau de la marée haute : les larges digues qui arrêtent les flots de la mer du Nord, ils les ont eux-mêmes rompues un jour afin de chasser une invasion étrangère, de noyer leurs ennemis. Ils ont épuisé la

mer intérieure de Harlem, et, obligés de lutter contre l'infiltration, ils ont établi des pompes permanentes mues par des centaines de moulins à vent. Le fond des mers s'est ainsi transformé en excellents pâturages où l'on engraisse le maigre bétail du Danemark. Mais ces gens qui luttèrent de tous temps avec l'eau furent naturellement d'excellents marins. Tandis que les Espagnols tiraient d'Amérique un or qui, les enrichissant sans les faire travailler, les jetait à la décadence, les Hollandais trouvaient le moyen d'extraire la richesse du sein des eaux, en se livrant à cette pénible pêche du hareng et de la morue qui ne leur rapportait pas seulement de l'argent, mais leur créait des hommes admirables, les hardis marins qui furent jadis rois de l'Océan.

Martial pensait à ces choses et s'émerveillait de l'extrême vitalité de ces Bataves qui avaient résisté jadis avec tant de succès à la conquête romaine et infligé plus tard un si humiliant échec au formidable Philippe II, à son or, à ses troupes, et à ses généraux. Un prince français, Guillaume d'Orange, fut leur héros, héros d'action pure, grave, réfléchi, taciturne, qui sut inspirer confiance aux imperturbables Hollandais.

Et que de gloires philosophiques, littéraires, scientifiques, artistiques, quelle ardente éclosion de génies dans la grande plaine verdoyante aux brumes colorées, aux ciels frais et lumineux, aux fleurs éclatantes, aux bœufs, aux chevaux luisants de santé, aux femmes si délicates de teint et si robustes d'allure!

Il y songeait encore quand Pierre vint le chercher pour le conduire chez les Van Reuth. C'était dans

l'Eind Straat, une des principales rues de la ville, un charmant appartement au premier étage d'une maison moderne aux fenêtres garnies des fameux miroirs nommés espions, à l'aide desquels, quoique assis à l'intérieur de la chambre, on voit tout ce qui se passe dans la rue.

Mynheer Van Reuth se présenta. C'était le type accompli du parfait gentleman, grand, le visage fin, un air d'aristocratie et de bonté dont le mélange avait un charme extraordinaire. Ses cheveux blonds, frisés légèrement, sa moustache à la française, sa mouche Louis XIII, la sveltesse de sa taille, la blancheur et la finesse de ses mains, l'extrême délicatesse de ses traits, formaient un ensemble exquis, mais qui se trouvait rejeté au second plan par deux beaux yeux bleus étincelants de vie, de courage et d'intelligence.

Martial demeura quelques secondes frappé d'une admiration affectueuse. Van Reuth parut éprouver la même sympathie, car un élan leur fit se tendre la main comme de vieux camarades, après les présentations de Pierre.

Van Reuth expliqua dans un excellent français classique quel motif l'avait poussé à se faire connaître de Martial :

« Quand j'ai vu dans les journaux l'annonce que vous y avez faite, je me suis mis en rapport avec votre correspondant, et j'ai su de lui que le renseignement était demandé par un Français, un de Thélen... de Thélen de Noville, je suppose...

— En effet, monsieur, mais comment savez-vous ce détail? Nous ne portons plus depuis très longtemps que le nom de de Thélen...

— Vous le saurez bientôt... J'avais plusieurs raisons

de croire que c'est à moi plus spécialement que vous désiriez avoir à faire... Nous avons en effet non seulement une origine transvalienne, mais encore une origine transvalo-française, c'est-à-dire que parmi nos ascendants il se trouve un huguenot émigré. Votre communication avait donc de nombreuses chances de s'adresser à moi, plutôt qu'aux autres Van Reuth. Cela vous apparaîtra plus clairement encore si j'ajoute que notre ancêtre français est un de Thélen d'Avincourt.

— En vérité, monsieur, fit Martial, je crois que vous avez raison, vous êtes bien le Van Reuth que je cherche, et ma foi, nous sommes cousins.

— De très loin, car le sang hollandais a prédominé dans notre famille, mais il me semble quand même retrouver en vous plutôt un frère qu'un étranger.

— Ce sont exactement mes sentiments à votre égard, s'écria Martial, avec un juvénile enthousiasme.

— Quel bonheur, intervint Pierre, et comme cela va faire plaisir à papa et à maman !

— Avez-vous dès à présent quelque idée de la raison qui m'amène vers vous, cher cousin? demanda Martial.

— Il se pourrait... Ne s'agit-il pas de certaine lettre d'un d'Avincourt à un de Noville, laquelle lettre fut interceptée et demeura dans notre famille en vertu de circonstances que je vous dirai si elles vous intéressent.

— Je vous serai bien obligé...

— C'est fort simple. Le Van Reuth chargé par Richard d'Avincourt d'une missive pour son cousin de Noville, mourut en route dans l'épidémie de

variole qui décima le navire où il se trouvait. Ses bagages arrivèrent en Hollande, et, sans doute, personne ne songea à compulser des papiers jugés sans importance, car mon père fut le premier à ouvrir l'enveloppe bien scellée contenant la lettre de Richard d'Avincourt à son cousin. Nous la gardâmes, la tenant pour une simple curiosité archéologique. J'ai su depuis que nous nous trompions.

— Ah!

— Oui, cette lettre doit avoir une valeur actuelle, si j'en juge d'après les démarches pressantes d'un Anglais. Par quel moyen en a-t-il appris l'existence, je l'ignore : mais il est venu à plusieurs reprises me demander de la lui vendre... J'ai toujours refusé...

— La lui avez-vous montrée?

— Oui, je n'ai pas cru devoir lui refuser cela, encore que son visage ne me plût guère.

— Mon père avait la même antipathie pour lui, si toutefois votre Anglais et le sien sont bien le même homme... Mais pourquoi disiez-vous que cette lettre vous paraissait posséder une valeur actuelle?

— Parce que l'Anglais, tout en affirmant son amour des vieux papiers, ne m'offrit jamais d'en acheter d'autres, infiniment plus précieux, et insista, jusqu'à manquer de courtoisie, pour que je fisse les recherches nécessaires à la découverte d'un autre document du même auteur.

— La lettre que vous possédez contenait-elle donc des révélations curieuses?

— Vous en jugerez, car je vais vous la mettre sous les yeux... Je crois qu'elle formait un tout avec deux ou trois autres lettres et que ce tout ne manquait pas d'intérêt. D'ailleurs, je vais l'envoyer prendre. »

Il sonna. Une servante parut.

« Dites à Mademoiselle de descendre. »

Quelques minutes coulèrent, puis la porte s'ouvrit devant une merveilleuse fille du Nord, au teint éblouissant, aux cheveux noirs comme du jayet et aux yeux d'un bleu vif. Mlle Van Reuth ressemblait à son frère pour le caractère général de la physionomie, l'aristocratie des traits et la distinction des manières.

« Ma sœur », dit Van Reuth.

Martial s'inclina sans trouver un mot, ému jusqu'aux entrailles par la délicieuse jeune fille. Cette émotion fut d'ailleurs communicative, car Mlle Van Reuth devint toute rose sous la brusque poussée du sang tandis que le frère achevait la présentation.

« Ma chère Thérèse, M. de Thélen voudrait lire la lettre d'Avincourt, tu serais bien aimable de nous la donner. »

La jeune Hollandaise porta immédiatement la main au trousseau de clefs qu'elle portait à sa ceinture, ouvrit un secrétaire à rouleau qui se trouvait dans la pièce, fit jouer un ressort, déplaça un double fond secret et en retira la lettre.

« La voici, monsieur », dit-elle en la tendant gracieusement à Martial.

Martial était si troublé qu'il lui fallut quelques secondes avant de pouvoir se recueillir et lire avec fruit le fameux document. Dès qu'il eut recouvré son sang-froid, il reconnut l'écriture de Richard d'Avincourt.

« C'est bien cela », murmura-t-il.

La lettre disait :

« Cher cousin,

« Ma fin approche. J'ai pu faire l'opération dont je vous parlais, mais au prix d'un effort surhumain. Ah! faites l'impossible pour retrouver le Veau d'or. 31 — 30 — 43.

« A vous.

« RICHARD. »

Quand Martial eut lu, et pris note intérieurement des chiffres indiquant la latitude, il tendit la lettre au jeune Hollandais.

« Vous pouvez la conserver.

— Mais, monsieur, il me semblait que vous y teniez puisque vous avez refusé de la vendre.

— J'ai refusé de la vendre à quelqu'un que je n'aime pas, je la donne à quelqu'un que j'aime.

— Et nous serons fort heureux que vous l'acceptiez, monsieur, ajouta Mlle Van Reuth.

— Merci, cher cousin, chère cousine », dit Martial.

Mlle Van Reuth semblait radieuse. Martial ne l'était pas moins. Ces trois cœurs, emplis de jeunesse, d'enthousiasme et de vertu, battaient à l'unisson.

« Je ne veux pas être en reste de confiance avec vous, reprit Martial; permettez-moi de vous exposer les raisons qui m'ont poussé à rechercher cette lettre.

— Nous vous écouterons avec plaisir, répondit M. Van Reuth; toutefois nous tenons à vous faire observer que votre secret est à vous et que nous ne vous demandons rien... Vous y réfléchirez en attendant le dîner que voudrez bien, j'espère, partager avec nous. C'est à midi. Ma sœur va donner des ordres... En attendant, nous prendrons un verre de porto, et

nous entendrons ce bon Pierre qui m'apporte, si j'en crois sa lettre, de graves nouvelles du Transvaal.

— Permettez, cousin, que je me retire, fit Martial. La ville est fort belle...

— A votre aise, cher cousin; mais ce que Pierre va nous dire, il pourrait aussi bien le raconter sur la Grand'Place de la ville. Dans quelques heures tout Bréda le saura, car ma sœur et moi l'auront rapporté... Je crains seulement que cela ne vous paraisse ennuyeux à entendre.

— Oh, cousin!... » dit Martial, désormais obligé à demeurer par politesse.

Mlle Thérèse Van Reuth se retira pour donner des ordres, et revint quelques minutes plus tard, accompagnée de la servante portant sur un plateau une bouteille de vieux porto au milieu de jolis verres anciens, dédorés par l'âge. Van Reuth déboucha lui-même le flacon, emplit les verres.

« Maintenant, Pierre, ton histoire, dit-il.

— Elle sera courte, fit Pierre... Votre cousin Abraham Verhoord, qui réside à Prétoria, vous fait savoir que vous héritez de votre oncle Cornélius. La part qui vous revient, vous pouvez la choisir parmi les propriétés du Transvaal ou parmi celles qui se trouvent dans l'État libre d'Orange, près de Jacobsdal. Votre cousin Ezéchiel y possède une ferme voisine... Abraham souhaite que vous consentiez à prendre le domaine orangien, parce que lui-même et sa famille sont établis au Transvaal. Il est membre du Volksraad, par conséquent incapable de se déplacer. Toutefois il vous laisse la liberté la plus complète, car c'est un brave homme, honnête autant que pieux.

— Ce sont bien les nouvelles que nous attendions ma sœur et moi, dit Van Reuth... Aussi avions-nous déjà fait nos préparatifs de départ...

— Vous partez pour le Transvaal! s'écria Martial.

— Oui, répondit la jeune Hollandaise, et en bénissant l'héritage imprévu qui nous sauve de la ruine... Si nous pouvons vous être utile à quelque chose nous sommes tout à votre service.

— Vous en jugerez vous-même », dit Martial.

Et quelques heures plus tard, après le déjeuner, Martial ayant fini de raconter son histoire, Norbert Van Reuth conclut :

« Ne vous serait-il pas agréable de faire la route avec nous? »

Martial regarda Thérèse, éblouissante de grâce; il fut troublé jusqu'au fond de l'âme et d'un mouvement tout spontané, irrésistible, il accepta la proposition du jeune Hollandais.

LIVRE II

AU TRANSVAAL

CHAPITRE I

La traversée.

Le 14 mai, au matin, Martial, Jean Chevrot, Norbert et Thérèse Van Reuth débarquaient à Port-Natal. La traversée avait été rude dans sa seconde moitié, le long du continent africain, surtout à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, où une tempête terrible, soulevant des vagues de plus de quinze mètres de hauteur, menaçait de faire chavirer le *Taciturne* et de l'engloutir, lui et ses passagers, aux insondables profondeurs de l'Océan en cet endroit. Deux jours ainsi, puis le cap des Tourmentes doublé et l'arrivée dans la mer des Indes où l'on trouvait un calme relatif.

Si Martial et ses amis avaient opposé un inaltérable courage à la furie des éléments, il n'en était pas de même des autres passagers, que la perspective d'une mort horrible livrait au découragement. Un seul se

distingua par son sang-froid; c'était un Anglais embarqué à Lisbonne en même temps qu'une dizaine de ses compatriotes. Tandis que ceux-ci gémissaient sourdement et s'épouvantaient devant le flot déchaîné, lui demeurait imperturbable, et même, voyant que Norbert Van Reuth aidait à la manœuvre, il l'imita, très robuste et très adroit. Or un faux mouvement qu'il fit à l'avant du navire en voulant attacher un cordage le jeta par-dessus bord, accroché heureusement au câble dont il tenait le bout. Sa situation était d'autant plus périlleuse que les plus hautes lames, coupées par la proue, déferlaient de tout leur poids sur lui.

En quelques minutes tout pouvait être fini. Ses cris d'appel se perdaient dans l'ouragan, l'équipage travaillait loin de là et la personne la plus proche était Thérèse Van Reuth, adossée au mât de fer de misaine. Cette fille héroïque vit le danger où se trouvait l'Anglais. Avec le calme intrépide de sa race, elle s'avança en rampant le long du bastingage et, après des efforts surhumains, parvint à hisser l'Anglais à telle hauteur qu'il pût s'aider d'une saillie et retomber sur le pont.

Il n'avait pas perdu son sang-froid. Thérèse le reconnut aux regards de grossière admiration qu'il lui lança, à son exclamation : « Well, you are a fine woman [1] », et enfin à son bref remerciement sans grâce ni émotion.

Malgré cet incident, il demeura à l'écart du groupe Martial-Van Reuth, mais s'il passait auprès de Thérèse il lui jetait un regard où, parmi la gratitude et

1. Littéralement : « Ah bien! vous êtes une belle femme. »

l'admiration, il n'était pas difficile de demêler des convoitises brutales.

Thérèse ne s'en émut guère, et personne n'y aurait songé davantage sans doute, si Martial ne s'était trouvé un jour le témoin imprévu d'une petite scène étrange.

Un jour que le navire filait ses dix nœuds sur une jolie mer d'argent bleui où le sillage de la proue creusait des frissons de nacre, Thérèse rêvait, visage d'occident aux traits de douceur, de suave abandon, de grâce un peu fragile; son frère, assis à côté d'elle, lisait, Jean et Martial parlaient d'un point controversé de thermodynamique. Tout en causant, Martial, de temps à autre, avec un brusque battement de cœur, observait le fin visage de la jeune Batave. A un moment il crut y voir passer une expression de déplaisir tout de suite réprimée. Il suivit la direction du regard et aperçut l'Anglais. Celui-ci rougit soudain, de cette rougeur colère de l'Anglo-Saxon surpris et mécontent. Un peu plus tard, il se déplaça. Comme Martial le cherchait des yeux, il le découvrit derrière des cordages, d'où sans doute il croyait voir sans être vu, et son regard se fixait obstinément vers Thérèse.

La contrariété que Martial tira de ce petit incident dépassa de beaucoup ce qu'il attendait lui-même. Il se montra de ce jour très assidu auprès de Thérèse, et la jeune fille l'accueillit toujours avec faveur.

Quand le navire entra à Port-Natal, il eût été bien difficile à Martial de dire s'il trouvait du plaisir ou non à voir la fin de la traversée.

Nos Européens ne s'arrêtèrent à Port-Natal que pour y prendre une nuit de repos. Dès le lendemain,

ils quittaient l'hôtel pour se rendre à la gare. Déjà la veille ils avaient été vivement frappés du nombre considérable d'hommes de race africaine que l'on rencontre par les rues. Ils forment la majorité de la population. En ce matin frais et clair de mai, ils prirent plaisir à voir les beaux Cafres, si orgueilleux de leur noble prestance, les intelligents Ba-Soutos de race hottentote, les formidables Zoulous, les Griquas ou Bastaards, qui sont le produit de blancs et de Hottentotes, les nègres, les Malais...

Martial y retrouvait le type de ces races sud-africaines qui ont tellement préoccupé les ethnologues. Il ne manquait que le petit Bushman, le San primitif, qui déjà avant l'occupation hollandaise se trouvait refoulé par les Hottentots sur les hauts plateaux, dans les bois inextricables ou dans les déserts. Ce nain, car il ne mesure que 1 m. 33 en moyenne, a été traqué par les Boers et surtout par les Anglais avec une férocité inouïe. Aussi se fait-il rare.

Thérèse écoutait ces détails donnés par le jeune savant français tout en regardant les formes alourdies, empâtées des femmes hottentotes.

« Les Hottentots et les San sont-ils de même race? demanda-t-elle.

— La question est fort controversée. Cet amas de chair et de graisse dans la partie inférieure du tronc et le haut des jambes, la stéatopygie, pour l'appeler de son nom scientifique, se retrouve peu ou point chez les San. Quelques auteurs prétendent qu'elle est absolument caractéristique des Hottentots; le Bushman pur ne l'offrirait jamais... Pour le reste, nuance rouge, jaune d'ocre de la peau, langue, usages primitifs, la ressemblance est frappante... Cette ressemblance se

trouve d'ailleurs également chez ces admirables Cafres dont les formes demeurent parfaites... De sorte que les Hottentots, ou plutôt les Ba-Chouanas, semblent constituer une race intermédiaire qui aurait, pour quelque cause encore inconnue, acquis la monstrueuse obésité qu'ils regardent, d'ailleurs, surtout chez les femmes, comme une grande beauté.

— N'est-ce pas, dit Jean, une déformation due à l'usage qu'ils ont, ou qu'ils ont eue, de manger immodérément et de se masser le ventre pour activer la digestion?

— On trouve des auteurs qui le prétendent, répondit Martial, mais rien n'est moins sûr. »

Tout en causant de la sorte ils atteignirent la gare. Déjà les bagages étaient arrivés et il fallut s'occuper de leur enregistrement. Chacun s'y activa. Cela prit du temps. Quand ce fut terminé, Martial sentit la pression d'une main sur son épaule. Il se retourna et aperçut Jean Chevrot qui d'un geste silencieux lui montrait une caisse en bois portant cette inscription :

« Mister Skill, Johannesburg. »

« Il faudra se méfier, dit Martial, car ce Skill n'est autre chose que l'Anglais signalé par mon père.

— C'est aussi, je crois, notre compagnon de route à bord du *Taciturne* », ajouta Jean.

Martial tressaillit.

« Oh! alors, dit-il, ce sera entre lui et moi un duel à mort. »

Mais les bagages se trouvaient enregistrés, les billets pris et le train chauffait dans la gare.

« En route pour Johannesburg! » s'écria gaiement Norbert Van Reuth.

A ce moment même mister Skill montait dans le compartiment voisin, et il entendit l'exclamation du jeune Hollandais.

« A Johannesburg, soit! » marmotta-t-il entre ses dents.

CHAPITRE II

Johannesburg.

Le train s'élança d'abord vers l'ouest parallèlement au 30° de latitude, puis, laissant à gauche la plus haute chaîne de montagnes du sud africain, les hauts plateaux du mont aux Sources d'où coule l'Orange, il prit la direction du nord, franchit la Sagela, longea les Drackensbergen, dont il s'évada vers la pointe extrême en coupant la vallée du Vaal, et suivit ensuite celle-ci à distance jusqu'à Johannesburg, où il arriva vers le soir, après avoir franchi environ 600 kilomètres dans le plus beau pays du monde.

En 1884, Johannesburg n'existait pas. A sa place, on trouvait le désert, pas d'eau, pas d'arbres, pas de routes. A l'ouest, Potchefstroom, à plus de 100 kilomètres, au nord Prétoria à 60 kilomètres. Dans le courant de 1885 Harry Struben découvrit le gisement d'or et répandit le bruit de sa découverte. En quelques mois, des milliers de mineurs accoururent d'Amérique et d'Australie.

Tout manquait, surtout l'eau, puisqu'on raconte que les premiers occupants durent se laver avec de

l'eau de Seltz à cinq francs la bouteille. Pain, viande, légumes atteignaient des prix fantastiques. Beaucoup périrent, mais beaucoup aussi s'enrichirent. L'immigration s'accrut d'année en année et la ville, dont le plan était fait d'avance par Johannes Rissik, atteignit bientôt des proportions colossales. Les terrains acquirent une valeur identique à celle qu'ils ont à Paris. Des théâtres, une Bourse, un bureau central des postes, de belles églises, des maisons magnifiques furent érigés. L'eau, amenée à grands frais, baigna la ville; un parc immense étendit son tapis de verdure, ses allées ombragées d'arbres dans l'ancien désert; le gaz, l'électricité éclaira les nuits; des tramways parcoururent la ville des faubourgs au centre, des gares amenèrent les trains de Port-Natal et Durban ou de Bloemfontein et de Cape-Town; des magasins brillants charmèrent les foules oisives; des cafés, des restaurants offrirent le luxe et le confort aux pauvres diables d'hier subitement enrichis.

Quand Martial et ses amis, descendus du train, parcoururent les rues de cette ville remarquable, ils demeurèrent éblouis. L'heure du dîner approchait. Des milliers de mineurs, d'employés, de rentiers, circulaient au long du trottoir; tous les restaurants étaient ouverts, brillants de dorures, les tables mises avec le plus grand luxe, l'argenterie et la verrerie lançant mille feux aux rayons déclinants du soleil.

Des milliers de Cafres, hommes et femmes, se mêlaient aux blancs, car la population comporte un tiers d'indigènes. Ils n'ont pas droit de posséder, d'exploiter les mines; mais ce sont des travailleurs excellents et d'une grande probité.

Norbert Van Reuth fit choix d'un restaurant conve-

nable dans la rue principale de la ville, près de la place du marché, qui est sans doute la plus grande place du monde. Malgré la simplicité du menu, le prix de ce repas fut exorbitant. C'est que, en vérité, les comestibles viennent de Natal ou du Cap et se paient très cher.

« Je savais, dit Jean Chevrot, que les œufs vont à 7 fr. 50 la douzaine, le beurre frais à 6 fr. la livre, le pain à 1 fr. 25, le lait à 5 fr. le litre et que le moindre chou-fleur vaut 3 fr.; mais ce n'est pas un motif pour que nous payons deux œufs sur le plat 12 fr. 50.

— Il faut en prendre son parti, répliqua Thérèse Van Reuth, tout ici est anormal. On voit bien à la toilette des femmes que la fortune soudaine a troublé les têtes. Voyez cet étalage pompeux de bijoux, de diamants; ces mains surchargées de bagues!

— Et les cannes de ces messieurs, leurs chaînes de montre, leurs breloques, fit Norbert... La servante qui nous sert porte un collier de brillants qui vaut bien dix mille francs, le maître d'hôtel tire une montre qui serait une fortune pour un ménage modeste...

— Quel est donc votre salaire? demanda en anglais Jean Chevrot à la fille qui les servait.

— Vingt-huit livres par mois, répondit-elle; mais je suis mal payée.

— Sept cents francs! dit Martial... Ce n'est pas trop dans un pays où l'on vous compte huit francs pour une sardine au beurre!

— Nous avons dîné à cent francs par tête, dit Norbert Van Reuth en se levant de table. Pour peu que la note d'hôtel soit dans la proportion, nous serons ruinés dans une quinzaine de jours.

— Ville de mineurs, conclut Jean, il faut nous hâter de partir pour Prétoria.

— Dès demain, nous quitterons la ville, fit Martial. En attendant, visitons-la. »

Le soir était venu. La lumière du gaz et celle de l'électricité, répandues à profusion, donnaient grande figure à Johannesburg. Une vie fiévreuse, exaltée, inquiète, jetait la foule aux plaisirs. Partout des théâtres, des concerts s'ouvraient flamboyants. Un moment, Martial et ses amis, désireux d'assister à un de ces spectacles, furent pris dans la cohue qui attendait à la porte.

On ne sait comment, une poussée se produisit, des disputes éclatèrent. Quelques Américains ayant tiré leurs armes, des coups de feu partirent dans toutes les directions. Martial, bousculé, fut séparé de ses amis. Il se débattait avec énergie pour les rejoindre lorsqu'il sentit une main qui fouillait ses poches, tandis qu'on lui tenait les bras.

« Au voleur! cria-t-il, au pick-pocket! »

Le cri porta sur cette foule obligée de se défendre énergiquement contre le vol. Des gens accoururent. Martial fut lâché par ses agresseurs, qui prirent la fuite... Mais alors il constata la disparition de Thérèse. Norbert la cherchait en vain dans la foule quand quelqu'un se prit à dire.

« Vous cherchez votre femme? Elle se trouvait mal, on vient de l'emmener par là. »

Martial s'élança, suivi de Jean et de Van Reuth. Au tournant de la rue, d'autant plus désert que la foule s'entassait davantage sous le porche resplendissant du théâtre, ils aperçurent une voiture arrêtée et un groupe de trois personnes qui essayaient de faire

entrer de force une femme dans le véhicule. Elle se débattait.

« C'est Thérèse ! » s'écria Martial.

D'un coup bien appliqué, il jeta par terre l'un des bandits, les deux autres abandonnèrent Thérèse qui se réfugia auprès de son sauveur. A ce moment arrivaient Jean et Norbert. Les bandits n'eurent que le temps de se jeter dans le fiacre qui partit à fond de train.

Thérèse n'avait pas de mal. Elle raconta comment elle s'était trouvée tout à coup séparée de ses amis et, sous prétexte de la mettre en sûreté, amenée vers la voiture.

« Décidément, dit Jean Chevrot, la ville n'est pas sûre.

— Vous a-t-on volé quelque chose ? » demanda Martial, rêveur.

Tous se fouillèrent. On ne leur avait rien volé.

« N'avez-vous pas retrouvé dans un de vos agresseurs une figure de connaissance ? demanda le jeune savant à Thérèse.

— Non », dit-elle.

Mais, deux minutes plus tard, elle s'approcha de lui et lui murmura à voix basse :

« Seulement je crois qu'il vaudra mieux que nous quittions au plus tôt Johannesburg...

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai vu, derrière vous, à un moment de l'échauffourée, l'Anglais qui voyageait avec nous sur le *Taciturne*.

— Et vous pensez que cet Anglais pourrait être l'âme de la tentative d'enlèvement dont vous avez été l'objet ?

— Je le pense, dit-elle simplement.

— Je le pense aussi, fit Martial de plus en plus rêveur; la seule chose qui me surprenne, c'est que cet Anglais, qui se nommait sur le navire mister Knowledge s'appelle au Transvaal mister Skill.

— Cet homme vous en veut, monsieur Martial, fit la jeune fille avec une ardeur inaccoutumée; gardez-vous bien!

— Merci », murmura Martial, tout frémissant d'une émotion soudaine.

Ils rentrèrent à l'hôtel en silence. Dès le lendemain, après avoir soldé une note fastueuse, ils partirent pour Prétoria comme le soleil projetait l'or de sa lumière sur la ville des mineurs. Deux heures plus tard, ils débarquaient à Prétoria.

CHAPITRE III

Prétoria.

Prétoria est une ville bâtie de toutes pièces pour être le siège du gouvernement de ce pays trop subitement enrichi et dont les Boers se voient obligés de disputer la possession aux étrangers, aux chercheurs d'or qui ont fondé Johannesburg.

La capitale du Transvaal, à laquelle on donna le nom de Prétorius, le chef de l'émigration de 1848, est construite sur un plan immense. Les rues se coupent à angle droit et de vastes maisons s'érigent à la place occupée jadis par les chaumières des Boers.

Car, au début, Prétoria n'était qu'un jardin semé de frustes demeures isolées. Il a fallu la vie ardente des mineurs pour faire sortir de terre les constructions actuelles, il a fallu les impôts considérables prélevés sur le produit des mines pour permettre de construire le Palais du Gouvernement, bâtiment colossal qui n'est point en rapport avec l'importance de Prétoria, relativement mesquine, comparée à celle de Johannesburg.

Là, comme à Port-Natal, comme à Johannesburg,

les Cafres, les Ba-Soutos, les Hottentots de toutes souches, les Nègres et les Bastaards ou Griquas abondaient; seul, le San primitif, le Bushman, ne s'y trouvait pas plus qu'à Natal.

Norbert Van Reuth n'eut qu'à montrer au premier blanc qu'il rencontra la lettre de son parent pour qu'on le menât vers l'habitation de celui-ci, aux confins de Prétoria.

Au delà s'étendent des pâturages et des montagnes couvertes de forêts. Au contraire de Johannesburg, les arbres abondent.

La ferme d'Abraham Verhoord possède l'immense avantage de tenir à la ville, tandis que les terres de dépaissance qui en dépendent se déroulent presque jusqu'aux collines boisées de l'horizon. Martial et ses amis, ayant frappé à la porte, entrèrent sur 'invitation qu'on leur en fit. On les introduisit dans une vaste salle.

Abraham Verhoord se leva au milieu de sa nombreuse famille et tendit la main à Norbert, à Thérèse et à leurs amis. La femme d'Abraham Verhoord ne manqua pas de prodiguer également les poignées de mains, et elle parut enchantée de tous les nouveaux venus, sauf de Jean Chevrot, qui, mordant mal aux nuances de la langue hollandaise, l'appela par distraction Madame au lieu de tante, le terme consacré.

Au total, l'accueil fut extrêmement sympathique et ces braves gens n'eurent pas de cesse avant d'avoir installé les Européens devant un repas succulent dont la viande était le principal facteur. Durant ce mémorable festin, Norbert Van Reuth et Martial, les favoris de l'amphitryon, reçurent plus de vingt coups appuyés sur l'épaule, comme marque d'ultime bienveillance,

et oom Abraham les mit au courant de la situation.

« Mon neveu, dit-il en substance, je suis, moi qui vous parle, du *trek*[1] de 1848. J'avais dix-huit ans lorsque l'État d'Orange se trouva envahi par les Anglais. Vous avez sans doute appris dans les livres que nous avons perdu la bataille de Boomplaats et que nous vînmes ici avec notre chef Prétorius demander asile. Sa tête, sa courageuse et libre tête, les Anglais l'avaient mise à prix comme celle d'un voleur. Mais les Boers du Transvaal sont de vrais Boers. Est-ce que l'argent peut nous tenter! Cinquante mille francs pour livrer notre héros! Assurément des Anglais l'auraient livré à ce prix [2]. Ils jugent des autres par eux-mêmes! »

Abraham s'arrêta dans ce premier effort d'éloquence et but une large rasade d'eau à même une sorte de coupe d'hercule déposée sur la table.

« La réponse du Transvaal à cette offre déshonorante fut de nommer Prétorius président de la République. Voilà comment agissent les vrais Boers, les fils de Dieu. »

Il but encore :

« C'est pour vous expliquer, mes chers neveux, la raison qui fait que notre famille a pu se scinder. Ezéchiel est demeuré dans l'État libre d'Orange, nous sommes venus nous installer ici. Les terres que vous

1. *Trek*, voyage; les Boers le disent de leurs migrations.

2. La haine des Boers pour les Anglais est un trait de mœurs; mais il faudrait se garder de prendre à la lettre les paroles d'Abraham Verhoord. Il est bon de se souvenir, en effet, que l'Angleterre fut dans le Sud-Africain la grande zélatrice de l'émancipation des esclaves. Sa politique au Cap a été d'opposer les indigènes aux colons hollandais : c'est de là que sont sorties la colère et la révolte des Boers.

héritez en partage avec moi, de votre oncle Cornélius Van Reuth, forment deux lots. Le premier s'étend le long de ma propriété personnelle, ici, au Transvaal. Il consiste en plusieurs hectares de pâturages et en un immense troupeau de bétail. Le deuxième lot comprend une ferme et des pâturages vers Jacobsdal, dans l'État d'Orange. Il vous sera facile de voir que ces deux parts sont égales, même en tenant compte du développement futur de Prétoria. »

Abraham, très rouge, coupa là son discours et toute la famille, altérée d'émotion, but une rasade d'eau pure.

« Mon cher oncle Abraham, répondit Van Reuth, dont le hollandais trop pur détonnait parmi le fruste langage des autres, mon cher oncle Abraham, je sais, on m'a dit, on m'a appris depuis mon enfance, qu'il n'y a pas d'homme plus juste que vous sur la terre. Prenez donc le livre sacré et, au nom de ce livre, départagez la terre entre vous et moi : Dieu seul sera notre juge. »

Ce langage biblique eut un vif succès. Tante Rébecca versa des larmes, ses fils, colosses de deux mètres aux épaules d'Atlas, poussèrent la gutturale approbation des Boers.

« Bien parlé, neveu, dit l'oncle Abraham, tremblant d'émotion. Mais je ne me fais pas juge dans ma propre cause... En ma qualité de compagnon de Prétorius, j'ai été nommé membre du Volksraad. Les temps sont troublés. L'or maudit du Rand attire dans notre chère République les aventuriers du monde entier. J'aimerais mieux perdre mon héritage de l'Orange que de laisser un de mes fils s'établir là-bas, non que ce pays ne nous soit cher, car tous les Boers

ne forment qu'une famille, au Cap, à Natal, dans l'État libre, mais le Transvaal ne peut se passer d'un seul défenseur, d'un seul électeur... Ces maudits *Uitlanders*[1], que Dieu confonde, finiront peut-être par l'emporter sur nous, même dans les élections, seulement ce ne sera pas sans peine. »

Il s'échauffait. Une éloquence naturelle faisait trembler sa lèvre. Tous l'écoutaient béants, frémissants, dans la haine de l'Anglais prévaricateur. Tous avaient la vision de la terrible histoire de Johannesburg, la ville diabolique ; la découverte du Rand, l'arrivée des milliers de coquins accourus par l'odieuse soif de l'or... Eux, les Boers, n'aimaient que la terre, les vastes troupeaux, les *trekken* aventureux, la puissante et religieuse vie patriarcale. Ils dédaignaient l'or. Ils s'indignaient à l'idée d'être des mineurs esclaves, la tourbe vile qui fouille les entrailles stériles du globe. Ils luttaient au nom de la vertu, de la morale menacée, pour la préservation des rudes et saines coutumes, des hautes qualités d'indépendance, de force, de courage qui avaient rendu les Boers invincibles.

Mais ils se sentaient débordés. Souples, insinuants, mobiles, les hommes rusés des villes s'étaient glissés partout. La richesse entre leurs mains devenait une arme terrible. Ils corrompaient, achetaient les consciences, obtenaient le concours de la cupide Angleterre, bâtissaient des villes.

C'était la fin du rêve des vieux Boers qui voulaient essaimer leur race du Vaal jusqu'en Égypte, en traversant l'Afrique entière, reconstituer la Palestine biblique, rétablir le royaume de Dieu.

1. *Uitlanders*, étrangers.

« On nous a reproché, continua Abraham, de leur susciter mille obstacles ; mais c'est pour le bien de ce pays. Que deviendrait-il s'il se trouvait livré à leurs vicieux débordements?... D'ailleurs, l'émigration des mineurs, n'est-ce pas au fond l'envahissement de la République par les Anglais? Quelle nation permettrait que, sous couleur d'exploiter des mines, un autre peuple vienne s'installer chez lui, bâtir des villes et réclamer le droit de gouverner? Déjà nous sommes obligés de leur laisser une municipalité indépendante dans leur ville de démons. Ils voudraient aussi faire la loi à Prétoria, s'insinuer dans nos affaires; nous nous y opposerons jusqu'à la mort... Voilà ce que vous devez vous mettre dans l'esprit, chers neveux, avant de vous décider pour la portion d'héritage du Transvaal ou pour celle de l'État libre.

— C'est tout choisi, oncle, dit Norbert Van Reuth, approuvé par sa sœur; nous nous installons à Jacobsdal, avec l'oncle Ezéchiel.

— Le plus brave homme de la terre, un vieux Boer comme moi, mais qui a des idées à lui... Je le préviendrai par télégraphe », ajouta Abraham avec un visible orgueil.

Toute la famille applaudit à l'heureuse conclusion de l'affaire. Il fallut que chaque Européen serrât vingt ou vingt-cinq mains tendues vers lui, et accueillît de bonne grâce les gutturales approbations de ces pasteurs géants. Quand l'agitation fut calmée, Norbert Van Reuth, qui ne perdait pas de vue l'expédition de Martial, adressa ces paroles à l'oncle Abraham et aux siens :

« Cher oncle et chère tante, et vous cousins et nièces, voici un Français, un grand savant de son pays et

l'un des plus nobles hommes que la terre ait portés...

— Vive le cousin français! s'écrièrent d'une voix les Boers, vive la France!

— Ce Français, continua Norbert, voyage dans un but qu'il faut garder secret encore quelque temps. Je puis cependant vous dire qu'il s'agit d'une entreprise à laquelle s'opposeront sans doute les Anglais... Il a besoin d'hommes, de vrais braves... Qu'en pensez-vous? »

Une rumeur d'enthousiasme s'éleva parmi les Boers. L'oncle Abraham la domina de sa voix d'orateur des anciens âges.

« Enfants, n'oublions pas ceci : les Français sont pour nous des frères. Le général Joubert est un Français d'origine, le colonel Davincourt est un Français d'origine...

— Le colonel Davincourt, dit Martial, est un de mes parents. »

Cette fois l'enthousiasme atteignit des proportions épiques, Martial dut faire le tour de l'immense famille dont chaque membre lui broya affectueusement la main.

« Je veux dire, je veux dire, bégaya Abraham Verhoord au paroxysme de l'exaltation, et gardant cependant une solennelle lenteur dans ses gestes comme dans sa parole, je veux dire au neveu français : choisissez parmi ces beaux garçons : tous seront fiers de vous accompagner... Et l'oncle Ezéchiel vous en donnera vingt autres pour marcher contre l'Anglais.

— Hurrah, hurrah! » s'écrièrent les Boers.

Et Martial choisit cinq robustes gaillards, plus forts que des buffles. Dès qu'il eut fait ce choix, ces hom-

mes ne le lâchèrent plus d'une semelle, comme des enfants à qui l'on a promis une excursion et qui craignent d'être oubliés ou rejetés au dernier moment.

« Maintenant que tout cela est décidé, fit l'oncle Abraham, allons voir *oom Paul*[1] et assister à la séance du *Volksraad.* »

Ils se dirigèrent vers le vaste Palais du Gouvernement, qui a coûté trois millions à la République. Tous les services publics y sont logés à l'aise : Parlement et ministères, secrétariat, trésorerie, inspection des mines.

Abraham et ses garçons le montrèrent de loin aux Européens. Il forme un grand cube percé de fenêtres et il est surmonté d'une coupole. Au-dessus de la façade on voit un campanile portant une statue de la Liberté.

« Voilà le drapeau, dit Abraham en se découvrant avec solennité.

— Oui, répondit Van Reuth, c'est le drapeau hollandais traversé d'une barre verte.

— Ce sont aussi les couleurs nationales françaises, fit remarquer Martial, bleu, blanc, rouge... »

Quand ils entrèrent dans la salle du *Volksraad*, ils aperçurent tout de suite le portrait du Président Kruger, en grand uniforme, la poitrine constellée d'ordres étrangers, et portant le ruban vert, insigne de la dignité présidentielle.

« Voilà le Président », dit un des cinq garçons choisis par Martial.

Tous le reconnurent immédiatement. C'est un vieillard de soixante-treize ans, d'une taille géante. Sa

1. Nom familier du Président Kruger.

force physique est prodigieuse. On dit qu'il mange six livres de viande par jour, mais il boit de l'eau ou du café. Fils d'un fermier du Cap, il vint au Transvaal tout jeune avec le *trek* de 1839 et connut la terrible guerre d'extermination contre les Matabélés, alors possesseurs du territoire. Héros de sa race, il affirma toujours sa haine de l'Anglais et son amour de l'Indépendance. Il se tenait assis sur une sorte de trône surmonté d'un baldaquin.

« L'homme qui est assis à la table devant la tribune du Président, n'est-ce pas le vainqueur de Amajuba Hill, le général Joubert? demanda Van Reuth.

— C'est lui », répondit Abraham.

Justement le général Joubert s'était levé. Sa physionomie guerrière, ses yeux petits et pleins d'audace, sa barbe épaisse, dénonçaient en lui le soldat qui réduisit les Anglais avec le concours de Kruger. Il parla, et Norbert Van Reuth, seul des Européens présents, put comprendre ce discours en entier, car la langue des Boers renferme un grand nombre d'archaïsmes et de barbarismes. Il rappela en substance, à propos d'un point litigieux, les prétentions anglaises sur le Zoulouland, prétentions qui avaient été la cause de la guerre de 1873.

« Nous nous trouvons, dit-il, devant la tactique éternelle des Anglais, qui est de nous contester les territoires acquis sur les Zoulous afin de s'en emparer eux-mêmes. »

Des exclamations gutturales et des battements de pieds marquèrent l'approbation de l'assemblée. Le général Joubert poursuivit :

« L'homme dont il s'agit, oom Pieter Van den Auweland, se trouve en réalité sur notre territoire et

nous ne devons pas admettre que les Anglais l'expulsent... D'ailleurs, c'est un de nos combattants de la première heure. Quand les Zoulous, perfidement conseillés et encouragés par l'Angleterre, nous réduisirent à demander la paix honteuse dont l'Angleterre profita pour nous annexer, oom Pieter refusa de reconnaître la mainmise de l'étranger... C'est un homme antique, un véritable Boer, et nous ne pouvons abandonner sa cause.

— Je suis bien de cet avis, s'écria oom Abraham, qui venait de s'installer dans un des vingt-quatre fauteuils qui font cercle autour de la tribune présidentielle... Oom Pieter est mon allié par les femmes. Il était, comme nous, dans la première guerre de 1856 contre les Zoulous, dans la deuxième en 1873, et enfin vous l'avez retrouvé à Amajuba.

— Oui, oui », crièrent les députés.

Alors le président de l'assemblée, dont la tribune est voisine de celle de Kruger, se leva en toge noire et rabat, et mit aux voix une proposition tendant à soutenir oom Pieter dans ses empiétements sur le Zoulouland. La proposition fut votée...

Peu de temps après l'assemblée se dispersa et oom Abraham amena vers Martial le colonel Davincourt et le général Joubert. Davincourt rappelait avec orgueil son origine française; il fut très flatté de pouvoir montrer à ses collègues un membre européen de sa famille. Il ne parlait d'ailleurs plus du tout la langue de ses ancêtres, et n'offrait dans sa physionomie rien qui le différenciât des autres Boers. Il savait par tradition l'histoire de l'émigration des réformés français, leur installation au Cap dans le Stellenbosch et le Fransche Hoek. Il rappela qu'on leur devait la cul-

ture de la vigne et l'élève des vers à soie. Enfin le général Joubert et lui affirmèrent leur sympathie pour la France. Toutefois, ils attendaient beaucoup de l'Allemagne dans leur lutte contre les Anglais et ils exprimèrent naïvement ce vœu que la paix se rétablît complètement entre la Gaule et la Germanie.

Tout se termina par un repas monstre chez oom Abraham. La quantité de gigots et de roast-beef dévorés par les convives frappa d'étonnement les Européens. Cependant l'impression leur venait d'une race puissante, régénérée, renouvelée par la vie au grand air et les longues courses à travers les plaines, une race qui a refait le corps des hommes, cette base indispensable à la grandeur de l'esprit, cette base que nous négligeons au point que la noble prépondérance cérébrale est devenue pour nous une cause de déclin.

Martial et ses amis passèrent une bonne nuit sous le toit hospitalier d'Abraham Verhoord, mais, dès le lendemain, ayant fait enregistrer leurs bagages, ils se mettaient en route pour la capitale de l'État libre d'Orange.

CHAPITRE IV

Le « Trek » d'oom Ezéchiel.

Le train mit sept heures à dévorer les trois cent cinquante kilomètres qui séparent Prétoria de Bloemfontein. La ligne, après avoir franchi le Vaal qui borne au nord l'État libre d'Orange, suit le haut plateau d'où descendent les affluents de la grande rivière transvalienne, ou ceux du fleuve Orange, à plus de treize cents mètres d'altitude. Les paysages sont merveilleusement clairs et frais, les collines boisées descendent en des ondulations successives vers l'horizon. La vie s'élargit aux vastes mouvements du sol. La terre revêt ses robes merveilleuses où le velours de l'herbe se strie du reflet pâle des vallées rocheuses, où la toison sombre des sapinières se contraste de l'éclatant joyau d'un lac ou d'une rivière au soleil.

Nos Européens y berçaient au rêve puissant de la nature leurs sourdes inquiétudes de civilisés. Ils comprenaient de mieux en mieux la méditation paisible des Boers, cette vie lente et sûre, cette sérénité de l'homme qui a pour lui la force et le temps, et qui

peut mener de front dans une harmonieuse mesure la jouissance et le travail.

Encore que la chaleur fût vive, elle n'accablait pas. L'air fortifiant des hauteurs, assaini au grand froid des nuits du Sud-Africain, active généreusement le sang dans les veines. Les Européens en étaient grisés. Leur poitrine s'élargissait dans une impression de triomphe quasi belliqueuse. Ils gardaient le silence, le fort et grand silence qui symbolise en quelque sorte la vie nouvelle où le ralentissement de la pensée permet cette vigoureuse expansion physique qui a fait des Boers de véritables hercules.

Le train, toujours courant à travers la brousse du haut plateau, laissant de-ci de-là, à droite et à gauche, des fermes installées le long du chemin de fer, coupant les sources du Valsch et du Zana, atteignit bientôt Winburg, localité importante. A partir de cet endroit la physionomie du terrain change quelque peu, les collines s'élèvent, les gorges deviennent plus profondes, une sorte de nœud se forme, puis la plaine reprend, la Modder épand ses eaux lentes et voici Bloemfontein, la Fontaine des fleurs, pays de fertilité merveilleuse.

La gare s'encombre des produits de l'État. Partout s'entassent les ballots de laine dont l'exportation atteint des chiffres prodigieux, les plumes d'autruche, les produits variés de la terre, blés, légumes...

Quand Martial, Norbert, Jean, Thérèse et leurs compagnons boers descendirent de voiture, ils furent accueillis avec une joie vive et familière par un couple âgé, mais encore plein de vigueur, qui se mit tout de suite à serrer des mains et à frapper sur des épaules en donnant à chacun les titres de cousin, de nièce,

de fils, politesse qu'il fallut rendre en appelant les nouveaux venus oncle et tante, et en leur rendant force poignées de mains et tapes amicales sur l'épaule.

« Voici oom Ezéchiel et voilà tante Noémie, dit le vieux Boer en se présentant lui-même. Vos cousins et cousines sont là à vous attendre hors de la gare dans les chariots qui nous emporteront en emportant vos bagages. Bien que nos fermes soient voisines, la vôtre se trouve à huit milles de chez nous. D'ailleurs nous-mêmes sommes établis à une cinquantaine de milles d'ici. Nous avons profité de votre arrivée pour faire la partie de plaisir d'un *trek* de deux jours. »

Tandis qu'il parlait de sa voix calme, une vingtaine d'hommes avaient envahi la gare et, sur un mot d'oom Ezéchiel, s'étaient mis à décharger les bagages de Van Reuth et de Martial qu'ils transportèrent sur leurs robustes épaules de l'autre côté de la voie, en passant derrière les wagons.

Les Européens les suivirent et, après avoir parcouru environ trois cents mètres, ils se trouvèrent devant l'inoubliable spectacle d'une caravane de Boers.

Cinq grands chariots attelés chacun de quatre paires de bœufs se tenaient sur une seule file, prêts au départ, des cavaliers armés de piques couraient au flanc des attelages, de grands Bastaards hottentots, armés d'un fouet dont la mèche atteignait bien deux mètres, s'adossaient nonchalamment à la première des paires de bœufs qu'ils étaient chargés de conduire.

Partout, de dessous les bâches de toiles, sortaient les figures curieuses des femmes et des enfants. Le

soleil arrosait de sa pleine lumière les beaux bœufs africains dont les cornes en croissant se levaient sur l'horizon de la plaine. Une impression de grandeur biblique, de douce primitivité, de joie simple, de vive et forte solidarité se dégageait de ce tableau de mœurs patriarcales.

A l'est, au delà du chemin de fer, Bloemfontein, capitale de l'Orange, gravissait les pentes légères d'une colline. Ici, comme dans l'Amérique du Nord, comme dans presque toutes les villes sorties du génie pratique de notre siècle, dominent la symétrie et la régularité. Les rues se coupent à angle droit, les maisons s'alignent ainsi que des soldats à la manœuvre. Au clair soleil, sous la limpide atmosphère du vaste plateau situé à 1370 mètres d'altitude, les maisons, mi-parties noires et blanches, étalent leur bigarrure comme une peau de léopard ou une cuirasse de nécrophore géant. A côté de ces demeures qui renferment les conquérants du sol, voici le quartier des vaincus, les chaumières des hommes de couleurs, Cafres, Ba-Soutos, Hottentots, Griquas, etc., le Wray Hoek, quartier où ils doivent se retirer une fois la nuit venue, suivant, la loi et les coutumes.

« Vous regardez Bloemfontein, mon neveu, dit oom Ezéchiel qui semblait s'être pris pour Martial d'une sympathie particulière, la ville est belle, j'en conviens; mais quand vous aurez vu nos *plaats*[1], ceci vous paraîtra mesquin. Un vrai Boer veut avoir l'espace devant lui... Jadis nos propriétés s'étendaient plus loin que nos yeux ne pouvaient porter, mais il a fallu se restreindre... Toutefois, si vous tenez à voir

1. *Plaats*, campagne, terre.

la ville, je vous la montrerai... Il s'y trouve une belle école et on y fait du commerce pour des millions de livres... Les poitrinaires vont s'y guérir. Même, une dizaine d'Anglais et d'Anglaises de Londres se sont établis sur la colline que vous voyez à l'est et qui fut fortifiée jadis... Moi, je n'aime pas cela. Les Européens peuvent bien garder leurs maladies pour eux... On ne m'ôtera jamais de la tête que l'épidémie sur les autruches est venue des drogues anglaises... Si on m'avait écouté, on aurait étranglé les oiseaux malades et on les aurait brûlés... Mais ces vieux moyens déplaisent à présent. Les Anglais veulent guérir!... Qui vous dit que nous n'attraperons pas un jour leur fichue phtisie!... Voulez-vous que nous montions vers la ville? »

Martial consulta ses compagnons du regard, puis :

« Non, dit-il, nous aurons sans doute occasion de la revoir, pour le moment nous préférons la brousse.

— Alors, en route », dit gaiement oom Ezéchiel, heureux de rencontrer chez ces délicats Européens des goûts rustiques.

Les bagages avaient été entassés sur un des chariots et tout se trouvait prêt pour le départ; mais il fallut d'abord faire connaissance avec le personnel de la caravane, serrer la main à chacun, hommes, femmes, enfants, et Martial comme Jean, bien plus étrangers à ces mœurs que les Van Reuth, en goûtaient cependant la pénétrante intimité, la cordialité nécessaire entre gens de même race disséminés sur un vaste territoire.

Jean, Martial et les Van Reuth prirent place avec oom Ezéchiel et tante Noémie dans le chariot de tête, puis la caravane s'ébranla au son des hymnes que ce

peuple religieux chante dans sa joie comme dans sa tristesse.

« Voilà les anciens *trekken*, dit oom Ezéchiel avec une figure rayonnante. Que de fois, dans ma jeunesse, je suis parti ainsi avec mon père et mes frères, alors que, fuyant ces maudits Anglais, que Dieu confonde, nous avons dû quitter Natal et chercher des terres libres... C'est surtout vers 1846... Les plus intrépides colons de Natal, mon père à leur tête, s'engagèrent dans les gorges du Drakensberg et se refugièrent dans l'État libre d'Orange... Prétorius et ses amis traversèrent le Vaal et créèrent la République dont est président le vieil oom Paul, qui a infligé de si sanglantes défaites aux Anglais... Ah! c'était un beau temps! Nos chariots formaient un chapelet sans fin jusqu'à l'horizon... Les fusils partaient d'eux-mêmes aux mains de nos jeunes gens... Les Cafres gardaient le pied du Drakensberg et c'étaient de rudes gens; ensuite vinrent les Basoutos, sans compter les Boesmans qui se tenaient dans les bois sur les hauteurs. Il fallut refouler, réduire ces populations hostiles. Les Anglais ont fait courir le bruit que nous maltraitions les indigènes; mais si nous les avons combattus, au moins nous les avons laissés vivre dans la limite du possible, tandis que les Anglais les massacreront sans pitié... Ils font semblant de protéger les Basoutos, les Hottentots, les Ba-Chouanas pour leur prendre leur territoire et nous empêcher de nous y établir. Voilà leur politique... Oui, jeunes gens, nous préférons le voisinage des Basoutos, des Cafres, des Hottentots à celui des Engelschmans [1]. Qu'ils laissent les

1. Engelschmans, Anglais.

Afrikaanders [1] tranquilles. Nous n'avons pas besoin d'eux... Tout le mal vient de leur Gouvernement. Nous avons fui le Cap afin de retrouver la liberté à laquelle nous étions habitués. A moins de mourir de faim, il nous fallait bien conquérir un territoire. »

Martial, quoique le dialecte des Boers, un peu fruste, différât de la langue élégante de Van Reuth, comprenait cependant fort bien. Ce fut lui qui demanda :

« Mais l'abolition de l'esclavage?

— Ils en ont fait grand bruit, murmura amèrement oom Ezéchiel, mais ils n'ont guère amélioré la condition des Hottentots... Voyez-vous, mon garçon, la vie sauvage, la vie que nous menons ici ne peut pas être comparée à la vie de votre pays où ne se trouvent que des blancs... Au commencement nous n'étions qu'une infime minorité. Nous luttions pour la vie au même titre que les Hottentots ou les Cafres. S'ils n'ont pas trouvé la force de nous exterminer c'est que Dieu ne l'a pas voulu... Nous n'avons pas fait intervenir les armées hollandaises; nous avons combattu de nos propres mains, avec les ressources que Dieu donne aux races supérieures. Il nous a fallu prendre notre place, agir sous la pression de nécessité. Et comment aurions-nous pu nous imposer à des populations barbares et cruelles, à des hommes d'un esprit borné et intraitable sans l'emploi de certains moyens habituels à ces peuples, comme la répression violente, la guerre et l'esclavage... Croyez-vous donc que ces moyens les ont étonnés? Ils leur ont paru très naturels... »

Oom Ezéchiel s'arrêta pour réfléchir longuement, alluma sa vaste pipe et reprit :

1. Afrikaanders, Boers nés en Afrique.

« J'ai entendu raconter què les Anglais possédaient toute l'Amérique du Nord... Comment donc ont-ils pu s'en emparer? Tous les naturels sont morts. Est-ce notre cas? Avons-nous refusé la vie aux Cafres, aux Hottentots, aux Basoutos?... Avec le temps et l'aide de Dieu, peut-être toutes les races sud-africaines se seraient fondues... Combien n'avons-nous pas de Bastaards [1]?

— Ezéchiel, taisez-vous, gémit tante Noémie, vous savez bien que ce furent des abominations.

— Oui, oui, ma bonne vieille, répliqua doucement Ezéchiel, ce furent des abominations, mais les vues de la Providence sont insondables, nos Griquas sont de beaux hommes, par ma foi.

— Fi, fi, s'écria tante Noémie, parler comme ça devant ces jeunes gens... Ils n'apprendront donc pas à donner aux personnes le rang qui leur revient? Qui admettrait un Bastaard dans la même école que ces enfants? Ce n'est pas vous, Ezéchiel, grâce à Dieu. Et les Anglais se sont vus forcés d'accepter que les églises comme les écoles fussent différentes pour les blancs, pour les Bastaards et pour les indigènes. »

La tante excitée, très rouge, criait et gesticulait. Oom Ezéchiel baissait la tête, n'osant contredire sa fidèle Noémie, gardienne farouche des traditions, toute remplie de la hautaine aristocratie de son origine... Martial, pour couper court à l'incident, interrogea Ezéchiel sur le grand *trek* de 1834, qui mena les Boers du Cap vers l'Orange.

« J'étais trop jeune pour pouvoir vous en parler convenablement, mon cher neveu; je n'avais guère

1. Bastaards, Griqouas, Griquas : ce sont les métis nés des Hollandais et des Hottentotes, cafris, etc.

qu'une dizaine d'années. Mais c'est de là que date le conflit avec les Anglais. Déjà nous nous étions éloignés de leurs villes où chaque jour les vaisseaux amenaient des émigrants d'Angleterre. Nous nous tenions au nord, en deçà des Sneuwbergen, sur le plateau du Grand-Karou, près du Gantoes et de la groot visch rivier. Ils nous ont tourmentés, nous obligeant à émanciper nos esclaves en ne nous payant qu'une indemnité dérisoire. Alors le grand trek a été décidé. Nous avons franchi les gorges des Sneuwbergen et traversé l'Orange vers l'est, abandonnant aux Anglais nos pâturages... Ils se sont tout de suite jetés dessus, comme bien vous pensez, et c'est là qu'on peut voir s'ils ont ou non meilleur caractère que nous. Jamais ils n'ont pu vivre en paix avec les Cafres dont ils volaient outrageusement le bétail et dont ils brûlaient les villages. Alors, ces Cafres, avec qui nous faisions, nous, à peu près bon voisinage, se sont levés au nombre de deux cent mille... Les Anglais ont dansé une belle danse... En réunissant toutes leurs forces ils sont parvenus à faire tête et leur férocité s'est montrée tellement horrible que l'opinion publique anglaise, peu tendre cependant, n'a pas voulu sanctionner les assassinats, les vols, les déprédations des colons britanniques du Cap. Les bons seigneurs répugnaient à l'esclavage, mais ne répugnaient pas à l'exaction, à la destruction... Les pauvres Cafres sont réduits depuis ce jour là...

— Mais vous oubliez le principal, oom Ezéchiel, intervint tante Noémie. Ces hypocrites d'Anglais, voyant qu'ils n'arriveraient pas facilement à bout des Cafres, ont imaginé de gagner à leur cause un certain prophète nommé Mohkakaza qui se disait inspiré du

[illegible]

... je les approuve... [illegible]

... la meilleure preuve de la duplicité anglaise [illegible] ... nous luttions contre les Ba-Soutos, nous [illegible], ils ont crié à l'abomination, mais [illegible] ... eux !

[illegible] ... de braves guerriers, n'est-ce [illegible]

[illegible] ... dit oom Ezéchiel, car du [illegible] ... établis au sud-est, j'ai fait

ıaintes campagnes contre eux... Ils nous volaient otre bétail et mettaient le feu à nos fermes... Nous aisions de même... C'était la guerre, une guerre de lestruction, mais sans lâche manigance, sans fourɪerie... D'ailleurs, oom Ezéchiel est connu pour ses ›pinions. Il aime à voir un beau Cafre, un intelligent 3a-Souto, un fier Zoulou, un ardent Griquoua, oui, ›t même un Hottentot ou un Bushman, les pauvres nains des montagnes et des déserts...

— Quelle horreur! s'écria tante Noémie. Ezéchiel, je vous déteste quand vous dites des choses pareilles!...

— Que voulez-vous, vieille mère, répliqua oom Ezéchiel, je suis un original, je le sais bien, et les jeunes gens d'aujourd'hui ne me comprennent pas... C'est que moi, je suis du temps des trekken, j'ai vu tout ce monde à l'œuvre, je l'ai combattu et j'ai appris à l'estimer.

— Voilà un sentiment rare, dit Martial, si j'en crois le récit des cruautés qu'ont eu à subir les malheureux Bushmen.

— Les malheureux Bushmen! s'écria tante Noémie, indignée, mais ce sont des bêtes malfaisantes... De tous temps on les a pourchassés... Mon grand-oncle Mathias, qui m'a élevée, m'a cent fois raconté la manière horrible dont les Hottentots les traitaient.

— C'est rapport à leur courage, répartit oom Ezéchiel. Jamais on n'a vu un Bushman fuir quand il avait à défendre les siens... D'ailleurs, pour eux comme pour les autres, les plus terribles ont été les Anglais...

— Ce sont des voleurs de bestiaux, murmura tante Noémie, leur race est maudite. Mon frère Mathieu fut tué par eux d'une flèche empoisonnée. »

Tandis que la conversation s'animait ainsi, les chariots allaient d'un train régulier à travers la brousse. Le soleil descendait la pente du ciel, rougissait d'heure en heure les vastes plaines.

« Nous allons bon train, la moitié du trek sera accompli avant la nuit. C'est que le sol descend vers le Riet.

— Si je ne me trompe, demanda Martial, nous marchons dans la direction de Jacobsdal et de Kimberley?

— Que Dieu confonde ce trou à diamants, s'écria oom Ezéchiel : les Anglais nous l'ont volé... Mais vous avez faim sans doute. L'air des hauts plateaux creuse l'estomac. Goûtons! »

Sur un ordre d'oom Ezéchiel on arrêta les chariots et l'on se mit à préparer le goûter où chacun mangea avec cet appétit formidable que Martial et ses amis avaient déjà constaté au Transvaal. Après quoi oom Ezéchiel proposa à ses hôtes de faire une partie de la route à cheval, en laissant Thérèse avec tante Noémie. Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme, et la cavalcade prit les devants.

On avait depuis longtemps perdu de vue Bloemfontein et l'on s'enfonçait toujours plus vers l'ouest. Les plaines succédaient aux plaines avec parfois un léger mouvement de terrain marquant la ligne de partage de deux ruisseaux à sec.

« Voilà la plaie de l'Orange, mes neveux, fit Ezéchiel, la sécheresse. Mais nous sommes parvenus en partie à y remédier. Toutefois ne vous attendez pas à trouver ici de vastes champs cultivés, vous ne rencontrerez que pâturages. »

En effet, aussi loin que portait la vue, d'immenses

troupeaux de moutons plaquaient d'une ombre chaude l'herbe rousse des terres de dépaissance.

« La laine est notre grande richesse », dit le vieux Boer.

On croisait aussi des bœufs et des chevaux en liberté, marqués à la manière dont on use dans l'ouest américain.

« Nous gardons les moutons, mais les bœufs et les chevaux se gardent eux-mêmes, murmura sentencieusement Ezéchiel.

— Mais comment en faites-vous le recensement? demanda Martial.

— Nous les réunissons deux fois, trois fois par an et nous les marquons.

— Ce qui me frappe, fit observer Van Reuth, c'est qu'ils puissent trouver suffisamment à boire.

— C'est que les animaux de nos pays ne sont pas habitués à la soif, répondit Ezéchiel. Nos bœufs restent fort bien deux jours sans boire, nos chèvres résistent des mois entiers... D'ailleurs le bétail sait choisir les places où l'eau séjourne sous terre et où l'herbe est plus fraîche... Mais nous aurons sans doute de l'eau demain car le vent tourne à l'ouest. A Natal, c'est le vent de l'est qui apporte la pluie.

— Oui, dit Martial, parce que le versant de Natal appartient au bassin de la mer des Indes, tandis que l'Orange est sur le plateau qui regarde l'Atlantique.

— Ah! vous savez ces choses, mon neveu, dit Ezéchiel, dont l'affection pour Martial s'accrut d'admiration... Eh! vous autres, cria-t-il, en se tournant vers les jeunes Boers à cheval qui se tenaient à distance autant par timidité que par respect, voici un jeune Français qui pourrait vous apprendre bien des choses. »

Tous s'approchèrent et Martial put les étudier à loisir. Ils respiraient la santé, la force et l'énergie. Le visage n'était pas régulièrement beau et revêtait cett expression endormie, indolente que lui donnent le longues solitudes; mais la stature géante, les large épaules, le regard tranquille et assuré dénonçaient un race victorieuse aux développements indéfinis. Leu besoin d'espace, leur vie au grand air, l'abondant nourriture qu'ils prennent les ont taillés sur le modèl des éléphants qui occupaient jadis ces contrées, e qu'on y retrouve encore.

Ils portaient le fusil en bandoulière et cette arm ne leur servait pas seulement pour la chasse des gra cieuses antilopes qui abondent dans l'Orange, mai les défendait contre le lion et le léopard. Graves e attentifs, ils écoutèrent Martial tandis qu'il expliquai la constitution géologique du sol, la raison de pluies, voire les moyens d'obvier à la sécheress comme le reboisement systématique des collines, et leur semblait prodigieux qu'un étranger connût ce choses.

« L'opinion des *Ba-Chouanas* [1] est que l'Afriqu mourra bientôt de sécheresse. Ils regardent ce comme un châtiment divin... D'après la légende, il avait plus d'eau jadis. Qu'en pensez-vous?

— Je pense, dit Martial, que les Ba-Chouanas hab taient jadis vos terres qui sont mieux arrosées qu les leurs... Maintenant vous avez pu occasionner l'a séchement de maints cours d'eau en brûlant de vast étendues de forêts. »

Le soleil se couchait tandis que les Européens

1. Peuplades hottentotes du sud-ouest africain.

les Boers causaient ainsi. La plaine apparaissait dans la mélancolie du crépuscule comme un vaste rêve de la nature. Une paix immense planait, l'âme s'endormait au sommeil des horizons approfondis par l'ombre naissante. Des bandes d'oiseaux passèrent en sifflant.

« Des Républicaines, dit un Boer en les montrant.

— Le Philhetaerus des naturalistes, murmura Jean Chevrot, les oiseaux qui vivent dans un immense nid commun. »

Un peu plus tard ils aperçurent un autre oiseau, solitaire celui-là, qui s'abattait brusquement parmi l'herbe de la brousse et semblait y lutter avec un ennemi invisible.

« Qu'est-ce que cela? dit Jean Chevrot, qui épaula son fusil.

— Ne tirez pas, crièrent les Boers, c'est le *Mangeur de serpents.* »

En effet, deux minutes plus tard le Mangeur de serpents s'élevait dans l'air tenant dans son bec une espèce de corde déroulée.

« Nous le nommons Secrétaire, fit Chevrot, à cause de son air mystérieux et discret.

— Les serpents abondent encore, dit oom Ezéchiel, malgré la guerre acharnée que nous leur faisons... Le bétail en souffre et parfois l'un de nos enfants est mordu par le cobra ou la vipère enflée. Nous les craignons comme la peste et cependant ils nous rendent bien des services en détruisant les insectes... Mais voilà que la nuit tombe. Il nous faut préparer le campement. Allons, garçons, à l'œuvre. »

Les chariots furent disposés en cercle et dételés, puis on alluma une dizaine de grands feux avec le bois fourni par un bouquet d'arbres proche. Les

bœufs s'éloignèrent vers une dépression du sol où sans doute une nappe d'eau souterraine entretenait la fraîcheur de l'herbe. Mais quelques minutes plus tard on les vit revenir au galop vers le campement. Les jeunes Boers, suivis de Martial, de Jean et de Norbert, coururent vers la dépression. Une silhouette hautaine se dessina presque aussitôt sur le versant opposé du ravin, un beau lion secouant sa crinière sur le fond violet du ciel. Deux coups de fusil le firent bondir et disparaître.

« Vous avez tiré trop tôt, dit un Boer d'une quarantaine d'années, à deux jeunes gens dont la carabine fumait.

— Il n'a pas rugi, fit Van Reuth.

— Le lion ne rugit plus dans l'Orange, répondit le quadragénaire, depuis qu'il est vaincu par l'homme. »

La scène avait ému Martial. Il revoyait en pensée la silhouette royale, la crinière éparse sur le ciel et une pitié lui venait pour le fauve réduit. Sous cette impression, il regagna le campement, triste de l'éternel carnage qui marque nécessairement le triomphe de l'humanité.

« Déjà la colonie du Cap est désertée par l'éléphant, l'hippopotame, le gnou, le rhinocéros, le buffle, le lion. L'heure viendra sans doute où ces bêtes gagneront les contrées de feu ou se mettront sous la protection de cette fameuse mouche tsé-tsé, que l'homme jusqu'ici n'a pu vaincre et qui conserve ses larges territoires sur le Limpopo et le Zambèze.

— Arrivez donc, cria oom Ezéchiel, qui aperçut de loin la troupe chasseresse, voici la nièce européenne qui se charge de nous faire une omelette à la mode hollandaise. »

De grands quartiers de viande rôtissaient sur des feux placés à la périphérie du cercle du côté opposé au vent, de façon que la fumée ne pût incommoder le bivouac. Dans de formidables marmites cuisait la pomme de terre et se réchauffait le haricot. Un groupe de femmes faisaient revenir dans des casseroles des crêpes beurrées qui répandaient une délicieuse odeur. Thérèse, les manches retroussées, préparait à l'admiration générale une immense omelette soufflée aux confitures, tandis que tante Noémie taillait sans fin des tranches de pain à la même miche.

Le repas eut une gaieté extraordinaire. Nos Européens, tout ragaillardis par l'air vivifiant de l'Afrique australe, tinrent longtemps le campement sous le charme de leurs récits. Entre tous, Martial éveilla la sympathie. La légère difficulté même qu'il éprouvait à parler le hollandais lui fut en cela favorable. Le langage trop élégant de Norbert Van Reuth semblait affecté à ces gens rustiques. Et puis le Français, souriant, aimable, que devenait Martial laissé à la plénitude de sa nature, ce don qu'il avait de se mettre à la portée des plus humbles esprits, sa vive imagination, ses tournures à la fois imagées et logiques, tout lui conquit le cœur des hommes et des femmes.

Peut-être Thérèse ne se trouva-t-elle pas moins fêtée. Outre l'affection passionnée de tante Noémie, la jeune fille, en sa qualité de jolie étrangère, se trouvait le point de mire de bien des projets matrimoniaux. On savait qu'elle et son frère allaient s'établir dans le pays où ils héritaient d'un beau domaine.

Martial ne la perdait pas de vue. Dans ce milieu des premiers âges, il se sentait pour elle la passion

des héros de l'Iliade, un amour à la fois plus fort et moins inquiet que l'amour européen. Cependant, à la voir l'objet de toutes les sollicitudes de la part des jeunes hommes, une jalousie lui venait, un besoin d'obtenir d'elle un aveu, une promesse qui liât leur destinée.

CHAPITRE V

Guet-apens.

Cependant les feux s'élevaient clairs dans la nuit, le froid, très vif sur ces hauteurs, dévorait la chaleur de la terre, et l'on préparait les couchettes des chariots, les veilleurs endossaient la vaste peau de mouton, le *kaross* des Hottentots, quand un incident ramena tout le monde auprès de la flamme. Un veilleur venait de percevoir le bruit d'une cavalcade arrivant de l'est et s'approchant du cercle des chariots.

« Holà! » cria-t-il.

Une voix, à cent mètres, répondit :

« Oom Ezéchiel se trouve-t-il parmi vous?

— Oui, répliqua le veilleur.

— Je voudrais lui parler, dit encore la voix se rapprochant dans l'obscurité.

— Passez au large et attendez à demain... Combien êtes-vous?

— Deux.

— Deux hommes?

— Un homme et une femme.

— Approchez-vous du feu. »

Tout le monde attendait, curieux de voir les nouveaux venus, les femmes se groupèrent derrière un chariot tandis que les hommes rejoignaient le veilleur. Cette partie de l'Orange est fort pacifique, cependant quelques bandes de Griquas aventuriers la parcourent quelquefois, dérobant le bétail.

Enfin deux têtes de cheval parurent dans la clarté rouge, un cavalier et une amazone descendirent de leurs montures, les prirent par la bride et s'avancèrent de façon à se trouver dans la lumière des brasiers. Alors une clameur d'indignation, de colère, de mépris s'éleva :

« Des Bastaards! des Bastaards! »

Martial, Norbert, Jean et Thérèse, avaient beau regarder, ils ne pouvaient distinguer en quoi cet homme et cette femme différaient des plus beaux Caucasiens. Leur taille haute et bien prise, la souplesse vigoureuse de leurs membres, leurs traits délicats, on ne sait quelle aristocratie d'allure, les dénonçaient comme appartenant à une humanité supérieure. Ils étaient, d'autre part, vêtus à l'européenne, la couleur de leur visage prenait la teinte pourpre qu'eût prise tout autre visage sous les reflets d'incendie des foyers. Mais, sans doute, les Boers les connaissaient. La rumeur se fit haineuse du côté des femmes.

« En vérité, ne faudrait-il pas faire place dans nos chariots à ces chiens de Bastaards? criaient les unes, tandis que les autres murmuraient.

— Allez demander asile aux *Totts* [1].

1. *Totts*, familièrement pour Hottentots.

— C'est ce que nous ferions, répondit dédaigneusement l'homme, s'il s'en trouvait dans le voisinage, car il est parmi eux de meilleurs chrétiens que vous, des chrétiens qui n'ont pas oublié les paroles du Seigneur qui veut que tous les hommes soient frères. »

Une risée s'enfla à ces paroles, et mille lourds quolibets, mille injures s'exhalèrent vers les Bastaards. L'homme, cependant, superbe et dédaigneux, s'avança plus près, montrant sa haute stature.

« Si tu fais un pas de plus, je te tue comme un léopard, cria le veilleur furieux.

— Je vous méprise tous, répliqua le Bastaard, et ce n'est pas avec vous que j'ai affaire; si oom Ezéchiel est là, qu'il se montre; il sait bien que je lui obéirai.

— Ezéchiel, dit tante Noémie, ne te montre pas à ce Cafre damné, n'inflige pas à ta femme la cruelle injure de lui faire passer une nuit sous le même campement qu'un produit bâtard et criminel[1] de blanc et d'Africaine. »

Depuis le commencement de cette scène, oom Ezéchiel se tenait immobile et réfléchi derrière sa nombreuse lignée. Il savait l'horreur grandissante qu'inspire dans tout le Sud-Africain l'union avec les indigènes; mais son cœur de patriarche était tendre à ceux-ci. Il savait bien, lui, que jadis Bushmen, Hottentots, Ba-Soutos, Cafres, avaient été des serviteurs utiles; il se rappelait qu'on leur avait violemment pris leurs territoires, et, dans les longues guerres, il avait appris à estimer leur vaillance...

1. La loi religieuse défend aux Boers, depuis le début de ce siècle, de s'unir aux races africaines.

Sans doute, ces motifs n'auraient pas suffi à lui faire affronter la réprobation générale; et il devait avoir des raisons secrètes pour agir à l'encontre de tous, car il dit :

« Vous savez bien qu'il faut au moins les écouter; ce serait le devoir de tous, et, à l'égard de Haag et de sa sœur, c'est mon devoir en particulier.

— Il n'y a pas de devoir à l'égard du fruit sacrilège des Chananéens, se récria Noémie, qui recueillit immédiatement les murmures d'approbation de sa famille.

— Père, s'écrièrent les dix fils d'oom Ezéchiel, renvoie ceux-ci de ton cœur et de ta présence.

— Oui, oui, renvoie-les », répétèrent ensemble les petits-fils, les arrière-petits-fils, les neveux, les arrière-neveux, et les épouses que le mariage avait introduits dans la tribu d'Ezéchiel et de Noémie.

« Silence! cria d'une voix de tonnerre le vieux homme, qui donc est le maître ici! »

Il s'était avancé. Sa face ravinée par les intempéries plus que par l'âge revêtit une expression de noblesse, sa haute taille se redressa et nul n'osa plus parler tandis qu'il promenait ses regards impérieux autour de lui.

« Je ne déciderai pas moi-même, fit-il avec tristesse, bien que chacun sache mon sentiment là-dessus, et Haag et sa sœur mieux que personne; mais il faut se soumettre à la loi générale... Toutefois nous avons parmi nous des hôtes respectés. Je veux qu'ils prononcent en maîtres. Parlez, neveu Van Reuth, et vous, neveux de France, dites librement votre opinion. »

De l'autre côté du feu Haag et sa sœur attendaient le résultat de ce conciliabule. On voyait mieux à pré-

sent la silhouette de la jeune fille qui s'était rapprochée de son frère. Elle était d'une beauté merveilleuse et portait avec beaucoup plus de grâce que les jeunes femmes boers le costume européen. Van Reuth cependant s'était avancé :

« Tous les hommes sont frères, déclara-t-il; venez donc à moi, Haag, et serrez-moi la main. »

Ces paroles s'éloignaient tellement de la coutume que Haag lui-même ne les comprit pas tout d'abord. Il demeurait immobile, tandis que la foule murmurante désapprouvait Van Reuth.

« Il commence mal, le Hollandais », disait-on.

Mais quelques-uns demeuraient silencieux, frappés sans doute d'un soudain respect pour des sentiments d'une humanité supérieure.

« Oui, oui, venez », ajoutèrent Martial et Jean, la main tendue vers Haag.

Haag s'avança tenant son cheval par la bride.

« Merci, dit-il en échangeant une poignée de mains avec le Hollandais; je savais déjà par les livres d'Europe qu'il existait des hommes pareils à vous, mais je n'en avais jamais vus. »

Thérèse, alors, fut chercher la jeune fille, et attendrie, émue aussi de voir tant de beauté humiliée, elle se jeta dans les bras de l'Africaine en sanglotant.

Ces pleurs emportèrent le sentiment de la masse des Boers déjà fortement ébranlée. S'ils ne firent point un accueil sympathique aux nouveaux venus, du moins ouvrirent-ils avec résignation leurs rangs pour les laisser passer.

Van Reuth et sa sœur les menèrent vers le chariot de l'oncle Ezéchiel où le repas du soir leur fut servi.

Tandis qu'ils mangeaient dans la rouge lueur où

leurs traits s'accusaient avec force, les Européens les regardaient avec curiosité. Haag avait ensemble la structure gigantesque des Boers et l'harmonieuse souplesse, les formes élégantes des Cafres. L'iris brun des yeux se détachait nettement sur la sclérotique, la prunelle apparaissait sur l'iris. C'était l'œil de l'Européen dans toute sa fraîcheur avec le velouté spécial aux Italiens. Le nez était droit, la chevelure noire, abondante et ondulée, le front haut, impérieux et intelligent, la bouche délicate. Rien n'annonçait l'origine cafre, sinon la beauté du corps, les fines attaches, et, peut-être, quelque chose de plus enfantin dans l'attitude générale que chez le pur Caucasien.

La sœur, Esther Haag, ressemblait à son frère dans les lignes générales, mais elle avait la chevelure d'un blond cendré et les yeux bleus gris. Son visage, merveille de grâce sensitive, son petit pied, sa petite main, sa cheville et son poignet faits au tour, la sveltesse robuste de sa taille, la fraîcheur de son teint, l'admirable forme de son front, la vie supra-intelligente de son sourire, tout montrait en elle non seulement la beauté physique, mais la beauté morale, tout la dénonçait comme une créature d'élection. En quelques mots ils firent entrevoir une culture très supérieure à celle des Boers de la famille d'Ezéchiel, culture dont le vieux patriarche sembla d'ailleurs tirer quelque vanité.

Ces deux êtres exceptionnels et méprisés, la visible sympathie d'Ezéchiel pour eux, la fortune dont ils paraissaient jouir, tout cela faisait un ensemble assez mystérieux pour expliquer l'intérêt des Européens; mais cet intérêt prenait chez Norbert Van Reuth une acuité qui le rapprochait de la passion. Il ne pouvait

parvenir à détacher ses yeux du beau visage d'Esther et celle-ci, lorsqu'elle s'aperçut de la ferveur du jeune Hollandais, rougit d'abord, puis laissa se crisper ses traits en une expression douloureuse.

Quand Paul et Esther Haag eurent satisfait leur faim, oom Ezéchiel les pria de raconter par quelle aventure ils étaient venus demander asile au campement.

« Nous étions allés à Bloemfontein, ma sœur et moi, dit Haag, afin de nous entendre pour la vente prochaine de quelques autruchons, avec un éleveur du Cap. Notre idée était de revenir le jour même, car nos ennemis sont nombreux dans la capitale et nous répugnons à coucher dans le Wray Hoek [1], non point à cause des Totts ou des Cafres, mais parce que nous n'admettons pas l'humiliation qu'on prétend nous imposer. Nous avions donc pris nos meilleurs chevaux et établi un relais. Deux Bushmen, dévoués comme ils le sont tous à ceux qui savent se les attacher, et deux Ba-Soutos, devaient nous attendre avec des montures de rechange. Dans ces conditions, il n'est pas difficile de faire les quarante milles qui nous séparent de notre ferme. Malheureusement nous avons quitté Bloemfontein un peu tard.

— Et vous avez été surpris par la nuit avant de rencontrer vos Boesmans [2] et vos Ba-Soutos? dit Ezéchiel.

— Oui, nous avons été surpris par la nuit; mais quant à rencontrer nos Bushmen et nos Ba-Soutos, c'est une autre affaire.

1. Wray Hoek, partie réservée de Bloemfontein où les métis sont obligés de passer la nuit.
2. Bushmen, selon la prononciation des Boers.

— Comment cela? demanda Ezéchiel.

— Vous connaissez, oom Ezéchiel, le flair merveilleux des Bushmen... Eh bien! ils ne se trouvaient pas au rendez-vous, un endroit où nous avions passé le matin même.

— Impossible, s'écria Ezéchiel, car un Bushman peut suivre en courant la trace d'une autruche.

— C'est ce que je me suis dit... Et mon inquiétude fut grande. Je pensai qu'ils avaient été dévalisés et tués par une bande de Griquas qui quittèrent Bloemfontein peu d'heures après vous.

— Mais pourquoi ce meurtre?

— Sans doute pour les kaross qu'ils nous apportaient, pour leurs armes... Du moins, c'est ce que je me disais.

— Ah! il y a donc autre chose?

— Assurément... Je vous avoue que déjà, à Bloemfontein, ces Griquas m'avaient intrigué. Tout d'abord, ils ne sont pas d'ici, ce sont des Griquas de Johannesburg. Je le tiens de mon éleveur du Cap à qui l'un d'eux s'était adressé pour avoir un renseignement. Ils sont au service d'un Anglais, homme de mine farouche qui se déclare en route pour Kimberley et veut traverser le pays en chariot, à l'ancienne mode... Je crois qu'il espérait partir avec vous, c'est du moins ce que disait le Griqua. N'ayant pu y réussir, il s'est enquis d'un chariot, a acheté des bœufs et des vivres, et s'est mis en route.

— Comment se dirigera-t-il? A la boussole?

— Je ne pense pas. Je crois plutôt que, jusqu'ici, il a suivi vos traces, ce qui n'est pas bien difficile... En tout cas, lorsque je me suis vu seul dans la nuit, avec ma sœur, mes domestiques perdus, nos mon-

tures fatiguées, j'ai voulu rétrograder vers Bloemfontein avec l'espérance de capter des chevaux dans un troupeau que nous avions aperçu peu de minutes auparavant. Nous trottions depuis un quart d'heure quand deux coups de feu retentirent. En même temps le cheval de ma sœur butta contre un obstacle invisible et s'abattit; j'arrêtai à temps mon étalon qui se cabrait et je cherchai à me reconnaître. Trois ou quatre hommes s'agitaient autour de ma sœur et de moi, je marchai sur eux et, m'inclinant sur ma selle, j'assommai d'un coup de poing le premier qui se présenta ; les autres s'éparpillèrent dans la nuit. Déjà ma sœur avait relevé son cheval, s'était remise en selle. Je pris ma lanterne, l'allumai et examinai l'homme. C'était bien un Griqua.

« — Ne demeurons pas ici, me dit Esther; nos adversaires sont à pied : prenons de l'avance sur eux. »

« A la lueur de la lanterne je regardai ma boussole et nous prîmes vers le nord-ouest dans l'espoir de découvrir des chevaux frais, car nos bêtes refusaient le service... Après quelques minutes nous aperçûmes des feux au bout de l'horizon.

— Les nôtres, s'écria Ezéchiel.

— Non point les vôtres, répondit Haag; car mon histoire est loin d'être finie...

— Ah! fit oom Ezéchiel, il y a encore autre chose?

— Vous auriez pu le deviner, oom Ezéchiel, reprit Haag avec une dignité triste; est-ce que j'aurais affronté sans cela les insultes des vôtres?

— Hélas! dit oom Ezéchiel, ils demeurent dans la féroce tradition, ils ont pour eux la loi religieuse.

— Je ne la discuterai pas contre vous, oom, qui êtes notre bienfaiteur depuis la mort de notre père...

— Ne parlons pas de cela, répliqua vivement oom Ezéchiel ; je vous aime vous et votre sœur, Haag ; je ne m'en cache pas ; et tant que je vivrai vous me trouverez prêt à vous défendre, mais il est des choses que nous ne devons pas nous dire, vous le savez bien...

— Je sais, dit amèrement Haag, que ma sœur et moi n'avons ni parents ni amis parmi les blancs, nous en avons fait le sacrifice.

— Calme-toi, Paul, intervint Esther ; les Ba-Soutos, les Griquas et les Bechuanas sont des créatures dignes de toute affection... »

Un silence tomba sur ses paroles. Oom Ezéchiel réfléchissait tristement. Jean, Martial, Norbert et Thérèse demeuraient frappés d'une indignation trop profonde pour qu'elle pût s'exhaler en paroles.

Le feu, ses hautes flammes bleuissantes et dévorant la nuit, éclairaient cette scène d'un autre âge. Le campement dormait, jeunes gens, femmes, enfants, roulés dans des toisons de brebis. Seuls, les veilleurs tournaient d'une lente allure autour des chariots.

« Vous disiez donc, dit enfin oom Ezéchiel, que ces feux n'étaient pas les nôtres.

— Ce n'étaient pas les vôtres... Quand nous nous en fûmes assez rapprochés, nous reconnûmes des Griquas veillant à la lueur des foyers... A notre grande surprise, les deux Ba-Soutos et les deux Bushmen que nous attendions au rendez-vous se trouvaient parmi eux... Il n'y a pas à lutter de finesse d'ouïe avec un Bushman, un Ba-Souto ou un Griqua. Notre approche fut perçue. Les Griquas se levèrent, le fusil prêt. Les Ba-Soutos et les Bushmen essayèrent en vain de les imiter ; ils étaient garrottés deux par deux.

— En vérité, fit Ezéchiel, voilà des choses qu'on ne voit pas tous les jours dans l'Orange!

— Je résolus, poursuivit Haag, et ma sœur m'approuva, de délivrer coûte que coûte mes serviteurs. Dans ce but, je répondis d'abord à la sommation qui me fut faite, puis, abandonnant nos pauvres chevaux, ma sœur et moi nous nous avançâmes vers les Griquas.

« — Camarades, dis-je, je ne sais si vous vous rendez compte de ce que vous faites, mais je vous engage à délivrer immédiatement ces quatre hommes qui sont miens, sous la menace des poursuites de la loi et des effets de ma colère. Je disais ces choses, tandis que nous braquions sur les Griquas, ma sœur et moi, nos revolvers. Ils eurent un moment d'hésitation parce qu'ils se sentaient dans leur tort. J'en profitai et, prenant un couteau à ma ceinture, je coupai les liens de mes serviteurs; ils se levèrent aussitôt et se placèrent auprès de moi. Les Griquas étaient dix, nous six seulement, mais nous avions l'avantage d'être préparés à tout tandis qu'ils ne savaient quel parti prendre, immobilisés par la crainte de la loi. Cependant l'un d'eux épaula, me visa et m'aurait tué si mes Ba-Soutos n'avaient fait dévier le coup. Notre réponse fut foudroyante : deux de nos adversaires blessés, jetés sur le sol par nos revolvers. Les Griquas, alors, se réfugièrent derrière le chariot, se préparant à nous fusiller, quand nous entendîmes une voix impérieuse qui disait en anglais :

« Eh! bien, compagnons, que se passe-t-il donc?

— Il se passe, répliquai-je dans la même langue, que vous êtes des brigands et qu'on vous traite comme tels.

— Oh! monsieur le Français, répondit l'Anglais, vous avez la langue prompte.

— Je ne suis pas Français, dis-je, et j'ai la main aussi prompte que la langue. »

Il s'était approché et nous examinait ma sœur et moi à la lueur du foyer. Cela dura quelques minutes. Enfin il murmura, à contre-cœur :

« Ce sont ces maudits sauvages qui vous mettent dans une pareille fureur!

— Je ne sais si vous avez coutume en Angleterre de prendre le rapt des domestiques pour une vétille; mais je vous préviens que dans l'État d'Orange vous aurez maille à partir avec la justice...

— Ta, ta, ta, fit-il lourdement, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie; mettez en liberté ces nains et les deux autres brutes, ordonna-t-il en s'adressant aux Griquas.

— Je me suis passé de votre permission, dis-je.

— Alors que demandez-vous de plus?

— Des excuses à ma sœur et à moi.

— Soit, fit-il; sachez que j'ai laissé faire ces gens. Je suis étranger, je ne connais pas les mœurs.

— Est-il donc besoin de connaître les mœurs pour s'opposer à un acte criminel?

— All right! dit-il, nous avons assez causé, poursuivez votre route... Ou plutôt non, acceptez un verre de brandy. Je n'ai plus sommeil, nous causerons.

— Je ne cause guère avec les hommes de votre espèce.

— Vous oubliez que je suis Anglais, répliqua-t-il avec morgue.

— C'est un mot de trop, répondis-je, votre qualité d'Anglais n'a rien à voir ici.

— Appartenez-vous à la maison d'Ezéchiel? demanda-t-il tout à coup. »

Je gardai le silence.

« Ne pourriez-vous me dire où il se trouve actuellement... Mes Griquas n'ont pas l'habitude du pays... Or, je me rends à Kimberley, à la mine de diamant; on m'a dit qu'Ezéchiel suivrait la direction de Jacobsdal : c'est ma route. »

Je ne répondais toujours pas.

« Au fait, dit-il, si vous étiez avec lui vous n'auriez pas eu besoin d'un relai.

— Comment savez-vous que j'avais établi un relai?

— C'est mon affaire.

— A moins que vous n'ayez eu l'intention de me dévaliser. »

Il eut un geste de fureur aussitôt réprimé.

« Je vous assure, dit-il d'une voix conciliante, que vous avez tort de me juger mal... Je ne suis pas un voleur... Je suis un homme en route pour une expédition importante, un « struggler » [1], je veux bien, mais non un criminel... J'aime les gens comme vous... Si vous vouliez m'accompagner, je n'hésiterais pas à vous céder une grosse part de mes bénéfices éventuels.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, je crois répondis-je avec quelque dédain.

— All right! »

« Nous remontâmes à cheval avec nos hommes. Ma première intention fut de reprendre tout de suite la direction de Jacobsdal, mais les paroles de l'Anglais m'avaient troublé. Cet homme a des allures louches.

1. Struggler, lutteur.

Son empressement à s'informer de vous, oom Ezéchiel, le fait singulier qu'il m'avait pris d'abord pour un Français, enfin le guet-apens dont nous nous étions trouvés victimes, tout me porta vers la pensée de vous prévenir, de vous mettre sur vos gardes.

— Et c'est pour ce bienfait que vous avez reçu une si laide récompense, murmura oom Ezéchiel... Je le dirai demain aux autres... En attendant, vous devez être fatigués; je vais vous faire préparer des lits.

— Non, non, dit Esther avec fierté, Paul et moi reprenons cette nuit même la route.

— Vous ne ferez pas cela, mademoiselle, s'écria Thérèse.

— Votre sœur serait horriblement fatiguée, monsieur Haag, dit Norbert Van Reuth très ému.

— Restez, ajoutèrent Martial et Jean.

— Non, non, nous repartirons cette nuit même, dirigés par nos Bushmen. Point de guides plus sûrs... Au revoir, oom Ezéchiel. »

Ils prirent congé aussi des Européens.

« J'espère que nous nous reverrons, dit Norbert Van Reuth. Si vous êtes voisin d'oom Ezéchiel, vous serez aussi mon voisin.

— Vous vous établissez dans ce pays? demanda anxieusement Esther.

— Oui, fit Norbert, et je sens que ce sera une joie d'y vivre avec vous.

— Vous êtes généreux, monsieur, dit sentencieusement Haag, mais vous serez boycotté, et résisterez-vous?

— N'en doutez pas », répliqua Van Reuth, en lançant un regard de vive affection à Esther.

Quelques minutes plus tard, les Haag s'étaient

remis en selle et l'on entendit bientôt les foulées de leurs chevaux qui s'éloignaient au galop.

« Dieu les accompagne ! » dit Ezéchiel avec onction.

Puis s'adressant à Thérèse :

« Il faut aller vous coucher, ma belle nièce.

— Et vous?

— Moi, je veillerai encore un peu.

— Permettez-moi de demeurer avec vous, oom Ezéchiel, dit Martial, je crois que nous avons à causer. »

Il fut alors entendu que les hommes resteraient auprès du feu, tandis que Thérèse se retirerait pour dormir.

CHAPITRE VI

La veillée.

La flamme brûlait haute comme une tour sous la brassée de bois mort qu'Ezéchiel venait d'y jeter. Elle se répandait en langues, en dents féroces, léchant, mordant la sombre nuit avec une crépitante furie. Autour d'elle, Martial, Jean Chevrot et Norbert Van Reuth goûtaient la profonde poésie de la vie nomade, faite du sentiment de l'indépendance, de l'effleurement d'un léger péril, et de la présence d'une belle nuit étoilée. Ils avaient tous endossé le kaross, le poil en dedans, et ne se ressentaient pas trop des atteintes du froid si vif sur ces hauts plateaux.

Ezéchiel avait allumé sa pipe, Chevrot fumait des cigarettes françaises, Martial et Norbert se perdaient dans la rêverie contemplative du feu. On entendait au loin le miaulement des léopards et le fier mugissement des taureaux qui répondaient aux féroces.

C'était pour les hommes d'Europe l'impression de se retrouver à l'aube des civilisations dans les vastes plaines de la Mésopotamie où les fils d'Abraham poussaient devant eux les troupeaux innombrables. Ils

conçurent bien à cette minute la merveilleuse adaptation de la vie des Boers à la forte et simple poésie de l'Ancien Testament. Tout réveillait les grands récits de Moïse, l'histoire du pasteur qui va cherchant le territoire providentiel où l'eau coulera en abondance. La fascination de l'Exode, l'ardente foi qui oriente le peuple d'Israël sous la main du Grand Législateur, la lutte des Hébreux contre le désert, contre les populations rivales, Moabites, Amalécites, Chananéens, cette fascination a été telle sur les colons du Cap, qu'ils ont fini par se créer une mission divine et qu'ils regardent leur marche vers le Nord-Africain comme un acheminement vers la Palestine où ils espèrent reconstruire Jérusalem et édifier le Royaume de Dieu. Bushmen, Cafres, Hottentots, Zoulous, Ba-Soutos, Matabelés, ont été regardés par eux comme les Amalécites et les Chananéens de l'Écriture, méprisés, refoulés, détruits...

« Partagez-vous l'espérance d'atteindre la Palestine, que manifestent beaucoup de colons? demanda Martial à Ezéchiel.

— Ce sont les « Doppers »[1], répondit Ezéchiel, qui veulent ces choses. Leur foi est vive et ardente. Elle les a poussés à franchir le Vaal, à s'aventurer jusqu'aux rives du Limpopo et du Zambèze, où ils sont arrêtés, d'ailleurs, par la mouche tsé-tsé, le plus redoutable fléau du bétail. Cette idée religieuse a eu la meilleure influence sur l'expansion de la colonie; mais, en exagérant orgueilleusement les mérites des blancs, elle a donné beau jeu à l'Angleterre pour se faire la protectrice intéressée des Griquas, Zoulous et

1. Doppers, puritains hollandais.

Bà-Soutos, que nous refoulions dans notre marche en avant. »

Ezéchiel se tut deux minutes, dans une méditation profonde, puis, avec une grande fermeté :

« C'est là le point où je cesse d'être d'accord avec les Doppers... Je n'ai pas une foi moins vive que la leur, mais j'avoue porter mes préférences vers de fermes établissements aux contrées envahies et vers une alliance mesurée avec les indigènes.

— Cependant, fit Chevrot, il est indiscutable que, sans le fanatisme des Doppers, la race blanche aurait fini par se confondre avec les autres... L'immense population métis des Griquas, plus de 86 000 âmes, en est la preuve... »

Ezéchiel ne répondit pas tout d'abord. Il était visiblement perplexe, habitué à une extrême circonspection sur ce sujet... Toutefois la tolérance bien démontrée des jeunes Européens lui fit prendre courage, car il dit :

« Réservons pour un instant la question du métissage — nous y reviendrons, — ne nous arrêtons qu'à l'alliance politique, voyez le profit qu'en ont retiré les Anglais... Tour à tour ils se sont mis avec les Ba-Soutos, les Zoulous, les Griquas, les Ba-Chouanas contre nous. Ils ont trouvé en eux des auxiliaires puissants, d'autant plus puissants que ces populations ne sont pas dénuées d'activité ni d'intelligence. Le Cafre, le Ba-Souto, le Hottentot même ont grandi au contact de la civilisation. Les Cafres sont arrivés à créer des écoles par contribution volontaire, et leurs progrès dans l'étude se marquent si vivement qu'ils suscitent la jalousie des blancs. Le Ba-Souto est un homme avisé, instruit et laborieux; sa probité n'est

pas moindre que son courage. Si parmi les Bastaards il se trouve des aventuriers dépourvus de scrupules, il s'y rencontre aussi des types de haute moralité. En tout cas ils sont admirablement doués par la nature tant pour le physique que pour le mental... Les Ba-Chouanas, ces frères des Ba-Soutos, sont d'admirables hommes... Avec tous il y avait mieux à faire que de les dédaigner ou de les persécuter. Leurs sympathies nous eussent été utiles contre les Anglais. Soutenus par les Cafres, les Ba-Soutos, les Griquas, les Ba-Chouanas, nos colonies fussent demeurées invincibles; nous aurions fait ce que nous aurions voulu de l'Afrique australe. Au lieu de voir les Anglais maîtres du Cap et étendant leur domination sur Natal, sur le Griqualand-Est, sur le pays des Ba-Chouanas, jusqu'au Zambèze, c'est nous qui ferions la loi.

— Mais, dit Martial, n'était-ce pas une chose fatale que vos guerres contre ces peuples, et ne devaient-ils pas, nécessairement, vous détester à la suite de ces guerres?

— Entendons-nous, cher neveu français; la guerre, effectivement, nous ne pouvions l'éviter, mais nous pouvions la limiter... Les indigènes, à quelque race qu'ils appartiennent, n'étaient pas des anges. Ils connaissaient la guerre et ses férocités bien avant notre introduction en Afrique. Ils étaient accoutumés à toutes espèces de déprédations, envahissant le territoire de leurs voisins, lui volant son bétail, ses femmes, incendiant ses kraals, réduisant les guerriers vaincus à l'esclavage... Seulement, tout ce monde-là, à part les Bushmen et les Hottentots, se valait. Il n'y avait de supériorité entre eux qu'une organisation militaire plus soigneuse ou l'ambition mieux éveillée d'un

chef... Avec nous les affaires prenaient un autre tour. Nous apportions une forme de société, objet d'envie et d'admiration... On ne nous contestait pas des qualités souveraines... Avec un peu de tolérance, après la victoire, un peu moins de mépris, quelque souci de justice, les tribus vaincues eussent accepté de nous l'alliance politique, se seraient conformées à notre organisation, à notre administration, et jamais l'Anglais n'aurait pu étendre sur nous sa griffe... Mais vous avez entendu Noémie; c'est une excellente femme, pleine de cœur; sa haine des indigènes doit vous éclairer sur les sentiments de tous mes compatriotes, sauf un ou deux qui voient les choses ainsi que moi.

— J'approuve mille fois votre idée, cher oncle, répondit Martial. Elle répond à des sentiments de haute humanité aussi bien qu'à une excellente politique.

— Est-ce que la politique peut se détacher de l'humanité! s'écria impérieusement Van Reuth... Tout cela se tient. Je prétends que la bonté est ce qu'il y a de plus intelligent et de plus habile. Voyez plutôt comme vos fautes envers les indigènes sont devenues des armes entre les mains des Anglais... Trop juste retour des choses... Car enfin, ces Griquas, qui sont des métis hollandais, des hommes de votre sang, rien n'excusera que vous les ayez traités avec rigueur, les soumettant au plus dur esclavage. Ils ont saisi la première occasion de se venger en s'unissant aux Anglais et en vous réduisant aux abois dès 1848.

— Sans vouloir approuver en rien les Boers, mon cher Van Reuth, intervint Jean Chevrot, il faut cependant faire remarquer que leur horreur du métis se répète continuellement dans l'histoire du monde...

En Grèce, à Rome, déjà le fils d'esclave est voué au mépris, et voyez ce qui se passe dans l'Amérique du Nord, la lutte acharnée contre le nègre, le mulâtre, le Chinois... J'ose dire qu'il y a là un phénomène presque naturel, l'effort d'une race supérieure pour maintenir sa pureté.

— C'est vrai, Jean, répliqua Van Reuth, mais il s'y trouve aussi un phénomène de lâcheté naturelle, le mépris légalisé du paria... Croyez-vous donc qu'au moyen âge le noble ait eu moins d'horreur du roturier que les Américains actuels du mulâtre... Quelle noble dame aurait osé, aurait voulu devenir l'épouse d'un manant? L'indignation générale des femmes contre un tel mariage n'aurait pas été moindre que celle de la tante Noémie. Cependant, il n'y avait pas de différence de race.

— Très juste, Norbert, dit Martial; il y a pour le moins autant de bas préjugés, de honteux abus de la force, de lâcheté conventionnelle dans le mépris et la haine du métis que d'aversion provenant de la différence des races.

— J'en tombe d'accord, répondit Chevrot, et je regrette vivement que les hommes soient ainsi. »

Un silence tomba sur ces paroles. La nuit pesa plus terrible sur les Européens épris d'un idéal de douceur et de sensibilité. Les miaulements des léopards, un bêlement plaintif, cri de meurtre d'un mouton ou d'une chèvre surpris par les féroces, le passage effaré d'un troupeau de ces antilopes que les Boers appellent élans, troupeau à coup sûr poursuivi par quelque lion ou par des chiens sauvages, tout affirma la cruelle loi de destruction qui régit le monde, et Ezéchiel put dire sans éveiller de contradiction :

« Chers neveux, rappelez-vous toujours que Bushmen, Hottentots, Cafres de toute origine se montrèrent d'abord aux Blancs sous l'aspect le plus belliqueux... Ils ne manquèrent pas de nous massacrer tant qu'ils purent et nous le leur rendîmes avec usure. Loin de moi l'idée de blâmer mes frères de la juste lutte entreprise contre des sauvages. Notre inhumanité répondit trait pour trait à la leur. L'esclavage existait parmi eux et nous l'avons adopté comme un usage établi... Les indigènes se faisaient cruellement la guerre entre tribus de même race. Les Fingos, chassés de leur territoire par les Zoulous, tombèrent sous la dépendance des Ama-Kosa qui les traitèrent comme de vils animaux... Le massacre des Bushmen par les Cafres et les Hottentots précéda de longtemps notre introduction en Afrique... Il nous eût été impossible de résister à ces peuples farouches sans monter notre violence aussi haut que la leur... Je regrette seulement que nous n'ayons pu nous arrêter à temps et préparer notre règne pacifique par une administration plus tolérante, je regrette que nous ayons laissé aux Anglais la ressource des alliances avec les indigènes.

— Mais, dit Martial, ne croyez-vous pas que les Anglais arriveront à civiliser les Cafres et les Ba-Chouanas ?

— Je ne le pense pas, neveu de France... Sans doute, malgré nos fautes, l'indigène aurait vécu à côté de nous qui avons les mêmes mœurs que lui, le même amour de la vie pastorale... Il ne vivra pas à côté de l'Anglais, le plus terrible envahisseur qui fut jamais. »

Ezéchiel tira trois bouffées rageuses de sa pipe :

« Et, au fond, je l'aime moi, l'indigène, j'aurais voulu lui faire une petite place auprès de nous, le convertir au Christ... »

Il s'arrêta, n'osant dire sa pensée entière, mais Van Reuth le poussa :

« Et même transformer la race par des croisements multipliés... Si vos Griquas, produit de Boers et de Hottentotes, sont déjà de beaux types, que dire des métis de race bantou, cafre, ba-chouana, ba-souto, zoulou!...

— Chut, fit Ezéchiel, les femmes seraient capables de vous étrangler... Assurément, c'eût été un beau rêve; mais comment le réaliser à présent?... Cependant vous avez vu tout à l'heure Haag et sa sœur... Ils sont d'origine cafre.

— Vous avez l'air de les connaître beaucoup, demanda Norbert Van Reuth profondément intéressé.

— C'est toute une histoire, répondit oom Ezéchiel.

— Cela vous déplairait-il de nous la raconter?

— Aucunement et la voici... Mais auparavant remettons du bois au feu. »

Chevrot et Martial coururent chercher une brassée de ramilles tandis que Norbert et Ezéchiel disposaient le foyer. La nuit était extrêmement froide sous les étoiles, sauf dans le rayonnement du bûcher. Quand la flamme monta dans l'éther avec de gais éclats, tous se pressèrent vers elle. Ezéchiel bourra sa pipe, l'alluma d'un charbon incandescent et commença :

« Nous n'habitions l'Orange que depuis quatre ans, et cherchant partout à nous répandre nous avions séparé les Griquas de l'Est des Griquas de l'Ouest, et les Ba-Soutos de leurs frères ba-chouanas si bien

que la guerre éclatait perpétuellement entre les tribus sauvages et nous. Les Ba-Soutos surtout nous harcelaient. Ils le faisaient avec tant d'audace et de persévérance que nous avions toutes les peines du monde à les maintenir dans leurs limites... La renommée de leurs armes s'était répandue à travers l'Afrique et des tribus éloignées leur offraient parfois des secours. C'est ainsi que des Cafres Finjos s'étant joints à eux, ils nous livrèrent, un jour de mai 1837, la bataille la plus sanglante que nous eussions engagée de longtemps.

« Abrités derrière nos chariots, suivant notre tactique ordinaire, nous tînmes l'ennemi en respect durant toute la matinée et repoussâmes plusieurs fois son assaut tumultueux, mais vers midi, il reçut du renfort, et force nous fut de reculer jusqu'à un col distant d'une lieue, en nous opposant avec fermeté à nos agresseurs, dont l'audace croissait avec notre retraite. Je n'avais guère que treize ans; mais je me souviens des moindres détails de ce combat mémorable.

« Nos chariots, disposés sur trois lignes, fermaient le col, tandis que deux détachements des meilleurs tireurs, à droite et à gauche, occupaient les hauteurs de manière que nous ne pussions être tournés. Encore que la grande majorité des Ba-Soutos fût réduite à l'arc et à la lance, il s'en trouvait cependant bon nombre à qui les Anglais avaient fait passer des fusils. Ils s'en servaient moins bien que nous, il est vrai, mais, en couvrant les archers, ils permettaient à ceux-ci d'approcher assez de nos campements pour nous atteindre. Plus d'un parmi nous périt en ce jour terrible d'une blessure de flèche envenimée.

« La vue de nos pertes encourageant l'ennemi, il risqua un assaut en règle et parvint à franchir la première ligne de nos chariots. La minute était vraiment bien décisive. Nous pouvions être tous massacrés si nous perdions une minute la tête. Heureusement le calme et le sang-froid nous sont aussi naturels que la fougue et l'emportement sont naturels aux Ba-Soutos.

« Retranchés derrière la deuxième file de chariots, nous dirigeâmes un feu nourri sur les audacieux assaillants; chaque coup portait, la terre se couvrait de cadavres. Mais, d'autre part, sur deux ou trois points, les Ba-Soutos avaient réussi à forcer la deuxième enceinte, puis la troisième, et nos hommes luttaient corps à corps avec une énergie sauvage.

« Mon frère aîné David, alors âgé de vingt-quatre ans, se trouvait sur un de ces points compromis. Sa magnifique stature, son ardeur au combat, la promptitude de son coup d'œil l'avaient fait adopter pour chef par les autres. C'est lui qui avait fait sortir des chariots les femmes et les enfants et les avait mis à l'abri derrière des rochers lointains; c'est lui encore qui avait réglé la défense de la deuxième enceinte de manière que l'ennemi hésita pendant plus d'un quart d'heure à la franchir et qu'il fallut des renforts nombreux pour les pousser à l'audace. Dès qu'il s'aperçut de l'impossibilité d'arrêter l'invasion, il donna l'ordre de se replier vers le centre en suivant la ligne des voitures et en se défendant alternativement par des feux de peloton et par des charges qui faisaient reculer l'ennemi.

« Cette tactique réussit d'autant mieux que les détachements placés sur la hauteur voyant la situation critique de l'aile où commandait mon frère, s'avan-

:èrent lentement jusqu'à cinquante mètres et criblè-ent l'ennemi de balles dont chacune portait, et le éparèrent bientôt du reste de la troupe. Alors, à nesure que les nôtres se rapprochaient du centre, ils 'oyaient croître leur nombre, tandis que les Ba-Soutos ›erdaient toujours davantage.

« Comprenant trop tard leur imprudence, ceux-ci ıuraient bien voulu pouvoir rejoindre leurs frères l'armes de l'autre côté de l'enceinte, mais, sur l'ordre le David, les chariots de la première et de la deuxième igne se trouvaient à présent occupés par des Boers ɪui tuaient à coup sûr les fuyards... On vit alors la 'aillance des Ba-Soutos se montrer dans toute sa plendeur car, dans une véritable frénésie guerrière, ls se ruèrent sur nous par centaines et nous dûmes ıccepter le corps à corps...

« C'est une justice qu'il faut rendre aux Boers : peu l'hommes les égalent comme force physique. La utte tourna rapidement au désavantage des indi-ȝènes. Elle fut terrible. Des deux parts, il y eut des ɔrouesses épiques, des combats singuliers de héros ı héros dont le récit s'est transmis aussi bien autour le nos feux que dans les cases de nos sauvages :nnemis.

« Il se trouvait parmi eux une cinquantaine de :ombattants, Cafres Fingos alliés occasionnels des Ba-Soutos guerriers irréductibles, qu'il fallut exter-niner. Un des chefs, homme de taille gigantesque ɜt d'une belle prestance, faisait de terribles ravages lans nos rangs, si bien que l'oncle Daniel se présenta lui-même pour le combattre.

« Le duel fut effroyable, j'en revois les détails en fermant les yeux. Le Cafre avait la peau d'une singulière

blancheur, des yeux clairs d'Européen et n'eussent été ses vêtements de sauvage, le kaross historié, brodé de rouge et de noir, ses armes, et aussi ses cheveux frisés court, on eût pu le croire de race aryenne. Sans doute mon oncle vit-il cela; car il avait déjà les sentiments de sympathie pour les indigènes dont il semble que j'ai hérité. En tout cas, il ménageait visiblement son adversaire, de sorte que le combat se prolongea longtemps. Tous y prenaient un si vif intérêt qu'il se produisit une sorte de trêve tacite où Boers et sauvages demeurèrent immobiles dans l'attente.

« Cependant, malgré sa force prodigieuse, le Cafre n'était pas fait pour résister au puissant Daniel, véritable lion de notre famille, mangeant huit livres de viande dans sa journée et dont les muscles souverains faisaient frissonner d'épouvante ses ennemis. Mon oncle, à un moment, et malgré une légère blessure reçue à l'épaule, se rua sur le Fingo, lui arracha ses armes qu'il jeta au loin et le saisit à bras-le-corps. Deux minutes d'hésitation où les mouvements agiles du sauvage firent échec à la formidable étreinte du Boer, puis la fin, le Cafre projeté contre terre, réduit, vaincu, attendant la mort. Mais mon oncle lui dit :

« Chef, pour ta vaillance et ta beauté, afin qu'il soit
« dit qu'il existe des Boers à l'âme miséricordieuse, je
« te fais grâce de la vie.

« — Je ne veux pas être ton esclave, répondit le
« Cafre : tue-moi.

« — Je te fais grâce de la servitude, dit encore mon
« oncle, tu es libre, va! »

« Et il retira son genou de dessus la poitrine du sauvage. Prompt comme la foudre, celui-ci se releva et deux minutes ces géants croisèrent leurs regards

Enfin le vaincu eut un geste de soumission et s'écria :

« Tu es désormais pour moi un frère. »

« Cet incident détermina une sorte d'armistice qui permit aux Ba-Soutos et aux Fingos de rejoindre le gros de leur armée. D'ailleurs toutes les tentatives qu'ils firent dans la suite pour forcer nos retranchements furent vaines et, du renfort nous étant survenu le lendemain, ils durent reculer jusqu'aux frontières assignées par notre vouloir, et nous céder certains pâturages avec les troupeaux que nous y pûmes capter.

« Plusieurs semaines s'écoulèrent : la paix était faite. Mon oncle David et toute notre famille avaient rejoint la ferme que nous avions alors au sud-est de l'État libre, quand un matin une troupe de Cafres Fingos se présenta. Le superbe adversaire de mon oncle se trouvait parmi eux.

« Mon oncle l'accueillit avec joie et apprit son origine européenne, car il était fils d'une femme cafre et d'un Anglais du Cap. Il avait avec lui sa sœur pareillement métis et d'une éclatante beauté. Les deux jeunes gens passèrent quelque temps à la ferme, prenant part aux travaux de la terre. Daniel fit tout pour se les attacher.

« En vérité la vaillance de mon oncle, sa générosité, sa douceur, éveillèrent dans le cœur de la jeune Cafre une tendresse si vive qu'elle émut bientôt le cœur du héros boer, veuf depuis longtemps. Il eut de la jolie sauvage une fille ravissante . Bien que ces sortes d'unions soient proscrites par notre Église, cependant elles étaient encore très fréquentes à cette époque, et l'on s'en fût peu scandalisé si Daniel avait consenti à

traiter la mère et la fille comme on traite de vils esclaves. Le pauvre homme s'y refusa toujours malgré mille persécutions. Il protégea ouvertement la mère et l'enfant, les couvrit contre tous, et donna à Matha une éducation égale à celle de ses propres enfants. Nous fûmes, nous, ses neveux, élevés dans le mépris de ces bâtards et dans l'exécration de la faute de notre oncle; mais, peut-être cette exécration forcée, si injuste, devint-elle précisément la cause d'un nouveau malheur. Mon frère Mathias s'éprit à la folie de la petite Matha, sa cousine, et durant de longues années leurs amours combattues demeurèrent secrètes.

« Rien ne peut rendre l'intensité du sentiment de mon frère. Je l'ai vu, moi qu'il avait pris pour confident, se livrer au plus profond désespoir parce qu'il se trouvait éloigné d'elle pendant quelques jours. Sa passion avait une outrance maladive venue du mystère, du danger, de la fièvre où elle se développait. Mathias même, sans doute sous l'empire de cette perpétuelle agitation, possédait des finesses, des sensibilités que l'on n'a guère coutume de trouver parmi nous.

« Malgré ses efforts pour cacher son ardente préférence, il éveilla le soupçon par son refus obstiné de contracter les mariages les plus avantageux. Or, le Boer ne demeure guère célibataire : la vie patriarcale entraîne avec elle la nécessité du foyer, de la famille nombreuse et unie.

« On chercha, on sut ses trop fréquentes visites à l'oncle Daniel; on le surveilla. Mon père et ma mère, outrés, le menacèrent de leur malédiction, exigèrent qu'il cessât de voir sa cousine. Ce garçon, le plus faible, le plus délicat d'entre nous, montra alors une

inébranlable fermeté. Il avoua publiquement son amour, et déclara que Matha serait sa femme à la face de tous et qu'il n'en aurait point d'autre.

« Elle avait dix-huit ans alors et il est difficile de rêver un type plus parfait de la race humaine. Vous avez vu Esther Haag; eh bien, Matha, sa mère, lui ressemblait point pour point, sauf qu'elle avait encore des cheveux frisés court et des yeux bruns. Son père qui l'adorait se mit avec Mathias. Le pasteur d'alors, homme violent et fanatique, jeta sa malédiction sur l'oncle et le neveu et les livra ainsi à la persécution. Ils furent boycottés. Nul ne leur parla plus, nul ne les aida. Au cours d'une guerre avec les Ba-Chouanas, dans l'Ouest, leurs services furent ignominieusement repoussés. On prétendit les assimiler aux indigènes, on les traita de renégats et de traîtres. Les enfants légitimes de Daniel se retirèrent de la maison paternelle et se réfugièrent chez mon père. Les choses allèrent si loin qu'on incendia la ferme de mon oncle et qu'on attenta à la vie de ma cousine. Vous avez pu retrouver chez Noémie et tous les miens un écho de cette haine.

« Devant la réprobation générale, les deux hommes généreux qui avaient osé tenir contre le préjugé ne faiblirent point, mais ils résolurent de se retirer loin des Boers dans la solitude et, un beau matin, on les vit charger toutes leurs richesses sur des chariots afin de se transporter vers l'Extrême-Ouest aux confins du Griqualand. Avant de partir, mon frère eut avec moi une entrevue secrète où il me conjura, au cas où Daniel et lui viendraient à mourir, de prendre la défense de Matha et des enfants qu'elle pourrait avoir. Je le promis en pleurant. La nuit suivante, les

serviteurs indigènes chassant devant eux le bétail, quittèrent notre district, et, dès l'aube, montés sur leurs chariots mon oncle et mon frère les suivirent. On les poursuivit de huées et même de coups de fusil. Cependant à ceux qui essayèrent cette dernière démonstration, je fis comprendre qu'ils auraient en moi un ennemi impitoyable et ils reculèrent devant cette menace, car j'étais déjà redouté dès lors par la puissance de mon bras et par le nombre de mes fils.

« Daniel et Mathias s'établirent entre Jacobsdal et Kimberley assez près du Griqualand pour trouver au besoin appui chez les Griquas. Mon frère, afin de légitimer son mariage, se rendit avec Matha en Europe : la jeune fille y devint son épouse selon la loi anglaise.

« De retour dans l'État d'Orange, il fit prospérer son établissement au point de devenir l'un des plus riches fermiers du pays. Il eut deux enfánts seulement, Paul et Esther Haag, que vous avez vus. De la rage d'apprendre que son nom était porté par des métis, mon père reprit le nom de sa mère, Verhoord ; mais il n'en est pas moins vrai que Paul et Esther sont mes neveux par le sang.

— Le père est mort, n'est-ce pas? demanda Van Reuth, qui avait suivi ce récit avec une fièvre étrange dans les yeux.

— Il est mort, en effet, d'une façon singulière. Paul affirme que son père fut empoisonné et je sais qu'il cherche toujours à connaître le meurtrier; d'autres pensent qu'il mourut de la piqûre d'une vipère enflée... L'oncle Daniel l'avait précédé dans la tombe de quelques années... Matha ne survécut pas à la mort de mon frère, son mari. Paul et Esther, leurs

enfants, restèrent seuls. Le garçon avait seize ans, la fille dix.

« Je reçus de mon frère, après sa mort, un message me rappelant ma promesse. J'avais de trop grands intérêts de famille pour pouvoir prendre fait et cause directement pour mes neveux; mais je résolus cependant de les couvrir avec prudence et avec fermeté. C'est pourquoi, il y a quatorze ans, jour pour jour, j'entrepris, avec ceux de mes fils et celles de mes filles qui voulurent bien me suivre, le trek qui amena mon établissement à quelques lieues de la ferme de Haag.

« Une sorte d'accord tacite fut conclu entre Paul, Esther et moi, par lequel ils renonçaient à revendiquer leurs liens de parenté, afin de ne me point brouiller irréparablement avec ma famille, par lequel aussi je devenais leur aide et leur protecteur en ce monde... Cela ne s'est point passé sans peine : plus d'une fois mon cœur a saigné, car j'aime ces malheureux enfants, et mon affection pressentie, âprement surveillée par les miens, a dû se cacher pour demeurer active... Ils ont eu des instituteurs européens, leur vie n'est point menacée, leur fortune se trouve à l'abri; mais rien ne peut les consoler d'être seuls de leur espèce et méprisés. Ils affectent de se tourner vers les Griquas, les Ba-Chouanas, les Cafres, les Hottentots, les Bushmen; ils se sont entourés de serviteurs de ces races, ils ne se sont pas encore décidés à s'unir avec eux. Ils se sentent trop au-dessus de tous, Boers par le sang, le mépris des Boers les écrase. Qui, d'ailleurs, résisterait à cela? C'est pour Paul et sa sœur le supplice de Tantale. Ils aiment malgré eux ces Blancs qui les dédaignent, leur colère se mêle à

leur amour et, déchirés entre mille sentiments contraires, ils vivent misérables...

— C'est bien à vous, oom Ezéchiel, de ne pas les avoir abandonnés, dit Van Reuth en saisissant la main du vieux géant.

— Mais comment se fait-il qu'aucun de vos fils n'ait songé à épouser cette charmante Esther? » demanda Jean Chevrot.

Ezéchiel eut une sorte de frémissement intérieur, puis avec tristesse :

« Non, vraiment, quelle que soit mon affection pour Esther, je ne souhaite à aucun de mes fils le sort de Mathias. D'ailleurs, vous pensez bien que, dans ma famille, l'existence même de ces beaux métis a développé les sentiments d'exécration que notre race voue aux unions avec les indigènes. Élevés par leur mère, par les pasteurs, dans la haine de l'action de mon oncle Daniel et de Mathias, mes fils se laisseraient plutôt couper la main droite que de songer à épouser Esther. Ils savent qu'ils vivraient bannis de la société des Boers, misérables reclus de la malveillance et du mépris. Hélas! je ne vois personne qui ose assumer la lourde entreprise d'aimer Esther et d'en faire la compagne de sa vie!...

— Moi je connais quelqu'un qui donnerait sa vie pour elle », s'écria impétueusement Van Reuth.

La figure d'Ezéchiel prit une expression où une sorte d'attendrissement joyeux le disputait à la tristesse.

« Mon pauvre enfant, dit-il, si vous voulez vivre dans ce pays avec de pareilles idées, vous serez bien malheureux.

— Qu'importe! fit le noble Hollandais, je sens que

j'aime Esther Haag autant pour l'injustice de sa destinée que pour les charmes infinis de sa personne et, si elle accepte mon dévouement, je suis à elle pour la vie.

— Donnez-moi la main, s'écria Ezéchiel, j'aime les hommes comme vous... Après tout, peut-être le fait que vous venez d'Europe et que vos enfants seront déjà de la quatrième génération d'homme blanc, feront-ils mieux accepter la chose... Cependant rappelez-vous la scène de tout à l'heure.

— Ce Paul Haag, dit Martial, est un homme très supérieur au niveau moyen des Boers, je pense!

— Il possède une intelligence et une instruction peu communes. J'ose dire qu'il n'y a pas parmi nous personne qui puisse rivaliser avec lui. L'habitude de vivre solitaire l'a forcément jeté à l'étude; mais son terrain serait l'Europe : il y trouverait la sympathie indispensable aux hommes de sa trempe, car malheureusement, n'ayant jamais quitté l'Afrique, il a fixé ici tous ses rêves, toutes ses ambitions... Le plus grand bonheur qui puisse lui arriver c'est un événement qui l'entraîne vers vos contrées natales.

— J'y pensais », répliqua Martial.

Une pause se fit. Le feu brûlait haut, et, d'instinct, les veilleurs resserraient leur cercle tant la nuit était froide. Les cris des fauves, à mesure qu'approchait le matin, se faisaient plus rares. Les troupeaux silencieux dormaient; aucun bruit ne venait des chariots.

« Allons nous coucher, neveux, dit Ezéchiel, voilà assez longtemps que nous causons... Je ne suis pas fâché de vous avoir mis au courant de l'histoire de Haag... »

Il hésita, puis :

« Et je vous saurais gré de ne pas passer par Jacobsdal sans aller voir leur ferme qui se trouve d'ailleurs proche de la vôtre.

— Oom Ezéchiel, répondit Martial, j'ose vous affirmer que les Haag recevront bientôt notre visite; quant à notre ami Van Reuth, vous avez entendu quels sont ses projets dès qu'il sera installé dans le pays.

— Au fait, dit Ezéchiel, je ne comprends pas très bien votre affaire. Neveu Van Reuth s'établit ici avec sa sœur, mais vous, neveux français, que prétendez-vous faire et quelle est cette histoire d'Anglais et de guet-apens que nous a rapportée Haag?

— Si vous voulez bien m'accorder quelques minutes, oom Ezéchiel, je vous mettrai dans la confidence de notre entreprise, répondit Martial.

— J'écoute », fit le vieux Boer.

Alors Martial lui exposa l'histoire du document et le but de son voyage en Afrique, sans toutefois entrer dans le détail... Ezéchiel l'écouta attentivement, et, quand il eut fini, après un temps de réflexion :

« Mon cher neveu de France, ce que vous me racontez éveille en moi des souvenirs de ma lointaine enfance... Que de fois autour des feux, par des nuits semblables à celle-ci, j'ai entendu mon grand-père nous faire des récits d'enfouissement de trésors... Je les croyais d'autant mieux que vers 1847 un Boer nommé Josué Appel découvrit dans les régions du haut Orange plusieurs caisses renfermant de la monnaie d'or à l'effigie de Guillaume III, Stathouder de Hollande et roi d'Angleterre. Ce fut, à ma connaissance, le seul fait qui vint confirmer les récits de la veillée... J'ai, depuis, fait la réflexion que ces trésors

enfouis dans le sol annonçaient singulièrement les diamants de Kimberley et l'or de Potchefstroom et de Johannesburg. La préoccupation de trouver ces trésors n'a peut-être pas été étrangère à la découverte des gisements précieux... Mais, pour moi, comme pour la plupart des Boers, les richesses en or et en métal n'ont qu'un intérêt relatif et nous fîmes peu d'efforts pour mettre au jour les pièces de monnaie et les bijoux signalés par nos ancêtres.

— Mais, dit Martial, la légende n'a-t-elle jamais porté sur un trésor plus considérable que les autres?

— Si fait, s'écria vivement Ezéchiel, un trésor immense; quelques-uns, pleins de la Bible, prétendaient que nos pères étaient à un moment tombés dans l'idôlatrie qui consterna Moïse chez les Hébreux et que le trésor n'était autre qu'un veau d'or de grandeur naturelle.

— Un veau d'or! s'exclamèrent simultanément Martial et Jean.

— Oui, un veau d'or... D'autres disent que ce veau provenait des Cafres...

— Mais en quelle région supposait-on qu'il fût enfoui? demanda Martial.

— Eh! mes neveux, du moment qu'il s'agissait d'un veau d'or semblable à celui des Hébreux, on admettait généralement qu'il devait se trouver au pied d'un pic, dans une vallée des Sneuwbergen..... »

Martial poussa une exclamation de joyeuse surprise à voir la tradition orale coïncider si bien avec le document révélé par la bibliothèque.

« Pas de doute, fit-il, le trésor est là.

— Possible, dit Ezéchiel; mais avez-vous réfléchi qu'il se trouve sur territoire anglais et que vous

aurez quelque mal à vous en emparer à l'insu des autorités du Cap... D'autant plus que vous êtes surveillé par ce Skill...

— J'y ai songé, répondit Martial, et c'est pourquoi nous avons voulu d'abord installer Van Reuth dans sa ferme. Tout autour de Jacobsdal la contrée est fort déserte, et une expédition au delà de l'Orange aurait des chances de demeurer secrète. Nous gagnerions les Sneuwbergen par des défilés et nous y ferions nos recherches à l'aise.

— Fort bien, mais le transport des richesses?

— Nous l'effectuerons par chariot. J'espère obtenir l'appui des Boers établis au sud de l'Orange... D'ailleurs je m'arrangerai de façon à me prémunir contre un coup de force.

— Voilà donc pourquoi vous nous avez amené les dix beaux garçons d'Abraham... Eh bien, ma foi, votre projet me paraît bon. C'est un trek à organiser... Seulement il restera toujours l'Anglais qui vous surveille. »

Martial demeura quelques minutes pensif.

« Il a le même intérêt que moi à ne pas ébruiter l'affaire... Au surplus, je compte lui donner le change en dédoublant l'expédition... La tactique est assez aisée pour ce qui regarde les préliminaires de la découverte. Elle ne deviendra difficile qu'après, à cause du trésor qu'il faudra transporter... Mais alors j'opposerai la force à la force, et, ma foi, s'il faut en découdre!... Seulement, je crois pouvoir éviter cette extrémité.

— Méfiez-vous... Ce Skill me paraît rusé. Il ne manque pas de Griquas aventureux pour lui constituer une petite bande de parfaits coquins, capables de tous les coups.

— J'y veillerai, dit Martial; aussi m'occuperai-je tout de suite d'organiser mon expédition afin de gagner du temps.

— Voulez-vous un bon conseil, reprit Ezéchiel, un conseil d'homme qui a l'expérience de la guerre d'embuscade?

— Je vous écoute.

— Eh bien! n'attendez pas à demain. Laissez-moi réveiller nos garçons et emparons-nous cette nuit même de Skill... La chose est d'autant meilleure à exécuter que nous pouvons reprocher à l'Anglais le guet-apens de cette nuit. Une fois mon prisonnier, je me charge de vous le garder à vue pendant le temps qui vous conviendra. »

Martial ne répondit pas tout de suite, et une anxiété se lisait sur son visage.

« Tu hésites, Martial, lui dit Jean, et je comprends ton scrupule; en toute autre occasion même je le partagerais. Mais je ne le trouve pas raisonnable ici... Songe à tout ce que cet homme a déjà dirigé contre toi.

— C'est vrai, répliqua Martial, seulement la violence me répugne... Si la ruse peut suffire, il faut user de ruse. L'attaque du camp de Skill n'ira pas sans encombre. Il faudra se battre, tuer peut-être...

— Vous regretterez un jour l'occasion perdue, dit Ezéchiel... Dieu veuille que vous n'ayez pas à déplorer une perte plus grave que celle d'un Griqua aventurier ou d'une brute anglaise...

— Hélas! fit Martial, ce raisonnement est peut-être juste, mais il peut servir d'excuse aux pires abus de la force... Défendre la vie de mes compagnons et la

mienne, je le ferai avec la dernière énergie, mais je ne pourrais vivre avec l'idée d'un meurtre inutile. Attendons qu'on nous attaque pour ouvrir l'ère des violences. »

Nul n'osa blâmer cette ferme conscience du devoir, Ezéchiel se borna à dire :

« Tenez-vous bien sur vos gardes. »

Les mots expiraient sur ses lèvres quand on entendit une rumeur étrange et formidable, faite d'un piétinement de troupeaux à l'extérieur et du hennissement des chevaux à l'intérieur du camp. En même temps le cri des veilleurs de l'enceinte retentit à travers les campagnes :

« Qui va là? »

CHAPITRE VII

Un rapt.

Ezéchiel, Martial, Chevrot, Van Reuth se levèrent précipitamment et rejoignirent les veilleurs de l'enceinte. Le bruit de piétinement se perdait dans la nuit, mais les chevaux continuaient de hennir d'une façon inquiétante, tournés vers un point de l'horizon.

« Seuls le léopard ou le lion sont capables de leur inspirer une semblable inquiétude », dit Ezéchiel tout haut au milieu du groupe d'hommes qui se pressaient autour de lui...

« Ou des Griquas voleurs de chevaux, murmura un grand gars découplé en hercule, des Griquas accompagnés de chiens...

— Eh bien! allons voir », s'écria Ezéchiel, qui fit passer son fusil de son épaule dans sa main tout en franchissant la ceinture des chariots.

Une cinquantaine d'hommes suivirent le colosse. Ils avaient fait environ trois cents mètres quand une balle siffla près d'eux...

« Garçons, aux chariots! cria Ezéchiel qui déchar-

gea son fusil dans l'obscurité, et dix hommes avec moi pour débusquer ces malfaiteurs. »

Une certaine confusion suivit ces ordres, car tous préféraient demeurer avec le patriarche ; même, quelques hommes demeurés pour la défense des chariots étaient accourus.

« Nous n'avons pas de troupeaux avec nous, dit encore Ezéchiel, que diable veut-on nous voler? »

Cependant, dix hommes s'étant comptés pour rester avec le chef, les autres regagnèrent le campement. Plusieurs nouveaux coups de feu éclatèrent. Avec le plus grand calme, les Boers explorèrent des yeux les ténèbres. Martial et ses compagnons les imitèrent.

« Je n'aperçois rien, dit Jean, doué d'une excellente vue.

— C'est que vous avez des yeux européens, fit Ezéchiel; tenez, là, sur la gauche, dans la dépression du terrain, des ombres se meuvent... Je vais vous montrer que ce sont nos agresseurs. »

Il épaula son fusil, visa longuement, tira. Un cri de douleur vibra dans les campagnes.

« Oom Ezéchiel ne perd jamais ses cartouches, s'écrièrent les jeunes Boers... Pouvons-nous tirer à notre tour?

— Non, couchez-vous, s'écria le chef, car ils vont riposter. »

Les Boers se jetèrent à plat ventre, ainsi que Norbert, Martial et Jean.

Une minute après, une grêle de balles passa au-dessus de leurs têtes :

« Voilà le moment, garçons, fit Ezéchiel, ne vous donnez pas la peine de vous relever, tirez dans la

position où vous êtes... Ces coquins fuient comme le vent... »

La détonation de dix fusils coupa son discours, mais nul cri ne suivit.

« Ils fuient », murmura le grand garçon qui avait cru reconnaître la présence de Griquas.

Il tenait l'oreille collée contre terre. Les autres, sachant l'extrême finesse de son ouïe, attendaient ses paroles.

« ... Ils ont des chevaux, dit-il, les voilà qui galopent... qu'est-ce que cela veut dire? Ils prennent sur la droite et j'entends du même côté comme le bruit d'un trot plus lointain. »

Il achevait ces mots quand des coups de feu s'entendirent.

« Ce sont nos garçons qui tirent, s'écria Ezéchiel... Ah! çà, est-ce qu'on aurait osé attaquer le campement?... Il faut en avoir le cœur net. »

Tous se relevèrent. La nuit était profonde, et les Boers même n'y distinguaient plus la présence d'aucun être animé. Ils se retiraient donc pas à pas, avec prudence, vers le camp et n'en étaient plus qu'à vingt mètres lorsqu'une sorte de trombe jaillit de l'obscurité et passa près d'eux avec le bruit sourd d'un troupeau qui galope.

Ils n'eurent pas le temps de s'informer qu'une deuxième trombe suivit la première, mais avec la différence qu'il sortait de celle-ci des exclamations de rage, des injures et des menaces en langue hollandaise, mêlées aux foulées des chevaux.

« C'est donc la nuit du Sabbat, cria Ezéchiel de sa voix formidable, ohé! les cavaliers! où courez-vous? »

Cette interrogation fut entendue, car un des cavaliers s'arrêta et revint vers le patriarche.

« Un rapt! un rapt! hurlait-il.

— Un rapt? cria Martial d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge.

— Et qui donc a-t-on enlevé? fit Ezéchiel.

— La jeune Hollandaise.

— Thérèse! s'exclamèrent ensemble Norbert et Martial.

— Elle-même.

— On est à la poursuite des ravisseurs.

— Assurément, la troupe même dont je fais partie; mais il faut que je vous dise qu'il est plus facile de fuir que de poursuivre dans cette profonde obscurité...

— Un cheval! un cheval! cria Martial au comble de l'agitation. — Je veux la sauver à tout prix.

— Vous ne partirez pas seul, mon cher Martial, s'écrièrent Norbert et Jean.

— Je vous en prie, oom Ezéchiel, supplia Martial, donnez-nous des chevaux que nous puissions arracher cette pauvre fille à son odieux ravisseur, à ce Skill que Dieu confonde.

— Je vous ferai donner tous les chevaux qu'il vous plaira, chers neveux, répondit Ezéchiel; mais je vous ferai observer cependant que bon nombre de mes garçons sont occupés à poursuivre l'audacieux coquin qui s'est emparé de notre nièce hollandaise. Vous n'avez pas l'habitude de la plaine, vous vous perdrez sans bénéfice pour personne... Holà, Cornélis! fit-il en appelant auprès de lui le cavalier détaché de la troupe des poursuivants, combien sont-ils les cavaliers que nous venons de voir passer?

— Une dizaine, oom, une dizaine parmi nos plus solides compagnons. S'il y a quelque chose à faire, ils le feront à coup sûr; ce ne sont pas des Griquas et des Anglais qui pourront les en empêcher.

— Très sagement raisonné, mon enfant, approuva Ezéchiel.

— Cependant je ne puis demeurer ici dans l'inaction tandis qu'un misérable enlève ma sœur, se récria Norbert Van Reuth.

— On voit bien que vous n'avez pas l'habitude des grandes plaines, dit tranquillement Ezéchiel. Les espaces étendus apprennent à l'homme la patience et le calcul. D'ailleurs, le principal est fait puisque les nôtres sont lancés sur la trace de la bande d'aventuriers qui a risqué un aussi extraordinaire coup de main... Il nous reste autre chose à faire... croyez-en un vieil organisateur de trekken qui a été mêlé à cent aventures analogues. »

Norbert hésitait, mais Martial, avec sa claire vision de savant, se rendit tout de suite à la sagesse du vieux nomade.

« Soit, fit-il, conseillez-nous.

— D'abord, rentrons au campement, dit Ezéchiel, nous y organiserons plus à l'aise notre affaire. »

Ils revinrent tous ensemble. La nuit tirait à sa fin. La grisaille du matin pâlissait le zénith, une fine lueur de nacre pâlissait l'Occident. La plaine, dans la lumière indécise, apparaissait puissante de mélancolie, et les Européens y trempaient leur âme défraîchie par la tristesse comme un corps fatigué se délasse au bain. La beauté vaste, épandue, enveloppante, les grands horizons peu à peu dévoilés, tout ce que le contact de la forte nature suscite dans l'homme de

ferveur et d'élan, rendait l'espoir à leurs jeunes esprits.

Martial s'y reconquit, retrouva ce calme admirable, cette grande lucidité, cette persévérance dans le but qui avait jusqu'ici présidé à son entreprise. Quand ils arrivèrent au campement, son plan était fait dans les grandes lignes, mais il y réserva toutefois des modifications possibles sur les conseils d'Ezéchiel.

Les femmes de la nombreuse famille du patriarche, réveillées par les alarmes et les coups de fusil, ne songeaient point à se rendormir et attendaient le retour du chef pour savoir s'il fallait immédiatement se remettre en route ou si le campement ne s'ébranlerait qu'après le repas matinal.

Informées par Noémie du rapt de Thérèse, elles montraient une indignation extrême, mais ne paraissaient pas éprouver les inquiétudes qui eussent à coup sûr assailli des Européennes dans le même cas. Persuadées que Thérèse saurait se défendre énergiquement contre l'Anglais, elles jugeaient l'action de celui-ci surtout comme un crime contre les mœurs de la contrée. Il n'était pas sans exemple, en effet, que des jeunes filles, afin de manifester clairement leurs intentions à des familles récalcitrantes, se fussent enfuies avec l'homme de leur choix; mais le rapt brutal de Skill les offensait dans leur conception de l'amour.

Leur indignation s'accrut quand elles apprirent que Skill n'avait jamais été en rapport avec la jeune fille et que celle-ci s'était toujours montrée franchement défavorable à l'Anglais. Elle s'accrut encore, et se fortifia d'une ardente sympathie quand tante Noémie leur eut fait entendre que Martial, le beau jeune Fran-

çais, rêvait certainement d'unir sa vie à celle de Thérèse et que Thérèse semblait avoir distingué Martial. Elle fit à Ezéchiel, dès son retour, le récit des circonstances dans lesquelles le rapt s'était produit.

Très lasse de son long voyage, la jeune Hollandaise s'était couchée mi-vêtue sur la couchette qu'on lui avait réservée dans le chariot de Noémie. Sans doute, dès les premières alarmes, elle s'était réveillée, s'était vêtue et, armée d'une petite carabine, avait couru vers l'endroit de l'enceinte d'où partaient les coups de fusil ; à ce moment la plupart des hommes avaient quitté le campement, et Thérèse ne voyant autour d'elle que des figures étrangères était revenue vers le chariot où se trouvait son lit.

Brusquement, elle avait été entourée par une troupe d'hommes dans lesquels son peu d'habitude ne lui permettait pas de reconnaître des Griquas. Ces hommes l'avaient entourée, saisie. Elle avait poussé un cri; Noémie, qui se préparait justement à sortir de son chariot, était accourue, elle avait vu Thérèse entre les bras des Griquas, se débattant, tandis qu'on la garrottait, la bâillonnait. Noémie avait crié, mais trop tard.

Comme les Boers accouraient, la jeune Hollandaise, hissée sur un cheval, était emportée au galop dans la nuit. Immédiatement une dizaine de gars avaient enfourché leurs chevaux sans bride ni selle et étaient partis à fond de train poursuivant les bandits.

« Avez-vous remarqué la présence d'un Anglais? demanda Ezéchiel.

— Je n'en ai point vu, répondit Noémie, mais je suis bien sûre d'avoir entendu au moment où la

troupe des Griquas partait au galop, une voix qui leur criait : « All right! » et quelques autres paroles demeurées confuses.

— A mon avis, dit Ezéchiel, ce Skill était venu dans l'intention d'enlever l'un de vous, sans doute vous-même, neveu Martial, et, déçu de ce côté, il aura aperçu votre jeune amie et se sera avisé de l'emmener à votre place.

— Il a une rude audace, cet Anglais, dit un Boer présent.

— Oui, fit Ezéchiel, mais je crois bien que c'est une audace qu'il perdrait s'il habitait durant quelque temps l'État d'Orange... Son coup n'a pu réussir justement que par cette espèce de naïveté, d'ignorance de nos mœurs. Seulement, il faudra voir s'il aura le dernier mot .. En tout cas, garçons, ne tenez jamais cet homme-là impunément au bout de votre carabine... Il y a vraiment quelque déshonneur pour l'État Libre dans un pareil attentat... Quant aux Griquas, tôt ou tard, ils paieront leur imprudence.

— Ils la paieront, crièrent d'une voix les Boers très sensibles à l'injure de Skill, et tout heureux de la fermeté d'oom Ezéchiel.

— En attendant, dit celui-ci, il faut les retrouver et je veux m'en occuper sur l'heure avec mes neveux européens. »

Tandis que les femmes préparaient le repas, les hommes prirent place autour d'un feu ravivé. La lumière était tout à fait venue; mais le soleil ne se montrait pas. Une sorte de vaste vitrail semblait posé sur l'Orient où la nacre le disputait à l'or et au pourpre. L'Ouest demeurait maussade et embrumé, le zénith bas et gris.

« Décidément, nous aurons de la pluie, fit Ezéchiel, voilà qui va compliquer nos affaires.

— Oom Ezéchiel, demanda Norbert Van Reuth, ceux de vos hommes qui sont à la poursuite de Skill, tourneront-ils bride s'ils n'arrivent pas à leurs fins?

— Je connais mes garçons, répondit le patriarche : ils ne lâcheront pas la piste. Sans doute ils trouveront quelque moyen de nous avertir; ils détacherout l'un d'entre eux, mais les autres s'attacheront à Skill jusqu'à ce qu'ils soient remplacés. Skill ne peut aller loin. La plaine vaste, stérile, dans cette partie de l'État, presque toute en pâturages, l'arrêtera aussi sûrement qu'une barrière. Certes, il peut gagner Jacobsdal avec quelques heures d'avance, mais là il perdra cette avance. Mes garçons, mieux entraînés et ravitaillés dans les fermes amies, l'y relanceront.

— Mais il se ravitaillera aussi, dit Martial.

— Il l'évitera tant qu'il pourra. D'ailleurs, les Griquas qui l'accompagnent viennent de Johannesburg et m'ont tout l'air de ne pas connaître l'État libre... Au surplus, comment voulez-vous que Skill soit recueilli avec Thérèse Van Reuth? Les Boers ne manqueraient pas d'interroger la jeune fille, elle réclamerait leur protection... Non, il se contentera de demander des vivres et demeurera loin des fermes.

— Il n'en ira que plus vite, fit Norbert.

— C'est vrai, mais il s'en fatiguera plus vite aussi... Et la fatigue est un grand point dans notre affaire, dans la chasse que nous allons donner à cette troupe de gredins. Qu'en pensez-vous, neveu Martial? »

Martial, silencieux jusque-là, réfléchissant, définissant ses projets, répondit :

« Je partage votre avis, oom Ezéchiel. Notre pour-

suite sera d'autant plus sûre d'aboutir qu'elle sera mieux organisée... Mais je m'expliquerai tout à l'heure sur ce que j'entends faire; à présent, je vous écoute, oom, et m'en rapporte à votre expérience.

— Bien parlé, neveu... Laissez-moi faire... Le plus dur sera de ne perdre à aucun moment la trace du ravisseur. Or, jusqu'à la frontière de l'État d'Orange, je réponds de mes hommes. Aidés par la connaissance du pays et par la sympathie des habitants, ils sauront toujours se renseigner sur la direction prise par Skill... Mais, sans doute, celui-ci gagnera Kimberley, ira même (car les villes ne lui conviendront guère) au delà, dans les plaines du Bachouanaland, où les Griquas sont nombreux, et il peut espérer de trouver des complices à son forfait... L'éventualité est peu probable, cependant il faut la prévoir. »

Ezéchiel s'arrêta, mit son front dans sa main et demeura longtemps en silence. Enfin, relevant la tête, du geste d'un homme qui se résout à une chose importante, il appela :

« Florus!

— Me voici, père, dit le jeune garçon taillé en hercule qui faisait partie du groupe des hommes marchant naguère, sous la direction d'Ezéchiel, vers les Griquas de Skill.

— Florus, mon fils, reprit Ezéchiel, les circonstances sont graves, notre honneur est en jeu. Ce que je vais te demander, accomplis-le sans murmurer... Toi seul peux bien le faire... Je connais ta vigueur irréductible, ton indomptable courage. »

Une flamme d'orgueil passa dans les yeux du jeune Boer; mais il garda cet air imperturbable dont les gens de sa race se font gloire.

« Florus, dit Ezéchiel, la mission que je veux te confier demande de ta part plus d'obéissance et d'abnégation encore que de courage.

— Je vous obéirai, père!

— Florus, tu vas seller sur-le-champ le meilleur cheval que tu trouveras et te mettras en route. Tu changeras de monture le plus souvent que tu pourras, de manière à conserver l'allure du galop tout le temps de la course.

— C'est facile, père.

— Ta première étape sera à la ferme de Joseph Caremans; tu préviendras le fermier du rapt qui vient de se commettre, tu le prieras d'envoyer un messager à ses voisins, à Nathan Terven, à Salomon Bloempot, à Jacob Rosendal, à Daniel Viercant... De cette manière le bruit se répandra à travers tout le pays et Skill ne trouvera de refuge nulle part... La seconde étape sera chez oom Josué Vader où tu agiras comme chez oom Joseph... Ensuite tu poursuivras ta route en hâte, jusqu'à ce que tu arrives à la ferme de Paul Haag. »

Une exclamation de surprise et de mécontentement sortit du groupe des jeunes Boers.

« Père, dit Florus, si tu peux m'éviter cette lourde tâche, évite-la-moi.

— Je ne le puis, répliqua impérieusement Ezéchiel, lui seul dispose des Bushmen dont j'ai besoin pour mener à bien cette affaire... Tu iras chez Paul Haag...

— Que ce jour soit maudit pour moi, père!

— Florus, tu oublies les paroles du Seigneur sur le respect filial. Songe que les races que tu méprises sont sorties de Cham, le fils maudit par Noé... »

Florus se tut, et tous ses frères le regardaient avec compassion.

« Je vous obéirai, père; mais je dis : « Maudit soit « le jour où mon père demanda l'alliance du Madia- « nite, maudit soit le jour où je fus choisi pour « tenir au réprouvé un autre langage que celui du « mépris! »

L'approbation sourde des siens récompensa Florus. Mais il regarda son vieux père et son cœur tourna brusquement.

« Excusez-moi, père.

— Dieu veuille que tu ne te repentes pas un jour de ton intolérance, mon pauvre garçon », répondit Ezéchiel.

Et fortifié par sa conversation de la nuit, par le soutien moral des Européens, il s'adressa au groupe de ses garçons avec une certaine véhémence.

« Qui donc peut jeter un blâme sur ma vie? N'ai-je pas rempli partout et toujours mes devoirs de père de famille et de citoyen? La postérité de mon oncle et de mon frère a pu être maudite, je ne saurais oublier que David fut un héros et Mathias le plus excellent des hommes. Ce n'est pas à moi de les juger, mais au Seigneur. Je n'ai pas participé à leur faute, mais j'ai admiré leur courage, leur volonté, leur haute résignation. Paul et Esther sont mes neveux; à peine si le sang de nos ancêtres se trouve teinté en eux d'un peu de sang cafre... Néanmoins, afin de n'être pas l'occasion du scandale, je les ai reniés... Mais je ne les hais point. Votre rôle à vous non plus n'est pas de les haïr... Pourquoi donc aucun de mes fils n'a-t-il hérité de la tolérance de son père, pourquoi n'ai-je parmi les miens aucun homme assez haut pour faire

son devoir sans lâcheté envers les faibles et les persécutés? Le Christ jugera entre vous et moi! »

Florus pâlit en entendant ces paroles dites avec solennité. Ezéchiel avait sur les siens une influence considérable et ses discours étaient en général fort appréciés. Cependant le préjugé de race était si tenace qu'on pouvait difficilement les entamer sur ce point. Le fils, très ému, se contenta de baisser la tête en disant :

« Père, j'attends vos ordres.

— Bien, Florus. Tu donneras à Haag le bonjour de ma part et tu lui demanderas en mon nom un de ses Buschmen que tu mettras sur la piste de Skill, au cas peu probable où il dépasserait la frontière de l'État Libre et se perdrait dans les déserts du Bachouanaland.

— Croyez-vous que ce Buschman suffise à garder cette piste? demanda Jean Chevrot.

— Un Buschman suit la piste d'un élan[1] sur un terrain rocheux, il suit cette piste à la course et durant plusieurs jours. Skill ne lui échappera pas. D'ailleurs, toi, Florus, tu accompagneras le Buschman et tu te maintiendras en relation avec nous. Choisis pour cela les meilleurs moyens.

— Il me faudra les demander à Paul Haag.

— Tu les demanderas, il te les donnera facilement. »

Martial intervint ici.

« Quelle est la ferme la plus proche de la frontière, oom Ezéchiel, celle de Haag ou la vôtre?

— Celle de Haag.

1. Élan, en réalité c'est d'une antilope qu'Ezéchiel veut parler.

— Ne croyez-vous pas préférable que je me tienne là avec Van Reuth?

— Sans doute. Tu entends, Florus, le neveu français se trouvera à la ferme de Haag.

— Bien, père.

— Va, mon enfant. »

Florus se leva immédiatement pour faire seller sa monture. Cinq minutes plus tard, il passait à cheval auprès du foyer.

« Bonne chance, lui crièrent les Boers.

— Au revoir. »

Il s'enfonça dans l'Ouest, et bientôt on le perdit de vue. Alors Jean interrogea Martial :

« Tu disais, Martial, que tu te rendrais avec Van Reuth à la ferme de Haag; et moi que ferai-je?

— Toi, Jean, je te réserve un autre rôle.

— Ah!

— Oui, tu resteras avec oom Ezéchiel, qui te conduira à la ferme de Van Reuth. Là, tu réuniras nos bagages et tu prépareras l'expédition de découverte... Je te donnerai là-dessus des indications dernières un peu plus tard, afin que, si je périssais dans la lutte contre Skill, tu puisses déterrer les trésors et épouser Augustine.

— Martial, je préférerais ne pas te quitter.

— Je te comprends, Jean; mais il faut songer à ma mère et à Augustine.

— Laisse-moi poursuivre Skill et occupe-toi de l'expédition. Tu seras certainement plus habile que moi.

— Il a raison, Martial, dit Norbert.

— Il a raison, oui, répondit Martial, mais il ne s'agit pas de raison. Il me semble que si Thérèse

apprenait que j'ai cédé à quelque considération que ce soit, afin de ne pas m'exposer pour elle, elle concevrait une piètre idée de mon caractère.

— Je t'assure, Martial, reprit Jean...

— Et moi, je t'assure, s'écria impérieusement Martial, que je préfère mille fois la mort à l'indifférence de Thérèse... Laisse-moi faire, Jean. Abandonnerais-tu à personne le devoir de tirer Augustine des mains d'un ravisseur? »

Norbert tendit la main à Martial.

« Je te comprends, Martial... et combien je serais heureux si Thérèse...

— Il me faut la conquérir.

— Je m'incline, dit Jean, ému.

— Tu organiseras l'expédition. Les malles qui sont là renferment une foule d'engins utiles à nos recherches, sextant, boussole, cartes, outils d'acier, fils électriques, capables au besoin de faire sauter une mine, ingrédients nécessaires à la fabrication d'une poudre explosive, bref tout ce que nous avons préparé en Europe pour l'accomplissement de notre projet...

— En vérité, dit Ezéchiel, Skill pouvait difficilement vous procurer une meilleure diversion... Pendant qu'il fuira devant vous, le neveu Chevrot aura gagné les Sneuwbergen le plus secrètement possible et pourra commencer les fouilles.

— Tout juste, continua Martial, et, pour plus de sûreté, Chevrot s'arrangera de manière à n'amener avec lui qu'un petit nombre d'hommes. Il échelonnera les autres d'étape en étape, de manière à pouvoir au besoin les concentrer sur un point... Si, comme je l'espère, nous parvenons à nous emparer de Skill et à le mettre en cage chez oom Ezéchiel,

tout ira bien. Si, au contraire, le coquin nous échappe, Jean aura de quoi se couvrir.

— Ne craignez-vous pas, demanda Jean Chevrot, que, par menace et violence, Skill n'obtienne de Thérèse quelque renseignement sur le gisement du trésor?

— S'il en était ainsi, dit Martial, ses allures le dénonceraient et nous aviserions... Je crains davantage qu'il n'arrive à s'emparer du cœur de Thérèse.

— Y pensez-vous, Martial? s'écria Norbert Van Reuth.

— Les femmes ne peuvent avoir la même manière de juger ces sortes d'actes que nous, fit Ezéchiel. Il se peut que le brigand aime réellement la jeune fille et ne déplaise pas. Il a de l'audace.

— Oui, mais il a aussi une nature déloyale qui ne saurait convenir à une noble Hollandaise. Ma sœur haïra sa violence parce qu'elle est appuyée sur le lucre. Et puis il y a son estime pour Martial... Je n'ose parler d'un autre sentiment... Non, non, Thérèse étonnera cet homme par son ferme mépris.

— N'abusera-t-il pas de sa position? » demanda l'un des jeunes hommes.

Van Reuth sourit avec dédain.

« Sous son apparence de douceur, Thérèse est une véritable héroïne; elle mourra, elle ne cédera rien de sa vertu, de son honneur. »

Un silence de mélancolique sympathie régna parmi la foule. Enfin un des Boers amené de Prétoria par Martial, se leva et se frappant la poitrine :

« Et moi, fils d'Abraham Verhoord de Prétoria, je dis : s'il arrive malheur à cette jeune fille, moi vivant, ni Skill ni les Griquas qui ont participé à l'enlèvement

ne trouveront de repos tant que je n'aurai pas satisfait mon besoin de vengeance. »

Un souffle d'enthousiasme passa dans les cheveux des nomades. Tous se levèrent, les jeunes, les hommes mûrs, les vieillards; et étendant la main :

« Nous le jurons tous.

— Bravo, fit Ezéchiel; et que nous soyons déshonorés si nous manquons à ce serment... Mais voilà l'heure de nous mettre en route, si nous voulons gagner Jacobsdal avant quatre heures... D'autant plus que, à mon avis, nous aurons la pluie dans une heure ou deux.

— En route! »

Le déjeuner pris en hâte, les chevaux attelés, les femmes remontées dans les chariots, les hommes à cheval, la caravane s'ébranla. Une activité fiévreuse communiquée aux chevaux pressa l'allure de tous. Les plaines succédaient aux plaines, dans le lent déroulement des collines du haut plateau. Le vent d'ouest amenait des nuages à chaque instant plus épais, plus lourds. Une teinte grise, uniforme, les herbes sèches des grands pâturages, les bouquets d'arbres misérables, s'étendaient aussi loin que l'horizon. Les troupeaux augmentaient en nombre à chaque heure de marche. Les bêtes sentant la pluie proche étaient troublées, excitées dans la joie fébrile de l'attente.

Vers dix heures, les nuages crevèrent, la pluie ruissela. A l'abri sous les bâches, les ménagères des Boers riaient à l'ondée bienfaisante, calculaient tout haut les bénéfices qu'elles en retireraient pour la culture de la terre et l'élève du bétail.

Les hommes, demeurés en selle, ne semblaient pas

accueillir avec moins de plaisir l'averse qui leur mouillait le visage. Les chevaux ranimés allaient comme le vent, malgré le terrain détrempé. Il y eut quelques chutes qui ajoutèrent de la gaîté à l'entrain.

A midi, on fit halte, près d'un bois de sycomores. Il ne fallut pas songer à allumer du feu sous l'ondée. On mangea de la viande froide et des salades de différents légumes.

Le déjeuner finissait quand on vit accourir du fond de l'horizon un cavalier. Le ventre de son cheval semblait toucher la terre et de très loin il agitait sa main par-dessus sa tête. Il arriva enfin, tout ruisselant d'eau, superbe fils de la plaine immense, et, étant descendu de cheval, il annonça à Ezéchiel que Florus avait passé à la ferme de Joseph. Il faisait dire que Skill se trouvait signalé, qu'il marchait dans la direction de Jacobsdal, mais qu'il avait de l'avance.

« Un brave garçon, ce Florus, s'écria Norbert Van Reuth. Merci à vous, Ezéchiel.

— Vive Florus ! » crièrent les Boers.

On se remit en route. Martial, voyant que les prévisions d'Ezéchiel se réalisaient, prit Chevrot à part.

« Jean, il me reste à te confier un secret dont dépendra sans doute le succès de ton expédition.

— Je t'écoute, Martial. »

Ils causèrent longtemps. Plus d'une fois au cours de cet entretien, le visage de Jean prit une expression d'indicible étonnement. Cette expression atteignit son maximum au moment où Martial lui rendit une petite boîte de fer hermétiquement close, mais dont, sur les indications du jeune inventeur, Jean fit jouer le secret.

Penché alors sur la boîte, le fiancé d'Augustine contempla avec étonnement un objet qui, à juger par la dimension de la boîte, devait être fort menu, et sans doute fort fragile aussi, puisque Jean le maniait avec la plus grande délicatesse...

Ils s'étaient arrêtés tous deux, demeurant à l'arrière de la caravane. Martial avait tiré de sa poche une pièce d'or et l'avait approchée de la boîte. Jean, alors, poussait une exclamation, un véritable cri de surprise.

Après quelques minutes de contemplation silencieuse, Chevrot ferma soigneusement la boîte, la mit dans sa poche et prenant Martial dans ses bras, il sanglota d'enthousiasme.

« Ah! mon cher Martial, que tu es grand, grand; quelle belle découverte!

— Je n'ai pas besoin de te dire le parti que tu pourras en tirer, Jean.

— Non, j'ai compris. C'est merveilleux... J'établirai d'abord mon point, n'est-ce pas?

— Oui, le point, d'abord... Voici tous les papiers... Prends-les... Je les possède en double. Toutefois, plutôt que de les laisser tomber en des mains ennemies, apprends-les par cœur et déchire-les.

— Je le ferai, Martial.

— N'oublie pas, Jean, que je te confie Augustine et ma mère. Sois un bon fils pour elles.

— Frère, tu sais bien que je ne négligerai rien pour leur assurer le bonheur; mais veille sur ton existence, car sans toi tout bonheur leur paraîtra incomplet. N'es-tu pas leur héros, leur Dieu!

— Rassure-toi, Jean. »

Ils se serrèrent la main, Jean courut rejoindre Ezé-

chiel et Norbert qui cheminaient de compagnie. Ezéchiel montrait à son jeune ami des troupeaux d'antilopes.

Les charmantes bêtes parcouraient la plaine de leurs petites jambes véloces, dans la joie folle de la pluie. Rien n'était plus gracieux que leurs bonds et leurs jeux. La vue de ces animaux attira l'attention des Européens sur le paysage.

Depuis deux heures que la pluie tombait, la terre détrempée, avide, donnait son humidité aux racines des plantes, les feuilles, mouillées des gouttes de l'averse, se gonflaient, prenaient le chaud éclat des verdures printanières. Au lieu du grand horizon gris, triste, uniforme de tantôt, c'était à présent un vaste panorama en mille couleurs, plus ardent, plus lumineux que les vallées de France au soleil de mai. Tout étincelait, tout irradiait. Une palette merveilleuse de teintes parait la terre, drapait les collines et les creux; les bosquets de chênes aux fortes terres. les pins en ascension sur le sol léger, l'acacia épineux formant sur certains plateaux de véritables forêts, étincelaient sous les vastes reflets du ciel pluvieux, s'étendaient en lourds tapis, en soies légères, en écharpe de gaze ourlant l'horizon, en verrières bleues, en grâces si nombreuses, si douces, si chaudes que l'âme s'épanouissait de leur vue et se troublait de leur éclat comme d'un cri de sauvage et pénétrante passion.

La surprise tenait Martial et ses amis immobiles. Les Boers jouirent beaucoup de voir l'admiration des Européens. Ezéchiel dit :

« La pluie apporte avec elle l'allégresse universelle... Nous l'attendons, nous la voyons venir avec amour.

Je sais que dans vos pays les arbres demeurent longtemps engourdis, privés de leurs feuilles, ici, ils se dépouillent pendant deux mois à peine; mais, quelle que soit la rigueur de la saison, dès qu'il pleut, l'arbre se pare, la fleur s'ouvre, la nature resplendit. Et l'homme de nos contrées ressemble aux plantes qui l'environnent; il s'endort durant la sécheresse et s'éveille aux bienfaisantes ondées.

— Est-il vrai? demanda Chevrot, que les plantes d'Europe introduites se soumettent au même régime que les plantes indigènes?

— Absolument. D'ailleurs le Sud-Africain est peut-être bien l'endroit du monde où tout s'acclimate le mieux, la plante, l'animal et l'homme. Près de deux cents espèces végétales d'Europe sont cultivées ici avec succès, depuis le pin jusqu'au figuier. Le bœuf et le mouton vivent de pair avec l'éléphant, l'hippopotame, le buffle, le rhinocéros; l'autruche a si bien pris dans nos autrucheries que nous alimentons de plumes les marchés du monde entier... Je comprends, ma foi, que la légende d'une Terre Promise soit née ici.

— Il est vrai, dit Martial, que votre pays apparaît merveilleux! »

Le temps passait tandis qu'ils devisaient ainsi. Bientôt la caravane atteignît Jacobsdal; mais elle ne s'y arrêta point. Tournant la ville sur la gauche, elle continua sa route durant une vingtaine de kilomètres. Alors les chariots s'arrêtèrent au haut d'une éminence. On voyait une vallée fertile, plantée de figuiers de Berbérie, de chênes et de pins. Au fond de la vallée, près de la rive d'un ruisseau ordinairement à sec mais qui roulait aujourd'hui une eau limoneuse, une ferme

apparaissait, et de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs paissaient l'herbe des pentes.

« Norbert Van Reuth, fit Ezéchiel en frappant amicalement sur l'épaule du jeune Hollandais, voici votre héritage. »

CHAPITRE VIII

L'héritage des Van Reuth.

La ferme qui revenait à Norbert et à Thérèse par succession était formée d'une série de bâtiments, maison d'habitation, étables, greniers à fourrage, autrucherie. Sous de vastes hangars reposaient les chariots servant aux « trekken » et aux transports des produits de la ferme vers Bloemfontein ou Kimberley.

La maison d'habitation avec son verger potager se trouvaient entourés d'une haie vive en doornboom, l'arbre à épines qu'il faut surveiller avec soin, parce que c'est un envahisseur féroce tuant tous les autres végétaux.

Le mobilier était d'une simplicité antique. Il s'y trouvait cependant un salon, vaste pièce dont le principal ornement était un harmonium, quelques chaises et une table sur laquelle était déposée la Bible reliée en noir que possèdent tous les habitants de ce pays religieux.

Un petit-fils d'Ezéchiel, jeune homme d'une vingtaine d'années, dirigeait les importants travaux de

cette ferme depuis la mort du maître. Il en fit les honneurs à Martial, à Norbert Van Reuth et à Jean Chevrot, tandis que la caravane d'Ezéchiel se reposait du voyage, mangeait, buvait aux frais du nouveau propriétaire, dans la large hospitalité des Boers.

Les Européens ne manquèrent pas de s'intéresser vivement aux détails sur la culture et l'élève du bétail. On récoltait tous les légumes de nos contrées, le blé, les légumineuses, les herbes potagères et bon nombre de plantes des pays méridionaux. D'ailleurs la flore sud-africaine est la plus riche du monde et le jardin d'agrément même comportait une variété extraordinaire.

« Comment faites-vous, dit Norbert Van Reuth, à la vue des magnifiques cultures, des vergers, des potagers, qui s'offraient aux regards, comment faites-vous pour avoir l'eau nécessaire?

— Nous la captons, répondit le jeune Boer.

— Vous la captez?

— Oui. Autrefois, tout autour de nous régnait la sécheresse, interrompue brusquement par l'invasion d'eau torrentielle qui se déversant sur des terres argileuses ne pénétrait pas et s'évaporait sans bénéfice pour les plantes; ou bien elle se perdait aux terres légères et coulait en dessous...

« Nous avons transformé tout cela, en creusant des réservoirs ou puits, contenant l'eau à l'époque des crues, à l'aide aussi d'un système de captation des nappes souterraines que nous amenons à la surface, à mesure de nos besoins.

— C'est assurément une de vos plus constantes préoccupations, dit Martial.

— L'eau c'est la vie, répondit sentencieusement le

jeune homme. Venez voir nos spruyts. Nous appelons ainsi les sources artificielles jaillissantes dont nous usons pour irriguer les champs. »

Il les mena vers les sources, puis aux autrucheries.

Arrêtés devant les autruches et les autruchons, les Européens s'enthousiasmèrent.

« Vous rapportent-ils beaucoup? demanda Chevrot.

— Moins que jadis, mais le commerce de la plume d'autruche est un de nos grands commerces. Nous ne possédons pas les spécimens rares qu'on recueille en Algérie, mais notre moyenne est bien meilleure parce que nous donnons un soin particulier à ne pas abîmer les produits de nos animaux... »

D'ailleurs tout dépend de la race. Un bon autruchon se vend deux cents francs et j'ai vu donner tout autant pour un œuf.

« Ce sont des animaux très vivaces, n'ést-ce pas? interrogea Van Reuth; la vie pénible de l'espèce aux déserts d'Afrique et d'Asie a dû l'endurcir.

— Nous croyions ainsi au début; mais l'expérience nous a démontré que l'autruche est très sensible aux bons traitements... Des épidémies sont survenues, faute de certaines précautions, et nos pertes ont été vives. »

Tandis qu'ils causaient ainsi, Ezéchiel recevait un message de Florus. Le brave garçon annonçait qu'il tenait toujours les traces de Skill. Celui-ci aurait bientôt franchi la frontière de l'ancien Griqualand West, aujourd'hui possession de la Couronne britannique. Il mandait aussi qu'il désirait obtenir au plus tôt des renseignements sur le plan de son père et des Européens.

Martial et Norbert reçurent ces nouvelles avec

fièvre. Ils auraient bien voulu partir ce soir-là même. mais Ezéchiel les en dissuada. La pluie continuait à tomber et le crépuscule approchait.

« Reposez-vous cette nuit, conseilla Ezéchiel : vous vous mettrez en route à l'aube prochaine. Pour l'heure, allez voir Haag, j'ai idée que ce ne sera pas du temps perdu.

— Soit, fit Martial, allons voir Haag. »

Conduit par un Cafre-Ba-Ralong, les trois amis traversèrent les vastes champs de la propriété de Van Reuth. De toutes parts les serviteurs surgissaient, se dirigeant vers le bâtiment qui leur était réservé, un pour les Blancs peu nombreux, un autre pour les Cafres, Ba-Soutos, Ba-Ralongs, Ba-Chouanas, tous de race bantou, et pour les Griquas qui sont pour la plupart des métis de Hottentots. D'ailleurs les gens de couleur étaient infiniment plus nombreux que les Blancs. Martial, Jean et Norbert constatèrent avec plaisir la parfaite urbanité de leurs manières, le poli de leur langage.

« Nous sommes tous chrétiens, dit en hollandais avec une nuance d'orgueil le Ba-Ralong qui les conduisait.

— Il est vrai, dit Chevrot, que nulle part les missions n'ont réussi mieux qu'en Afrique. »

Après une heure de marche ils arrivèrent à la ferme de Haag.

« Elle est isolée des autres, par les champs en friche, murmura le Ba-Ralong, car on lui en veut dans le pays à plusieurs lieues à la ronde, et c'est bien étonnant que des gens comme vous aillent les voir.

— A nos yeux tout homme est respectable, dit Martial, quelle que soit sa couleur.

— En vérité, fit le Ba-Ralong, ce ne sont pas les idées courantes... Les missionnaires anglais le prêchent, mais on voit bien qu'ils nous méprisent... Un blanc est toujours un blanc... Nous savons bien qu'il nous est supérieur.

— On n'est supérieur que par sa bonté et par sa justice », répliqua Norbert.

Le Ba-Ralong se tut; mais on voyait bien qu'il n'attachait pas à cette parole plus d'importance qu'à celle des missionnaires anglais.

« Voilà la maison de Haag, dit-il... Je vous attends dehors, car si mes jeunes maîtres savaient que je suis entré, ils me chasseraient.

— Tu n'aimes donc pas Haag et sa sœur? demanda Norbert.

— C'est défendu, fit simplement le Ba-Ralong; mais ça fait honneur à notre race de voir un bel homme et une belle femme comme cela avec du sang fingo dans les veines. »

Ils frappèrent à la porte; un domestique parut, qui, après leur avoir fait traverser un corridor, les mena dans une grande belle salle, où il les pria d'attendre qu'il eût prévenu ses maîtres.

Tout les frappa. Le goût qui avait présidé à l'ameublement était remarquable de noble simplicité. Un violon et une mandoline sur une table, un piano contre le mur annonçaient un grand raffinement dans ces contrées sauvages. Il se trouvait des rideaux aux fenêtres et des tentures partout. La présence d'une jeune femme élégante se décelait par un confort aimable, par la présence de quelques jolis bibelots, par une propreté exquise.

Les amis n'attendirent pas longtemps, Esther

entra poussant un léger cri de surprise. Norbert pâlit à la voir si souple et si fine avec son air d'énergie, de bonté et d'intelligence.

Elle avait appris par Florus le rapt de Thérèse et exprima tout de suite aux trois hommes dans quels sentiments elle avait reçu cette affreuse nouvelle. Haag, depuis le départ de Florus, se montrait préoccupé. Tout le matin, il avait donné des ordres, expédié des serviteurs dans diverses directions. Il venait de rentrer. Elle ne l'avait pas encore vu, mais elle était bien sûre qu'il apporterait des nouvelles intéressantes.

Elle lui envoya tout de suite une servante, afin de le prévenir de la présence des Européens. Cinq minutes s'écoulèrent. Tous regardaient la belle métis, lui trouvaient un charme suprême, mais Norbert Van Reuth semblait éperdu d'admiration. A sentir sur elle les regards brûlants du jeune homme, Esther rougissait et pâlissait tour à tour. Son sein se soulevait dans une émotion profonde.

Haag vint. Toutes les mains se tendirent vers lui. Le pauvre garçon en perdit la tête. Lui, si fier, si habitué à opposer un imperturbable dédain aux signes de mépris des Boers, se retrouvait mal devant cette manifestation de sympathie toute fraternelle.

Il prit Martial à part :

« Ezéchiel est un homme sage et habile... Mais j'ai mon idée. Voilà plusieurs jours que j'observe les environs et les fais observer par un homme à moi. J'ai découvert ainsi une piste qui me paraît celle de la troupe que vous poursuivez. Commandez pour cette nuit une escorte de six hommes, cela suffira. Vous vous lèverez vers une heure et vous viendrez me

rejoindre. Les gens de votre escorte vous suivront de loin. Ils refuseraient de marcher s'ils savaient que je suis de l'expédition. Venez donc seul. Un coup de fusil indiquera aux autres le moment de se mettre en route.

— J'emmènerai Norbert Van Reuth ?

— Non, pas lui, je vous en prie ! fit Haag avec une sorte d'angoisse.

— Ah ! pourquoi donc ? »

Haag parut embarrassé.

« La chose n'est pas commode à dire, répondit-il, d'autant plus qu'elle s'appuie sur de pures hypothèses.

— J'ai confiance en vous, fit Martial : ne me dites rien, j'agirai seul.

— Je préfère vous donner mes raisons, répliqua Haag : je suis sûr que vous les comprendrez. Je voudrais autant que possible préserver Norbert Van Reuth.

— Ah !

— Oui, il me semble que si je périssais, ma sœur Esther aurait en Van Reuth un solide soutien, d'autant plus qu'il possède la ferme voisine.

— Il y a du vrai.

— Et puis (comment vous dire cela?) je crois ma sœur éprise de ce noble jeune homme, je vois que lui-même n'est pas indifférent aux charmes d'Esther... Un mariage pour elle dans ces conditions serait une chance inespérée. Or, continua Haag avec une voix altérée, une femme, protégée par un pareil homme, échappera sans doute à l'animadversion qui nous entoure... Van Reuth saurait la protéger contre tous. Sa qualité d'Européen même l'aidera...

— Mais vous, Haag...

— Moi, de quel secours serai-je pour ma sœur une fois mariée?

— Elle vous aime, Haag...

— Nous souffrons à deux, fit-il, comment ne pas nous aimer? La pauvre fille, depuis qu'elle connaît Van Reuth, n'est plus la même... Nous étions découragés, perdus, quand nous vous avons rencontrés et ce qui nous empêchait de le faire voir c'est que chacun de nous voulait sauver l'autre... Je n'ai pas les mêmes raisons qu'elle d'être heureux. Charge aujourd'hui, la vie me sera à charge demain : j'aimerais mourir!

— Mon pauvre ami!

— Ah ! vous ne savez pas, dit Haag, ce qu'est cette existence de paria. Nous avons bien combattu, Esther et moi, mais les plus beaux courages s'épuisent devant l'éternel renouvellement de l'obstacle.

— Malheureux Haag, dit Martial, il y a mieux à faire que de songer à la mort, et je vous le prouverai, s'il plaît à Dieu... En attendant j'accepte avec plaisir de ménager la vie de Norbert et de vous suivre.

— Puisque je vous ai fait ma confidence, voulez-vous me permettre de vous demander quelque chose ?

— Faites.

— Croyez-vous que Norbert Van Reuth songe à épouser ma sœur?

— Il a dit la nuit passée tandis que nous causions auprès du feu... « Esther Haag sera ma femme si la vie ne m'est pas enlevée ! »

— Est-il vrai! Un pareil bonheur pour Esther! s'écria le pauvre Métis. Ah ! je donnerai ma vie pour

vous, cher ami de France... Mais rentrons, afin de ne pas éveiller l'inquiétude. Surtout que Van Reuth soit de l'arrière-garde.

— Soyez tranquille, répondit Martial; mais où vous retrouverai-je ?

— Auprès d'un petit bois d'acacias épineux dont vous verrez la masse sombre à votre gauche en sortant de la ferme de Van Reuth. Tenez, là. »

Et de son doigt étendu Haag montrait un bosquet lointain.

« C'est convenu », fit Martial.

CHAPITRE IX

Sur la piste.

Martial se leva dans la nuit, frotta une allumette, regarda sa montre.

« Minuit et demi, fit-il. Il est temps. »

Tout dormait. Seul, par-ci par-là, un aboi de chien de ferme répondait dans le lointain au glapissement des chiens sauvages, des chacals ou aux miaulements farouches d'un léopard.

Martial s'arma soigneusement et, soufflant sa lumière, sortit sans bruit de la maison. Il avait tout organisé suivant le conseil de Haag. Dans un quart d'heure ses amis seraient prêts et attendraient le signal convenu. Van Reuth ne partirait qu'au point du jour.

Il n'était pas facile de s'orienter dans l'obscurité, mais comme il avait pris ses repères dans le jour, il tourna tout de suite à gauche, fit environ cinq cents pas dans cette direction.

La pluie avait cessé, mais on sentait qu'elle reprendrait bientôt. De grands nuages plombés couraient sur le ciel découvrant et recouvrant tour à tour les

étoiles qui semblaient courir sur des lacs bleus comme des fanaux de barque légère.

Martial devina plutôt qu'il ne vit dans la nuit la masse d'ombre que faisait le bois d'acacias. Il marcha vers cette masse.

Ses pieds s'embarrassaient dans la terre détrempée, argileuse. Il faillit deux ou trois fois tomber. Enfin il arriva à l'orée du bois qu'il suivit doucement.

« Est-ce vous? fit une voix.

— C'est moi. »

Une ombre se détacha du bois. Haag parut tenant de chaque main un cheval sellé.

« La course que nous allons faire dans la nuit, nul ne pourrait l'entreprendre, dit Haag, sans connaître les routes comme je les connais... C'est là-dessus que je compte et aussi sur ceci. »

Ce disant, il clappa de la langue d'une manière bizarre.

Une espèce de nain sortit du bois à cet appel. Haag, ouvrant sa lanterne sourde, en projeta largement la lueur sur l'être qui s'approchait et Martial reconnut, à des descriptions lues et à des dessins entrevus, le Bushman primitif, le San aborigène, dont l'instinct prodigieux étonne le savant et le philosophe.

Il était nu. Son corps bien pris, sa jolie poitrine virile, musculeuse, se portait fièrement en avant et les muscles puissants y saillaient, sa taille se cambrait souple et robuste, ses jambes, ses bras semblaient sculptés par un sculpteur amoureux des formes élégantes... Sur sa tête, les cheveux par touffes, par houppes, frisés court, le visage camard n'avait rien de répugnant, seulement une grande cicatrice sinueuse le balafrait de la tempe à la lèvre,

la cicatrice que le père fait à son fils adulte avec la pointe d'une flèche.

« C'est un métis? demanda Martial.

— Non, le plus pur sang de la race primitive coule dans ses veines.

— Mais les amas graisseux que les auteurs signalent sur leurs reins et leurs cuisses?...

— La stéatopygie? c'est une erreur de croire que le Bushman en soit affligé. Je n'ai jamais vu de San pur qui la présente. Ceux qu'on a signalés devaient être des métis hottentots.

— Parle-t-il le hollandais?

— Non, c'est un vrai sauvage encore armé de l'arc et de la flèche des Bushmen et vivant dans la brousse. Il sait qu'il obtient en tout temps de moi aide et protection et m'accorde sa sympathie dont je fais grand cas.

— Vous voulez rire.

— Non. Ce petit homme est doué de qualités inappréciables... Vous le verrez à l'œuvre.

— Comment sait-il ce que vous attendez de lui?

— Cet après-midi, je l'ai mis sur des traces que j'ai tout lieu de croire être celles de votre Anglais et de sa bande. Il suivra ces traces.

— Mais il est à pied.

— Peu importe.

— Nous irons donc au pas?

— Nous prendrons au contraire le grand trot.

— Alors?

— Alors, il nous précédera.

— Il sera tôt rompu.

— Il peut suivre en courant pendant plusieurs jours la piste d'un élan. »

Martial regardait toujours le Bushman. Celui-ci de son côté observait attentivement le Français.

« Oui, regarde-le bien, dit Haag au Bushman en lui désignant Martial, afin que tu le reconnaisses et lui obéisses. »

Et pour marquer toute sa sympathie à l'égard de Martial, Haag pressa celui-ci sur sa poitrine. Le Bushman fit entendre un clappement significatif.

« Est-ce là le clappement de langue des Sans? demanda Martial.

— Oui, fit Haag; Bushmen et Hottentots possèdent plusieurs consonnes inconnues en toutes autres langues. »

Ce disant il éteignit sa lanterne et le nain ne fut plus qu'une ombre dans la nuit.

« A cheval, fit encore Haag... Je suivrai le Bushman, vous me suivrez, sans demeurer à plus de trois ou quatre mètres derrière moi. Vous pouvez d'ailleurs vous confier à l'instinct de votre monture. »

Deux minutes plus tard le beau métis et le Français galopaient côte à côte dans la nuit. Il faisait sombre. Il semblait à Martial que cette chevauchée avait lieu en rêve. Son cheval fonçait dans le noir sur la terre molle et détrempée. C'était une marche vertigineuse vers quelque abîme. Tantôt un arbre dressait sa noirceur brusque ou un fourré semblait quelque pachyderme endormi. On filait sur une pente, on escaladait une côte, et il fallait dans cette marche au hasard montrer une énergie extraordinaire rien que pour éviter l'énervement.

Le ciel seul se découvrant de temps à autre montrait les constellations du Sud, la Serpentaire, les branches de la Croix et, tel est l'amour de l'homme

des villes pour la lumière, que ces étincelles de l'Infini causaient à Martial une impression de joie rassurante.

Au bout d'un quart d'heure la chevauchée s'arrêta. Haag prit son fusil et tira un coup de feu qui retentit à travers les campagnes; puis tous écoutèrent : bientôt une détonation lointaine répondit, se répercuta dans un bois proche.

« En route », fit Haag.

De nouveau les chevaux trottèrent, et leur souffle puissant faisait vibrer leurs côtes. Martial continuait à s'habituer aux ténèbres. Il pouvait voir le petit Bushman courant au devant de la monture de Haag. Deux heures ainsi, puis Martial sentit que son cheval ralentissait son allure. Enfin il s'immobilisa. Le jeune homme aperçut le Métis également immobile devant lui. Il s'avança jusque tout à côté du Métis et vit alors le Bushman qui levait dans les ténèbres un bras de ténèbre pour imposer le silence et l'immobilité.

Sur un signe du petit sauvage les deux hommes descendirent de selle et prenant leur cheval par la bride se mirent à marcher avec précaution. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à un épais rideau d'acacias. Là, se penchant pour voir, écartant le feuillage, ils reconnurent très loin un groupe d'hommes assemblés autour d'un feu.

Martial, aidé d'une lunette, chercha à trouver parmi ce groupe la silhouette de Thérèse, mais en vain.

« Haag, dit le jeune savant, je ne vois pas Thérèse.

— Ni moi, non plus, répondit le Métis.

— Alors vous pensez qu'elle n'est pas là?

— Je le pense, mais il est difficile de s'en assurer.

— Ne pouvons-nous approcher davantage?

— Nous ne le pouvons sans risquer d'être reconnus... Les Griquas ont l'ouïe fine... Voyez déjà, ils s'inquiètent, l'un d'eux marche dans notre direction.

— Je vois bien cela à l'aide de la lunette, dit Martial, mais comment pouvez-vous le distinguer à l'œil nu?

— Question de race, fit Haag avec quelque amertume : une de nos infériorités! »

Ils parlaient à voix toute basse.

« Sont-ils hors de portée de nos balles? demanda Martial.

— Oui, nous les perdrions. Il faut observer, en attendant du renfort, si d'ici là nous ne sommes pas découverts.

— Comment saurons-nous si Skill se trouve parmi ces hommes?

— J'espère pouvoir m'approcher assez pour le reconnaître.

— Je ne vous laisserai pas courir un pareil danger.

— Le danger n'est pas grand avec les précautions que je prendrai... D'ailleurs je ne puis utilement exécuter mon entreprise que lorsque vos hommes seront là... Ils s'efforceront de cerner la troupe. La chose est difficile, car sans doute l'arrivée de tant de chevaux sera perçue. Néanmoins qu'ils fassent diligence, et se lancent tout de suite vers le foyer... En attendant, je vais ramper dans la brousse pour tâcher de découvrir si Skill se trouve dans la troupe. Laissez-moi faire et allez au-devant de vos amis; le Bushman vous aidera, ma tactique est trop naturelle pour qu'il ne la comprenne pas immédiatement. »

En effet, sur quelques gestes et indications du Métis,

le San entraîna Martial. Ils remontèrent à cheval à l'orée des bois.

Dix minutes plus tard, Martial rencontra ses amis et leur expliqua le plan de Haag. Tous mirent pied à terre devant le petit bois, et conduisant avec précaution leurs montures, arrivèrent en vue du foyer.

Mais ce que le beau Métis avait prévu, arriva. Les Griquas, percevant le bruit d'une chevauchée et le froissement des feuilles, malgré les précautions prises, s'étaient levés précipitamment pour regagner leurs chevaux. Mais auparavant ils dispersèrent le bûcher, si bien que la plaine fut plongée dans une obscurité complète. Un coup de feu retentit.

« C'est Haag qui tire. Ah ! le vaillant homme, s'écria Martial. En avant, mes amis ! »

Les Boers s'élancèrent, mais il devint bientôt évident qu'ils n'atteindraient pas les ravisseurs dont les chevaux plus frais gardaient aisément l'avance. Au bout d'une heure de galop, il fallut s'arrêter, pour laisser souffler les chevaux et pour rechercher la piste

A ce moment un cavalier vint se placer auprès de Martial. C'était Haag qui rattrapait la troupe.

« Nous avons bien affaire à Skill, murmura-t-il à l'oreille du Français.

— Il ne faut pas abandonner sa trace, dit Martial. Nous y aiderez-vous?

— C'est inutile, vos compagnons s'en acquitteront à merveille. »

Il se tut, il parut prêter l'oreille à un bruit lointain. Martial n'osa l'interrompre.

« J'entends une troupe à cheval à peu de distance, dit enfin Haag. Il n'est pas impossible que ce soit Skill qui s'efforce dé nous tourner. »

Martial courut transmettre le renseignement à ses amis, les Boers. Le Bushman, consulté, confirma le renseignement, mais il penchait à y voir quelque feinte de l'ennemi.

Cependant la chevauchée se rapprochait davantage. Tous remontèrent à cheval, laissant le Bushman en observation. Dix minutes de trot et l'on se trouva de deux cents mètres de l'autre troupe, qui décidément marchait vers les Boers de Martial.

« Un instant! fit Haag; il faut savoir à qui nous avons affaire. » Les hommes se rangèrent à l'ombre d'un petit bois où il leur serait facile de se dissimuler, le cas échéant.

Cependant, la troupe adverse hésitait à son tour et une voix, traversant la tranquillité morte des campagnes, cria :

« Qui donc est là?

— C'est la voix de Florus, fit Haag qui tressaillit au souvenir du jeune et dédaigneux messager d'Ezéchiel.

— Amis! » répondit alors Martial.

Deux minutes où l'on entendit le pas des chevaux dans la brousse, puis de nouveau la voix :

« Où êtes-vous?

— Par ici, répliqua Martial tandis que Haag découvrait sa lanterne sourde.

— Ah! c'est le Français, fit dans l'ombre Florus. Que diable faites-vous ici, cousin?

— J'y cherchais ce que vous cherchez vous-même : Skill.

— Nous l'avons perdu de vue, il y a quelque temps déjà, mais nous suivions une troupe de Griquas avec laquelle il avait certainement rendez-vous.

— Et Thérèse? demanda Martial.

— La cousine hollandaise a disparu. Ces damnés Griquas sont parvenus à nous donner le change. Toutefois il nous reste un espoir dans le Bushman qui demeure invisible. Nous espérons bien avoir de ses nouvelles. »

Durant tout ce dialogue, Haag s'était tenu dans l'ombre. Il tressaillit lorsque Florus dit :

« Vous avez un compagnon? Est-ce le cousin hollandais?

— Non, c'est M. Haag, répondit Martial.

— Monsieur Haag, dit Florus, vous ne voulez pas parler de cet homme qui a du sang d'esclave dans les veines?

— Cousin Florus, dit Martial, je croyais que l'hospitalité vous ferait un devoir d'être respectueux pour le compagnon de votre hôte. Je m'honore d'avoir Haag pour ami.

— N'en parlons plus, dit Haag; je vous laisse avec ces messieurs.

— Non, dit Martial, en France, dans ces cas-là, nous demeurons avec celui de nos amis qui nous accompagna le premier. Souffrez que j'agisse comme en France... D'ailleurs ces messieurs vont perdre la piste de Skill s'ils s'arrêtent plus longtemps.

— Rassurez-vous, cousin Martial, répliqua Florus... bien que nous ayons perdu ses traces, nous ne tarderons pas à le relancer.

— Ah! fit Martial, ses traces nous les tenons. Ma troupe va se joindre à la vôtre pour les suivre.

— Et vous?

— Je partirai ce matin avec Norbert Van Reuth et l'arrière-garde.

— D'ailleurs, je vous laisserai des renseignements au long de la route, ajouta Florus. Skill suit, malgré ses tours et ses détours, la direction de Kimberley. En marchant dans cette direction, vous aurez des chances de nous rattraper, peut-être de nous devancer, de couper la route à Skill, bien que ses Griquas, dont le nombre s'est singulièrement accru, soient fort habiles... Adieu.

— Adieu et bonne chance », fit Martial.

Les cavaliers s'éloignèrent dans l'obscurité. Martial et Haag enfourchèrent leur monture, précédés du Bushman. Un silence régna. Martial souffrait beaucoup en pensant à l'humiliation du beau métis. Ce dernier rompit la pause.

« Vous voyez bien qu'il est impossible que je vous accompagne dans le Griqualand!... D'ailleurs je n'aimerais pas prendre part à une guerre contre les Griquas. Ce sont mes frères en pariatisme. Toutefois, je vous donnerai mon Bushman. »

Ils chevauchèrent encore pendant quelques minutes.

« Et puis, j'espère pouvoir vous aider autrement. »

Martial le remercia. Une heure plus tard, comme les premières teintes de l'aurore rougissaient le ciel, les deux hommes se séparèrent après une énergique poignée de main.

Peu de temps après, l'arrière-garde partait avec Martial et Norbert dans la direction de Kimberley. Des jours coulèrent.

CHAPITRE X

L'expédition de Jean Chevrot.

Cependant Jean Chevrot organisait avec une prudence et une minutie extrêmes l'expédition de découverte vers les Sneuwbergen.

Il avait étudié la disposition des lieux sur la carte et tracé son itinéraire. Voici les dispositions qu'il arrêta.

Tout d'abord les événements des derniers jours l'ayant mis en défiance, il résolut de fractionner ses moyens. Au lieu de partir avec de nombreux chariots et une grande escorte, il voulut partir seul, accompagné seulement de quelques hommes. Encore de ces hommes une partie cheminait-elle devant, une autre partie derrière.

« Il faut que j'aie l'air d'un promeneur inoffensif, disait-il à Ezéchiel, qui l'aidait à régler sa marche... La botanique sera ma principale occupation. Je porterai en bandoulière une boîte d'herborisation. Partout où je passerai, je m'informerai de la flore du pays.

— Vous aurez fort à faire, répondit Ezéchiel; notre

flore comporte une variété infinie, très changeante avec la nature du terrain, leur orientation, leur altitude.... Le Cap a longtemps servi de jardin botanique à l'Europe.

— Je le sais, oom Ezéchiel; cela donnera un caractère de vérité à mon déguisement.

— Alors vous aurez assez de quatre hommes?

— Oui, pour le début. Mais, à mesure que le temps s'avancera, vous en enverrez davantage sur ma trace afin que, le cas échéant, je les aie sous la main...

— Je vois, fit Ezéchiel. Le mieux serait de les dissimuler sous différents prétextes. Les uns seraient envoyés à des fermes lointaines, les autres mis à la chasse des troupeaux. Ceux-ci feindraient quelque partie de chasse dans la région de l'Orange; ceux-là iraient voir des parents établis dans la colonie du Cap.

— Tout juste.

— Et dans combien de temps échelonnerai-je ces petits paquets?

— Il me faudra bien quinze jours pour atteindre les Sneuwbergen et pour déterminer l'endroit où se trouvera le trésor.

— Voulez-vous me permettre de vous parler franc?

— Allez.

— Eh bien? je ne puis croire que vous réussissiez.

— Pourquoi donc? Vous n'ajoutez pas foi aux documents?...

— Les documents me paraissent authentiques.

— Alors?

— Alors, malgré l'authenticité des documents, je ne vous vois pas découvrant un trésor qui a échappé depuis deux siècles à tous les yeux...

— C'est qu'on ne savait pas... Et puis sans doute le lieu est très solitaire.

— Assurément, il en doit être ainsi, néanmoins ces montagnes ont été fort parcourues. Elles sont sillonnées de belles routes, un chemin de fer les traverse. Comment supposer que plusieurs milliers de personnes, Anglais, Boers et mieux encore Hottentots et Bushmen, jadis aient pu passer dans l'endroit où se trouve ce trésor sans le soupçonner et que vous le trouverez du coup?

— Ils n'ont pas fouillé et je fouillerai.

— C'est ce qui vous trompe... La légende du Veau d'or, ainsi que je le racontais dernièrement, a reçu un grand crédit autrefois. Des recherches ont été faites là comme ailleurs... Ah ! je sais bien qu'il y a une différence entre des recherches au hasard et celles que vous ferez sur de bonnes indications, mais encore cela ne peut me persuader.

— Il y a quelques jours, je pensais là-dessus comme vous.

— J'ajoute, fit Ezéchiel, qu'on s'est servi de Bushmen dont le flair est merveilleux et qui sont, ma foi, bien capables de découvrir les choses cachées sous la terre, ainsi qu'ils découvrent des endroits où se trouvent des eaux sous le sable.

— Je le répète, dit Jean, il y a quelques jours, je partageais votre relative incrédulité, mais Martial, qui est un savant de premier ordre, m'a fourni un moyen subtil à la fois et sûr de reconnaître la présence d'une grande masse métallique; depuis que je possède son secret, je suis tranquille.

— Nous verrons bien, murmura Ezéchiel, trop discret pour en demander davantage. »

Jean d'ailleurs mettait la dernière main aux préparatifs. Il disposa dans une pièce du rez-de-chaussée, chez Van Reuth, toutes les caisses renfermant les outils spéciaux : pics d'acier, échelles de corde, câble de traction, moufle, petit fourneau démontable dont Martial avait prévu l'emploi.

Deux jours durant, dans une sorte de hangar éloigné de l'habitation, il se livra à diverses manipulations chimiques, fabriqua entre autres de la nitroglycérine.

Ezéchiel le regardait avec curiosité :

« Qu'allez-vous faire de cette espèce d'huile?

— Cette espèce d'huile est un explosif d'une grande puissance. Nous en aurons besoin pour le cas où des rochers seraient venus couvrir le trésor. Il suffirait de les faire sauter avec ceci. J'ai aussi de la dynamite, là, dans cette caisse oblongue.

— Mais n'est-ce pas dangereux?

— Oui, fit Chevrot, c'est dangereux pour les gens qui ne savent pas manier les explosifs. Je puis vous rassurer sur ce point. Martial et moi avons fait les expériences de chimie les plus dangereuses; nous sommes familiers avec les monstres...

— Et ça? fit Ezéchiel montrant les appareils électriques que Chevrot vérifiait dans le même temps.

— Eh bien! oom, ce sont des appareils électriques.

— Vous allez donc vous servir de l'électricité?

— Oh, pour fort peu de chose, pour donner l'étincelle nécessaire à l'explosion d'une mine, c'est plus propre et plus sûr que les mèches ou les traînées de poudre.

— Tout cela est fort bien compris, dit oom Ezéchiel, et je vous souhaite de réussir.

— Mon Dieu, oom, ces caisses, ces cordes, ces outils de tous genres seraient bien inutiles, sans le génie de Martial.

— Le génie?

— Oui, le génie... Et voyez, c'est comme un symbole, la chose puissante qui doit nous mener à la découverte, cette chose sans laquelle le reste ne serait rien, elle est contenue dans la petite boîte de fer que voilà.

— Ce n'est pas de la sorcellerie, j'espère? demanda Ezéchiel qui avait une foi assez naïve.

— Mais non, oom Ezéchiel, c'est de la science... D'ailleurs, ajouta Jean Chevrot, il y a plus fort encore, c'est que vous pouvez ouvrir cette boîte et que vous n'y découvrirez rien; tout le monde peut ouvrir cette boîte sans pour cela être capable de trouver le trésor.

— Comment cela?

— Parce que tout tient dans une idée, dans un principe qu'il faut connaître... Oui, je vous accorde, oom Ezéchiel, que cela ressemble furieusement à ce qu'on disait jadis du talisman : un objet et des paroles à prononcer.

— C'est vrai!

— Mais la différence est qu'il ne suffit pas ici de paroles mystérieuses et incompréhensibles, mais d'une idée accessible à un esprit d'enfant... Ce qui n'empêche pas qu'il a fallu du génie, et un audacieux génie, pour le trouver.

— Je suis enchanté d'apprendre que mon neveu Martial est un grand homme, s'écria le bon Ezéchiel, que cet entretien intéressait au plus haut point... Et j'espère que vous m'expliquerez le mystère de cette boîte à votre retour des Sneuwbergen.

— Martial se fera un plaisir, oom Ezéchiel, de vous donner cette explication... En attendant, regardez toujours l'objet. »

Et Chevrot, ayant pris la boîte, en fit jouer le secret. On y voyait sous un verre, le plus simple, et à la fois le plus singulier petit appareil du monde.

C'était une aiguille d'or, fixée délicatement à un pivot et évoluant sur un cadran fait d'un fil d'or enroulé en hélice un nombre considérable de fois.

Ezéchiel, béant, considérait cette petite aiguille sous le verre biseauté qui la recouvrait. Elle tremblait doucement dans la clarté et une lueur émanait d'elle comme un reflet de la pensée savante qui avait prés·dé à sa confection.

« N'est-ce pas là une aiguille comparable à la baguette des découvreurs de sources? demanda curieusement Ezéchiel.

— Oui, oom, c'est cela même... Seulement tout le monde ne peut pas se servir de cette aiguille... Le secret de son action demeure là. »

Il se frappait le front.

« Et là, nul n'ira le chercher.

— Assurément, s'écria en riant Ezéchiel, ce n'est pas en vous cassant la tête qu'on le pourra saisir. »

Ils causaient ainsi tout le long du jour. Chevrot racontait à Ezéchiel les merveilles de la vieille Europe. Ezéchiel disait les splendeurs du Sud-Africain, le Mont aux Sources d'où s'échappent également sur des versants opposés le Vaal et l'Orange, les grandes cataractes des Anghrabies, les grottes, les rapides, les rochers découpés, les admirables sites qui marquent tout le parcours de l'Orange.

Il enseignait aussi au jeune homme les meilleurs

chemins, les plus solitaires. Il lui traçait un plan du pays d'après les fermiers établis.

« Et ne croyez pas que, pour avoir franchi l'Orange, vous vous trouverez en pays anglais. Les Boers de là sont nos frères. Deux de mes cousins sont établis sur la rive anglaise. Je vous écrirai des recommandations pour eux. Ils vous traiteront comme leur enfant. Ils vous donneront tous les secours désirables... N'hésitez pas à vous adresser à eux. »

Ezéchiel en vint à parler des projets de ceux qu'il appelait ses fils d'Europe. Il sut ainsi les amours de Jean et d'Augustine; il blâma le père intraitable.

Jean sentait la cordialité du géant comme une grande douceur. Cela l'encouragea à demander son avis sur l'établissement de Van Reuth dans l'État Libre.

« Je ne sais vraiment si Norbert Van Reuth a pris la bonne voie, dit Ezéchiel. Je doute qu'il soit heureux, surtout si sa sœur épouse neveu Martial... Haag lui-même devient chaque jour plus malheureux.

— Le mieux, fit Jean, serait sans doute que Van Reuth revienne en Europe avec Esther, si vraiment il l'aime... Seulement pour cela, il nous faut d'abord trouver le trésor, car je doute que la ferme ait assez de valeur pour fournir à la dot de Thérèse et à l'établissement de son frère.

— Il est certain que la grande valeur en ce pays c'est le travail, répondit Ezéchiel. Même c'est ce qui fait notre force. Un vrai Boer ne tient pas à l'argent à moins qu'il ne rêve d'aller finir ses jours à Bloemfontein ou à Johannesburg. Ce que nous aimons avant tout c'est l'indépendance, la vie patriarcale, les grands

troupeaux à conduire, les *trekken*. Le luxe raffiné n'est pas notre affaire. Qu'en ferions-nous? Le prix d'une ferme comme celle de Norbert Van Reuth, ferme qui est une véritable fortune pour un Boer, ne suffirait pas à faire vivre convenablement un homme comme Norbert Van Reuth dans votre vieille et luxueuse Europe.

— Le contraste entre la vie agreste des Boers et celle de nos villes ne vous fait-il pas craindre que Haag ne s'ennuie chez nous?

— Aussi ne conseillerai-je pas à Paul de résider en ville, mais bien de cultiver là-bas quelque domaine.

— C'est bien mon avis », dit Jean.

La conversation se porta sur d'autres sujets. Ezéchiel savait par cœur tous les récits concernant les révoltes des Boers, les grands *trekken*. Il les racontait tandis que Jean travaillait, étudiait les cartes, notait les renseignements du vieillard.

Au dehors la pluie tombait toujours. Les plaines étaient merveilleuses de fraîcheur et de coloris. Deux messagers étaient venus annoncer que la poursuite de Skill se continuait. Les ravisseurs avaient dépassé Kimberley, s'étaient répandus dans les brousses du Griqualand.

A mesure du temps écoulé, les nouvelles retardaient davantage. Le troisième et le quatrième jour, on ne vit venir aucun envoyé. Mais le cinquième, de grand matin, un Ba-Souto apportait une lettre de Martial pour Chevrot.

De crainte sans doute que cette lettre ne fût interceptée, il n'y était pas fait allusion à l'expédition vers le trésor, mais quelques sous-entendus engagaient Jean à prendre l'avance pendant que Skill demeurait

occupé ailleurs. Une action décisive contre celui-ci se préparait. Il avait pour lui des fonctionnaires anglais et de grands renforts de Griquas lui étaient survenus.

« Ce sera, mon cher Jean, une véritable bataille que nous devrons livrer pour que je puisse reprendre ma bien-aimée Thérèse. Toutefois, j'espère encore que les Anglais réfléchiront avant de se créer un « casus belli » avec l'État Libre... Mes compagnons boers sont admirables et intraitables... Ils veulent venger l'offense que Skill leur a infligée et tout l'effort de l'administration ne les empêchera pas de le faire...

« Ils ont une partie adverse redoutable, car le Griqualand est occupé par la population la plus remuante et la plus décidée d'Afrique... Mais comment tenir devant la fermeté de mes compagnons? Tous les jours ils avancent et, par leur attitude belliqueuse autant que par leurs discours pleins de force et de raison, ils détruisent des résistances naissantes...

« La partie intelligente et honnête de la population comprend leur grief et renonce à prendre parti contre eux ; mais les plus aventureux, les plus légers, poussés en dessous par quelques fonctionnaires anglais, se rangent avec Skill. Le jour n'est pas loin sans doute où nous subirons leur agression.

« Je dois dire qu'il nous survient aussi constamment des renforts suscités par l'oncle Ezéchiel et ses amis des frontières...

« Les Bushmen prêtés par Haag ont fait merveille. Sans eux jamais nous n'aurions pu tenir la piste de Skill, qui s'enfonce rapidement dans la brousse. La pluie efface ses traces. Malheureusement nous ne savons encore rien de Thérèse. Le premier Bushman,

comme vous le savez, a disparu en même temps qu'elle, et, on le suppose du moins, la suit pas à pas. Le deuxième nous aide à ne pas perdre de vue Skill. En outre, de temps en temps, il disparaît et je le soupçonne d'essayer d'établir le contact avec son frère de sang.

« Hâte-toi, cher ami. Sois prudent. Songe à Augustine... »

. . . .

Cette lettre combla Ezéchiel de joie et d'orgueil. Il se trouvait là quelque chose de ces temps passés où la guerre avec les Anglais faisait partie de l'existence au même titre que la garde des troupeaux.

« Bravo! mes jeunes gens, criait-il dans son enthousiasme, qu'ils aillent sans faiblir jusqu'au bout dans le devoir! L'injure sera vengée. Si l'administration anglaise refuse de s'en charger, les garçons n'y failliront pas. »

Cependant, le matin du sixième jour, Jean Chevrot fut prêt à partir. Dès la veille, il avait envoyé au devant de lui trois jeunes Boers, et le lendemain il serait suivi par un nombre égal de Ba-Ralongs, ennemis des Anglais, dévoués corps et âme à Ezéchiel.

Jean partit à cheval, sa boîte d'herboriste en bandoulière.

LIVRE III

LE TRÉSOR

CHAPITRE I

La ville du diamant.

Des jours se passèrent à poursuivre Skill. C'était une continuelle alerte, une vraie guerre de sauvages, avec ruses sans fin et embuscades.

On avait depuis longtemps franchi les frontières du Griqualand et l'Anglais remontait vers le nord, marchait vers le pays des diamants, vers Kimberley. Il évitait toutefois la proximité du chemin de fer et de la civilisation, se jetait au delà vers l'ouest, traversait la Riet et demeurait sur le plateau qui s'étend entre Griquatown et Kimberley.

Sa troupe augmentait tous les jours en nombre. Comme l'écrivait Martial, les autorités fermaient les yeux, soit qu'elles trouvassent leur compte à la violation du territoire par les Boers, soit qu'elles eussent été trompées par Skill. Cependant Ezéchiel avait eu beau porter ses plaintes jusqu'à Capetown même,

rien ne pouvait faire sortir l'administration de son inertie.

Cette histoire passionnait le pays. On la racontait sous diverses formes, les unes favorables à Skill, les autres aux Boers et aux Français. La présence de Norbert Van Reuth était fort commentée. Les partisans de Skill le présentaient sous l'espèce d'un tyran voulant obliger sa sœur à épouser contre son gré un Français, les autres acceptaient la version vraie. Mais tout le monde demeurait d'accord que cela finirait mal, les Boers étant connus pour leur ténacité et leur indomptable courage, les Griquas pour leur caractère remuant et belliqueux.

Ce qui contribuait surtout à rendre la situation inextricable c'est que Thérèse avait disparu. Cela donnait beau jeu aux amis de Skill pour prétendre qu'elle était volontairement partie avec l'Anglais. Skill, qui savait cela, redoublait de soins pour tenir sa présence cachée. Et le but secret de ses marches et contremarches se trouvait sans doute dans le désir de dépister les recherches sur ce point.

Enfin, les choses se gâtèrent au point que les Boers durent demander du renfort à Ezéchiel, ce que voyant, Skill, sentant le vent favorable, et porté par son tempérament d'aventurier, résolut de marcher sur Kimberley, d'y ramasser des adhérents et de livrer bataille si l'occasion se présentait.

Il entra dans la ville un samedi après-midi, comptant bien employer son temps à débaucher les ouvriers mineurs. Les autorités interdisent l'entrée des troupes armées dans la cité, et les Boers durent camper dehors, à part quelques-uns d'entre eux, chargés du soin de veiller sur Skill. Craignant un coup de main,

celui-ci obtint la protection de la force publique. Toute tentative contre lui devenait dès lors impossible; mais toute tentative contre les Boers le devenait également. Il y eut une sorte de trêve.

Ou plutôt, la lutte changea d'aspect. Tandis que Skill et ses Griquas, envahissant les abords des mines, cherchaient à exciter les mineurs, les Boers rassemblaient ceux de leur nationalité qui se trouvaient dans la ville et s'efforçaient de les entraîner dans leur parti. Ils sommaient d'autre part la police coloniale d'avoir à s'emparer du ravisseur.

Martial et Van Reuth, de garde autour des mines, s'étonnaient de voir l'activité extraordinaire qui règne dans l'immense chantier d'où l'on extrait le diamant. La mine dévore littéralement la ville. Elle s'agrandit tous les jours. C'est un véritable gouffre.

Sur tout le pourtour s'élèvent des charpentes de fer, portant des câbles de fer qui plongent par centaines dans le trou. Mue par la vapeur, une courroie sans fin transporte sur ces câbles les ouvriers et la terre diamantifère jusqu'aux planchers de triage... Mais ce n'est là que la mine extérieure. A mesure que la terre s'épuisait, on a suivi le filon et des galeries souterraines plongent aux entrailles du globe.

La production du diamant a été si considérable qu'elle a dépassé un milliard de francs. Le Brésil, la région la plus productive avant la découverte des gisements sud-africains, a mis un siècle et demi à en produire autant.

Le soir, la ville éclairée à la lumière électrique apparut merveilleuse aux hommes du désert, merveilleuse et monstrueuse. Sombres et murmurant tout bas des malédictions sur la cité maudite, cor-

rompue et désordonnée, les Boers se retirèrent bientôt avec dégoût vers leur campement. Ils n'emmenaient avec eux qu'un petit nombre de gars originaires de la plaine et assoiffés d'aventures.

Skill n'avait pas été beaucoup plus heureux. Le travail abondait, on signalait vaguement de nouveaux terrains et, parmi ces populations toutes pleines du miracle de certaines fortunes, une pareille rumeur éveillait mille convoitises.

D'ailleurs la police sous la pression des Boers avait prévenu l'Anglais qu'on ne tolérerait pas sa présence plus longtemps dans la ville. Il la quitta donc au plus tôt et courut se placer au delà du Vaal dans la chaîne de montagnes qui suit le cours du fleuve depuis les monts Abostos jusqu'à Likatlong. Une centaine de Griquas aventuriers l'y suivirent.

Cette marche fut pénible à tous. Souvent les vivres manquèrent. On fut obligé de se nourrir d'oignons et de melons sauvages qu'on trouve dans le sable et qui sont ordinairement la nourriture des Hottentots, des Ba-Chouanas pauvres et des Bushmen.

Enfin les Boers parvinrent à acculer la troupe de Skill dans une gorge sauvage. Mais comme c'était le soir, ils remirent la bataille jusqu'au lendemain. Or Skill leur échappa dans la nuit en traversant un défilé presque impraticable. Il ne se jugeait pas encore assez fort sans doute et, conseillé par les Griquas, il allait tenter la fortune dans la région des monts Abostos.

Alors la troupe des Boers de reprendre sa tactique ordinaire et de mener sa poursuite avec un calme et une persévérance inébranlables. Des détachements des deux troupes ennemies se rencontraient parfois

et se tiraient des coups de fusil. Deux Griquas et un Boer avaient trouvé la mort dans ces escarmouches. Martial et Van Reuth se désolaient d'être la cause de semblables calamités, mais, quand même ils l'eussent voulu, ils n'auraient pu faire renoncer les Boers à leur vengeance.

Le Bushman de Haag accompagnait l'armée des Boers. Il rendait d'immenses services. Nul n'était plus adroit à découvrir les oignons comestibles ou le succulent sama [1]. Au milieu de difficultés presque insurmontables il retrouvait les pistes perdues, remettait les Boers dans le bon chemin.

Depuis quelque temps, il disparaissait par inter valles, et il semblait furtif et inquiet. Son affection spéciale pour Martial était remarquable. Le jeune Français s'en montrait touché et aimait à sa manière le petit homme de la brousse. Aucune nouvelle de Thérèse. On supposait généralement, sans avoir jamais pu surprendre le secret de la tactique, que Skill la confiait à son avant-garde, tandis qu'il attirait les Boers sur sa propre trace.

Un matin, à l'aube, que Norbert Van Reuth et Martial avaient été placés en détachement à l'entrée d'un défilé où l'on voulait empêcher que Skill ne passât, ils eurent l'étonnement de voir tout à coup devant eux, deux Bushmen. Van Reuth put à peine les distinguer l'un de l'autre, mais Martial reconnut son ami et l'interrogea par signes ainsi qu'il en avait pris l'habitude. Le nain fit signe au jeune Français de l'accompagner. Martial prit son fusil, son manteau

1. *Sama*, appelé improprement melon sauvage. Sorte de cucurbitacé.

et s'apprêta à partir après avoir recommandé à Van Reuth de signaler tout de suite son absence à Florus.

« N'est-ce pas dangereux ce départ dans la nuit avec un sauvage? murmura Van Reuth. Es-tu sûr qu'il ne te conduit pas à la mort?

— J'ai confiance en lui, Norbert, dit Martial. Il possède un prodigieux instinct. Il n'est pas impossible qu'il ait découvert Thérèse...

— Laisse-moi t'accompagner.

— Nous ne pouvons tous deux abandonner ce poste.

— Va donc, dit Norbert à contre-cœur, mais garde-toi bien.

— Je ferai tout ce qu'il faut pour cela, ami; mais vraiment si je pouvais retrouver Thérèse et mettre un terme à l'affreuse aventure, j'en serais trop heureux... »

Quand il vit Martial prêt à partir à pied, le nain fit signe qu'il devait monter à cheval. Le jeune homme courut vers sa bête endormie non loin de là, l'enfourcha et partit avec le Buschman.

CHAPITRE II

La tour.

Le Bushman prit sa course et Martial le suivit au trot de son cheval. Plein d'amour et d'ardeur, il ne songeait pas au péril. Il espérait retrouver Thérèse, cela suffisait. Même, il s'impatientait à voir le Buschman s'arrêter tous les trois cents mètres pour construire à la hâte un repère qui devait servir sans doute à l'autre San. Mais le petit sauvage souriait avec malice et accomplissait patiemment son œuvre de coureur de plaine. Après six heures d'un trot fort dur, Martial se sentit las et affamé. Engagé par surprise dans cette aventure, il n'avait pu s'approvisionner des vivres nécessaires. Or, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait des plages de sable, des déserts pétrés, coupés de longues bandes de forêts d'arbres à épines.

Accablé de fatigue et de faim, le jeune Français fit signe au Bushman qu'il n'en pouvait plus. Le petit homme comprit tout de suite, s'arrêta et désigna à Martial un endroit ombragé par les acacias.

« J'ai faim, exprima Martial en une mimique expressive.

— Attendez-moi là », fit du geste le robuste nain.

Et, sans attendre la réponse de Martial, il disparut dans la brousse. Le jeune Européen attacha son cheval à un arbre, puis marcha dans la direction qu'avait prise le San. Il le découvrit à quelques cents mètres, marchant la face inclinée vers le sol, puis tout à coup se baissant et se mettant à fouir. Un temps ainsi, et juste comme Martial le rejoignait, il déterra un grand nombre de tubercules dont il fit un tas. Il arracha aussi un certain nombre de feuilles vertes tachetées de brun, d'apparence charnue.

« Qu'est-ce que cela? » demanda Martial.

L'étrange petit homme tendit une feuille; il en portait lui-même une autre à sa bouche et en déchirait l'enveloppe extérieure. Le savant l'imita et eut bientôt la bouche pleine d'une eau excellente. Il se rappela alors la pomme de terre du Bushman, espèce de plante donnant des tubercules d'un goût amer mais agréable.

Il fallut peu de temps pour les faire cuire sous la cendre. Et, durant son frugal repas, le jeune Français pensa beaucoup à la vie des San avant l'arrivée des Européens. Ce fut dans sa tête une épopée qui ne manqua pas de douceur. Il revécut l'histoire du pauvre petit homme, plein de vaillance, parcourant les déserts sud-africains, chasseur émérite, roi des animaux, tellement vaincu aujourd'hui. D'où venait-il? car, sans doute, il n'était pas originaire du Cap. Se trouvait-il relié à la race des nains dont Stanley a retrouvé la trace dans ses voyages? Provenait-il de plus loin encore? A-t-il quelques rapports avec les

indigènes de l'Andaman, les Négritos d'Asie, de même taille, presque de mêmes mœurs, différents seulement par la forme de tête allongée chez l'Africain, large et ronde chez l'Asiatique?

Cette race naine a-t-elle occupé la terre, a-t-elle précédé les races jaunes et malaises qui semblaient bien, elles aussi, avoir possédé le monde avant les Blancs?

Le petit homme était loin de pareilles spéculations. Il mangeait consciencieusement ses pommes de terre et écoutait les bruits de la solitude. La cicatrice qui lui balafrait la figure de la tempe à la bouche ne lui enlevait pas une sorte de douceur dans la physionomie. Martial observait tous ses mouvements, et le nain, parfois, regardait Martial avec une expression de sympathie. A un moment il se jeta par terre et, l'oreille collée au sol, il demeura longtemps immobile. Quand il se releva, il demanda par signes si le jeune Européen était encore fatigué. Pour toute réponse, Martial marcha vers son cheval et l'enfourcha.

Il trottait, le Bushman suivant de l'œil une trace dont on n'apercevait pas le moindre vestige. Et son trot était silencieux comme le vol d'un oiseau nocturne. On ne l'entendait ni frôler les herbes, ni retomber sur le sol. Les foulées du cheval de Martial devenaient ainsi l'unique bruit de la solitude.

Quatre heures passèrent. Le nain infatigable courait toujours. Le cheval de Martial, visiblement rendu, laissait tomber sa tête. Il fallut le pousser. Bientôt il butta et peu après s'abattit.

Quand le Bushman eut aidé Martial à se relever il fit signe qu'on laissât la bête se reposer, et il entraîna le jeune homme après lui avoir fait emporter la corde

suspendue à sa selle. L'agitation du sauvage n'échappa point à Martial : sans doute le but de la poursuite était proche.

En effet, après avoir abandonné pour quelques minutes son compagnon, le San revint, l'air à la fois triomphant et mystérieux. Depuis une heure environ le pays était devenu plus accidenté. Il y avait là des collines assez hautes, faites de roches dures sur lesquelles la marche n'était point aisée.

Ils traversèrent une gorge étroite et se trouvèrent dans une espèce de cirque, clos de véritables murailles à pic. Du doigt le San indiqua le haut d'une de ces murailles où une échancrure en demi-lune ouvrait la perspective sur une sorte de vallée, car à droite et à gauche les lignes de faîte fuyaient vers l'horizon.

« Je ne comprends pas trop ce que tu veux, fit Martial... Il doit y avoir un autre chemin pour mener par là. »

Et il indiqua de la main le trajet qu'il pensait devoir effectuer.

« Non, non, fit de la tête le Bushman.

— Non? interrogea de même Martial... Alors je ne puis rien... J'ai toute confiance en toi, mais je ne puis espérer d'arriver à cette échancrure à plus de cent mètres de hauteur.

— Là, là, fit du geste le San en montrant cette fois la ceinture de Martial.

— Oui, répondit le jeune homme, la corde que tu m'as fais emporter, mais il faudra toujours que l'un de nous monte d'abord et je n'en vois pas la possibilité. »

Le San poussa un clappement caractéristique et invita Martial à lui donner la corde, ce que celui-ci

fit de bonne grâce. Et alors l'Européen assista à un spectacle vraiment extraordinaire, l'ascension de la paroi verticale par le nain agile. Vingt fois, le Bushman faillit être précipité, vingt fois, il se rattrapa. Martial en tremblait d'anxiété, et il était mal remis de son émotion quand le nain atteignit une plate-forme.

« Bravo, cria Martial.

— Chut », montra le San, la main énergiquement placée en tampon sur la bouche.

Puis il déroula la corde qu'il portait en bandoulière. Elle était juste assez longue pour permettre à Martial d'atteindre avec ses armes et ses munitions l'endroit où se tenait le sauvage. Trois fois, le Bushman recommença cette opération et chaque fois il manqua se rompre le cou. Martial ne pouvait se lasser d'admirer son courage et sa force, et, quand ils se trouvèrent tous deux au sommet, il saisit la main du San et la serra avec énergie, puis ces deux hommes, si loin l'un de l'autre dans l'échelle des êtres, se regardèrent avec une ardente affection. Cependant l'émotion fut aussi rapide qu'intense chez le Bushman, et Martial reprenait seulement le sang-froid que déjà il trouvait son compagnon en quête.

Glissant entre deux rochers juxtaposés, franchissant d'un bond une vertigineuse crevasse au fond de laquelle coulait un mince ruisselet, le nain arrivait bientôt à une plate-forme tournée du côté opposé à celui par lequel Martial et lui étaient survenus.

A trois mètres de l'arête de cette plate-forme, il se jeta à plat ventre et rampa avec de grandes précautions jusqu'à l'extrême rebord du rocher. Une touffe de ronces y poussait dans une fissure. Cachant sa

tête dans une grande anxiété, le San se pencha, regarda. Martial attendait dans une grande anxiété. Enfin le San se détacha, revint vers son compagnon qu'il guida attentivement, l'obligeant à prendre toutes les précautions qu'il avait prises et bientôt ils se trouvèrent tous deux couchés sur le ventre, la tête cachée par les ronces.

Martial regarda avidement. Il voyait une vallée encaissée faisant à cinq cents mètres un tournant brusque. Elle tournait autour du rocher où se tenait Martial de façon que ce rocher se dressait là comme une tour isolée. Il avait fallu la sagacité merveilleuse du San chasseur de lion, pour voir le parti qu'on pouvait tirer de cette situation. En effet, au pied du rocher, trois hommes campaient, trois Griquas vêtus du kaross hottentot et armés de vieux fusils. A côté d'eux, assise sur une pierre, désespérée, soucieuse, mais fière encore dans sa détresse, Thérèse.

Cette jolie silhouette dans l'âpre gorge, dans ce milieu farouche, prit Martial aux entrailles. Il eût bondi de joie et de fureur mêlées, si le Bushman n'eût prévu ce mouvement chez lui et ne l'eût maîtrisé.

Rendu à la réalité de l'heure, Martial contemplait Thérèse. Elle était si délicieuse de finesse, si adorablement ciselée par la nature pour être le charme d'un noble foyer, le plus cher trésor d'un mari! Le contraste de ses grâces nombreuses, des tendres contours de sa bouche, de son menton, des douces lumières de ses yeux bleus, de toute sa personne où s'incarnait l'aristocratie des plus hautes races, ce contraste avec des vêtements fatigués, lacérés, à la précipitation des fuites, fripés à la pluie et déteints au soleil, cette captivité dans un lieu solitaire au

milieu d'aventuriers qui sans doute ne lui épargnaient pas les mauvais propos, Martial en éprouva une peine si vive qu'il se mit à pleurer silencieusement.

Le San le regardait avec une lueur de pitié où petit à petit de la haine se faisait jour. Avant que Martial put prévoir son acte, il avait tiré de sa ceinture son petit arc bijou, y avait adapté une flèche enfantine et, visant un des Griquas, l'avait percé d'un trait empoisonné qui le tuait sur-le-champ. Avec la rapidité de l'éclair, il en fit autant au second et au troisième, encore que celui-ci essaya de fuir.

« Qu'avez-vous fait! » dit Martial, cloué au sol par l'horreur.

Le visage du petit homme avait une expression d'audace victorieuse. Aucun raisonnement n'aurait pu lui faire concevoir la modération de Martial pour les ravisseurs de sa femme, car il croyait Thérèse l'épouse du jeune homme.

Cependant Thérèse s'était levée, terrifiée de la mort foudroyante de ses gardiens, et cherchait autour d'elle un endroit où se mettre à l'abri des terribles flèches.

Mais déjà Martial et le San s'étaient redressés et l'exclamation d'effroi de Thérèse se changea en un cri d'allégresse.

« Vous, Martial! dit-elle.

— Et vous, Thérèse! » fit Martial.

Ils eussent sans doute continué l'entretien si le Bushman, qui tendait l'oreille, n'avait fait signe à Martial que des gens approchaient.

« Au fait, Thérèse, demanda le jeune savant, n'aviez-vous que ces gardiens-là?

— Les autres nous ont quittés il y a à peine deux heures, mais ils vont revenir. »

Le Bushman clappa fortement pour attirer l'attention de Martial; puis, déroulant la corde, il fit comprendre que Thérèse devait en toute diligence être hissée jusqu'à la plate-forme.

Martial acquiesça. Or, l'espèce de muraille perpendiculaire au pied de laquelle se tenait Thérèse se trouvait interrompue en trois points par des saillies accessibles. Le jeune savant ayant accroché sa corde descendit jusqu'à la première saillie, le Bushman l'y suivit, mais sans autre aide que ses pieds et ses mains. Il en fut encore ainsi pour atteindre la seconde saillie, mais de cet endroit au pied, nul moyen ne s'offrit que la corde. Martial hésita un moment entre le parti de descendre lui-même ou de laisser descendre le Bushman. Toutefois il réfléchit que Thérèse pourrait éprouver une vive répulsion à être aidée par le nain et il résolut de descendre lui-même d'autant plus que l'amour l'y poussait.

Le Bushman demeura donc sur la saillie, tandis que Martial glissait le long de la corde et arrivait près de Thérèse. Malgré le pressant danger, la jeune fille ne put s'empêcher de rougir en voyant près d'elle celui qui depuis longtemps faisait battre secrètement son cœur, et ils demeurèrent quelques minutes embarrassés tous deux par la violence de leurs sensations. Les clappements inquiets du San les arrachèrent à ce trouble à la fois cruel et délicieux. Martial ayant fait une anse au bout de la corde y assit Thérèse, puis, étant remonté lui-même jusqu'à la saillie, il aida le Bushman à hisser la jeune fille.

Ils firent de même pour les autres paliers, avec

cette différence que le nain ayant d'abord escaladé la muraille grâce à quelques creux et aspérités, Martial lui lança la corde. Arrivés au sommet, ils se retirèrent au delà de la crevasse vertigineuse au fond de laquelle coulait un sourcelet, tandis que le San fermait l'arrière-garde. Le jeune savant comptait emporter sans tarder son trésor reconquis; mais le Bushman l'en empêcha, lui faisant signe d'écouter.

Il se passa bien cinq minutes avant que l'Européen entendît quelque chose; enfin, il distingua un bruit confus fait d'un murmure de voix et des pas de nombreux chevaux. Il comprit alors qu'il serait extrêmement dangereux de quitter l'espèce de forteresse naturelle où le trio se tenait. Il fallait attendre une occasion.

Thérèse se cacha derrière un rocher et le San et Martial se couchèrent à plat ventre, les yeux tournés vers la direction d'où viendraient les ennemis, qui se montèrent bientôt sur la route même qu'avaient prise le Bushman et Martial pour venir, tournèrent autour du rocher et emplirent le Val.

Ils étaient bien deux cents Griquas, et l'on distinguait parmi eux trois Européens. Le San reconnut l'Anglais par lequel il avait failli être tué. Il reconnut aussi parmi les chevaux celui de Martial. Nul doute que les Griquas sous les ordres de Skill ne fussent amenés là par quelques-uns des hommes chargés par l'Anglais de mettre Thérèse en lieu sûr. La vallée constituait une sorte de rendez-vous général.

A mesure que Martial se rendait compte de ces détails, il refaisait dans sa tête le plan de Skill. Il était clair que l'Anglais ne se bornerait pas à réunir deux cents Griquas, mais que cette troupe promenée

à travers le Griqualand se grossirait, ferait boule de neige et viendrait s'opposer aux Boers du Transvaal et de l'État Libre.

Si les Anglais ne lui accordaient des renforts effectifs, ils l'aideraient en dessous, trop heureux de trouver un homme de main capable de fomenter la guerre entre Boers et Anglais. Le gouvernement particulier du Cap en serait quitte pour renier Skill s'il échouait. L'Anglais sentait cette situation et comptait en profiter. Pour peu que Griquas et Ba-Chouanas lui fournissent un peu d'aide, il viendrait à bout de Martial et de ses alliés, et, une fois victorieux, il serait assez soutenu par les Anglais du Cap pour imposer silence aux Orangiens.

D'ailleurs il persistait à croire que le trésor se trouvait sur la rive anglaise de l'Orange, et on comprend qu'il voulût obtenir un droit de surveillance telle que ni Martial ni Chevrot ne pussent quitter le territoire de la Colonie avec le trésor.

Il n'y avait plus d'autre issue. L'action occulte qu'il s'était promise, l'habile espionnage de l'expédition française, tout cela se trouvait compromis par sa passion pour Thérèse et sa confiance brutale dans la force et l'audace. S'il était parvenu à obtenir de Martial le partage du trésor, il aurait pu se réjouir de sa tactique téméraire. Mais il n'avait compté ni avec l'énergie du jeune savant, ni avec la solidarité furieuse des Boers. Les circonstances lui avaient forcé la main. Logique avec sa nature violente et hardie, il acceptait les fatalités de la situation, résolu à mener sa campagne jusqu'au bout.

Sa volonté guerrière apparut avec une clarté parfaite dans le soin qu'il apporta à placer ses senti-

nelles à toutes les issues du Val et même loin de là. Martial y retrouva la forte organisation britannique, ce sens pratique qui, aidé de leur ténacité, a fait réussir les Anglo-Saxons dans toutes leurs entreprises.

Mais Martial ne s'arrêta pas à faire de trop longues réflexions là-dessus. En vérité, cette organisation militaire, ces sentinelles lointaines, rendaient la situation pénible aux trois réfugiés du haut rocher.

Il pouvait se faire, certes, que les gens de Skill ne découvrissent pas la retraite du jeune savant. Même, dans le cas où leur présence y serait décelée, peut-être demeureraient-ils inaccessibles, car nul Griqua ne posséda jamais l'agilité surprenante du Bushman et il était impossible que Skill eût songé à se munir de cordes.

Dans les deux cas, il fallait attendre qu'il survînt du renfort et Martial ne songeait plus sans une vive reconnaissance aux soins pris par le Bushman pour marquer sa piste à ses amis.

A la plus longue évaluation, ceux-ci, sous la conduite de Norbert Van Reuth, arriveraient le lendemain matin vers dix heures, puisqu'il fallait supposer qu'ils s'étaient mis en route dans l'après-midi du jour finissant. Arrêtés par la nuit, ils reprendraient dès l'aube du lendemain et bon nombre d'entre eux, sinon tous, arriveraient entre neuf et dix heures.

Il en était là de ses pensées, quand des cris de fureur venus de la vallée attirèrent son attention. Il rampa vers le rebord de la plate-forme d'où l'on dominait les cadavres des trois Griquas tués par le San et le spectacle qu'il eut sous les yeux lui donna de l'inquiétude moins pour lui que pour sa compagne.

Une foule désordonnée de Griquas se pressait en

effet autour des cadavres et des imprécations terribles s'élevaient vers le ciel. A un moment, un homme, attiré par le bruit, fendit le flot humain et se porta sur le lieu du meurtre. Martial vit en lui un Européen. L'homme leva la tête. Martial reconnut Skill.

CHAPITRE III

Prisonniers.

Martial tenait son rival, son ennemi, la cause d'une guerre cruelle, l'injuste agresseur, le bandit sans scrupule, au bout de son fusil!

Deux minutes, les mouvements passionnés que l'ardente vie d'aventure rendaient plus impétueux en lui que l'eau des torrents à la fonte des neiges, tinrent Martial dans l'âpre désir d'anéantir avec l'odieux Anglais la source de tant de maux, le ravisseur de Thérèse. Mais la civilisation ne nous a pas fait en vain une âme subtile. Quelqu'affreux brigand que fût Skill, il ne parvint pas à faire de Martial un assassin.

« Je le frapperais en face, murmura-t-il; je ne le frapperai pas par derrière. »

Il se félicita, d'ailleurs, deux minutes plus tard de n'avoir pas cédé à son imprudent transport, en réfléchissant qu'il aurait attiré immédiatement l'attention et la fureur des Griquas.

Cette satisfaction fut de courte durée, car les Griquas, après avoir exhalé en exclamations, plaintes et menaces, leur colère, se livrèrent à une enquête

minutieuse sur les causes de la mort de leurs amis. Ils ne purent découvrir les flèches du San, l'adroit petit homme les avait retirées des blessures, mais leur expérience des plaies en général et l'apparence des cadavres leur firent bien vite découvrir qu'il s'agissait de lésions envenimées par le poison terrible des Bushmen.

Quelques-uns d'entre eux, fort habiles à suivre les pistes des animaux sauvages, aperçurent la trace des pas de Martial et de Thérèse. Ils virent avec étonnement que ces traces menaient vers la muraille du rocher et, sans pouvoir l'expliquer, ils conclurent de diverses érosions dans la pierre à la présence là-haut des meurtriers.

Épaulant avec précipitation leurs fusils, ils tirèrent dans la direction de la plate-forme, sur les ronces qui garnissaient l'arête. Martial et le San s'étaient déjà retirés.

Comme il n'y avait pas péril en la demeure, le jeune Français courut rejoindre Thérèse à qui il décrivit sous le meilleur jour possible la situation : savoir la fuite impossible et l'expectative du renfort des Boers.

« Au cas improbable où nous serions attaqués, nous ne pourrions l'être que par les deux côtés qui nous furent à nous-mêmes accessibles... Or leur défense serait facile. J'ai un bon fusil et environ cent cinquante cartouches à tirer. Tout est donc pour nous une question de patience, de courage passif. J'espère, mademoiselle, que vous voudrez bien avoir confiance en moi. »

Elle le regarda de son pur regard bleu où la fierté s'alliait si admirablement à la tendresse.

« Avec vous, cher cousin, je me sentirais mieux

couverte que par une armée, et la raison en est que je vous admire assez pour regarder comme un honneur de mourir avec vous.

— Chère cousine, répondit Martial, ne me faites pas mourir de confusion... J'ai seulement le désir de vous être utile et de vous rendre libre et heureuse à votre frère.

— En vérité, dit-elle, me rendrez-vous si volontiers que cela? »

Le ton d'ironie exquise de la jeune fille occasionna un tressaillement de bonheur dans la poitrine de Martial.

« Thérèse, cria-t-il, éperdu, voulez-vous dire que vous me permettez de vous aimer? »

Elle sourit et demeura une minute silencieuse, examinant Martial avec l'invincible curiosité de son sexe, puis, le voyant faiblir d'angoisse :

« Non seulement je vous le permets, monsieur mon cousin, mais j'en tirerai un grand bonheur parce que...

— Parce que!...

— Parce que je me suis laissée envahir (oh! malgré ma résistance) par un sentiment qui ressemble trop à celui que je lis sur votre visage pour que je puisse le confondre plus longtemps avec une simple tendresse de cousin à cousine.

— Vous m'aimeriez, Thérèse! »

Ils demeurèrent quelques minutes en silence, se contemplant, se regardant les yeux dans les yeux, jusqu'au fond de l'âme.

Le soir approchait. Une majesté tranquille descendait sur les choses, les enveloppait d'infini et d'éternel. Alors ils eurent la sensation de leur pauvre

amour de créature parmi les harmonies de la terre et du ciel. Martial avait pris la main de son amie. Il tenait cette petite main tressaillante, et, sur ce rocher, dans la solitude, sous la menace d'un redoutable ennemi, le cœur des deux jeunes gens était plus large qu'à aucune minute de leur vie.

Cependant, le San observait la vallée avec une prudence obstinée de sauvage. Tout à coup, très ému, poussant de petits cris sourds, il accourut vers Martial et se fit suivre de lui. Ils arrivèrent en rampant jusque près de l'arête.

Les Griquas, qui venaient sans doute de se concerter, avaient reconnu l'impossibilité d'escalader la plate-forme. Ils s'étaient éloignés du pied de la muraille, vers la pente la plus proche. Là, se trouvait une sorte de contrefort, qui se détachait de la masse rocheuse et montait très haut ainsi qu'un observatoire, mais un observatoire étroit où seulement un seul homme pouvait tenir. Or, le Bushman, désignant ce contrefort, Martial vit un Griqua se hisser lentement vers l'observatoire qui le terminait.

« Aïe, murmura Martial, ce drôle nous surplombera et pourra nous envoyer toutes les balles qu'il voudra. »

Il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de prévenir l'agression. Martial, non sans répugnance, épaula son fusil, visa, tira. Le Griqua, atteint au bras, poussa un cri et s'affaissa. La foule des autres se mit à hurler de rage; toutefois, comprenant qu'il était dangereux de se tenir à découvert, ils coururent s'abriter au tournant du val.

Martial ne les quittait pas des yeux. Un moment, il vit un Griqua se détacher du groupe, gagner en s'ef-

façant le contrefort, le tourner de manière à n'être pas exposé aux balles. Cinq minutes après, il faisait son apparition sur l'observatoire et, épaulant son fusil, il cherchait une victime, quand la balle de Martial l'atteignit en plein front; il fut culbuté du haut en bas du contrefort et retomba dans la vallée avec un bruit sourd après avoir roulé le long de la rapide pente.

Un silence de consternation répondit à ce nouveau coup de Martial. Les Griquas parurent comprendre qu'ils n'arriveraient pas facilement à déloger l'ennemi d'une position tellement favorable et renoncèrent momentanément à l'observatoire. Cachés au tournant du val, ils délibéraient.

Alors, suivi de Martial, le Bushman gagna le bord de la profonde fissure au fond de laquelle coulait un ruisselet. Il s'y pencha. Le bruit de l'eau sur les pierres du fond se répercutait avec une sonorité qui démontrait l'existence d'un creux considérable.

Le San prit la corde qui avait déjà si bien servi et ayant fait un gros nœud, l'arrêta par ce nœud dans l'angle que formaient entre elles deux pierres solides; puis il indiqua à Martial, par gestes, son intention de descendre dans la fissure.

« Eh! quoi! » dit Martial.

Le Bushman mima la descente, et la fuite par une grotte souterraine qui devait mener au loin.

« Ce n'est sans doute qu'une espérance », pensa Martial.

Mais quand le petit homme eut disparu dans la fissure, ce fut en vain que Martial et Thérèse l'attendirent. Comme il ne réapparaissait pas, Martial tira sur la corde, et la sentit libre.

« Il existe un passage souterrain, dit-il avec joie. Je vais m'en assurer.

— Vous allez descendre dans cette crevasse! murmura Thérèse accablée.

— Il le faut bien, Thérèse... S'il existe là un passage, nous serons trop heureux de pouvoir en user. »

Devant ce danger que son ami allait courir, la tendresse de Thérèse se fit jour impérieusement.

« Je vous aime, Martial, soyez prudent. »

Il s'émut et, d'un geste rapide, prit la jeune fille sur son cœur. Une minute délicieuse coula.

« Allons », fit Martial.

Il se laissa glisser. D'abord, il ne vit rien; les ténèbres étaient profondes, au sortir de l'éblouissement du grand jour; mais peu à peu ses yeux se firent à l'obscurité et alors, tout en descendant, il put explorer les parois de la crevasse. Elles allaient s'éloignant l'une de l'autre et la crevasse fut bientôt si large que Martial n'entrevit aucun moyen de se sauver par là, quand même il se fût trouvé une grotte.

« Le pauvre petit San a donc péri! »

Il disait ces mots, quand il aperçut dans une des parois une ouverture ronde, d'où coulait un mince filet d'eau.

« Cependant voilà un passage creusé par ce filet. L'instinct et l'expérience du pauvre Bushman le lui auront fait découvrir! »

Mais cette ouverture si lointaine, comment l'atteindre? En s'y efforçant le San a-t-il péri?

« J'aurais entendu le bruit de sa chute. »

Alors la conviction entra irrésistiblement en Martial que le San était parvenu à gagner l'ouverture.

« Comment s'y est-il pris?... Nul doute qu'il n'ait

employé la manière des singes, c'est-à-dire que, faisant osciller la corde, il se sera lancé et aura rattrapé le bord du trou béant... »

Ce qui avait été possible à un Bushman, devenait pour le jeune savant et surtout pour sa compagne une absolue impossibilité. Martial remonta.

« La fuite nous est fermée, Thérèse ! »

Elle eut un sourire comme si elle eût été heureuse de cette occasion de lui montrer qu'elle acceptait vaillamment tous les dangers partagés avec son ami.

CHAPITRE IV

« Je maintiendrai. »

La nuit était venue. Thérèse, lasse, pour la première fois depuis bien des jours, put dormir d'un bon sommeil. Martial la couvrit de son manteau et de feuilles de ronces.

Lui veilla. L'ombre n'était pas si complète qu'on ne vît les trois quarts de la vallée. Martial, ainsi qu'une sentinelle, tournait autour de son rocher et fouillait du regard les coins et les recoins, au bas de la tour.

Une heure s'écoula. Le silence était profond, les Griquas sans doute fatigués d'une longue étape reposaient. Mais il vint un bruit léger comme un farfouillement de rat, presque aussitôt suivi d'un grand tapage de voix dans le camp ennemi.

Martial guettait. Malgré le bruit de voix et le tapage assurément volontaire, il entendait par intermittence le farfouillement, le glissement. Le fusil prêt, il fit encore le tour de son rocher, inquiet pour Thérèse. A ce moment un coup de feu retentit, une balle frappa la pierre, la jeune fille se réveilla à demi.

« Qu'y a-t-il? murmura-t-elle.

— Rien d'important, dit Martial; on ne vous atteindra pas dans votre abri. »

Thérèse était si lasse qu'elle se rendormit. Martial, s'effaçant tant qu'il put, attendit les événements. Une nouvelle balle vint s'écraser à ses pieds. Puis, de deux minutes en deux minutes, il vint un projectile.

« Voilà notre forteresse bombardée, pensa-t-il. Il ne faut pas que cela dure. »

Il savait bien d'où venaient les coups de feu. Ce ne pouvait être que de l'observatoire. Il regarda de ce côté. La nuit tragique étendait sa robe sombre, l'observatoire apparaissait confusément, sans qu'on n'y distinguât rien.

« J'ai cent quatre-vingts cartouches à tirer, se dit Martial... J'en aurai sans doute un plus pressant besoin en d'autres circonstances. Cependant, afin de montrer que je veille, risquons trois balles vers cet obstiné tirailleur. »

S'efforçant de se rappeler à peu près exactement la position de l'observatoire, Martial tira son premier coup de fusil. Une détonation répondit à la sienne. Une légère lueur dénonça la balle au sortir du canon. Martial pointa sur la lueur. Dix fois, il répondit ainsi à son adversaire. A la neuvième reprise il crut entendre un cri. Il tira un dernier coup, et quand l'explosion eut retenti aux échos de la vallée, il écouta. Un bruit sourd comme celui d'un corps qui roule arriva jusqu'à ses oreilles, terminé par un plof sonnant le creux que Martial se rappelait avoir entendu un jour à la chute d'un malheureux ouvrier tombant d'un échafaudage.

Ensuite plus rien. Le tireur, mort sans doute, tout

au moins évanoui, ne fut pas remplacé. On ne tira plus vers la plate-forme. Tranquille de ce côté, Martial continua pourtant de veiller avec le plus grand soin.

Les heures de la nuit coulèrent une à une. Le froid se fit terrible. Afin d'en éviter l'engourdissement mortel pour la dormeuse, Martial arrachait constamment des feuilles d'arbustes, presque sèches, et en couvrait Thérèse. Elle fut bientôt enfouie sous un amas considérable de ces feuilles. Alors, désireux de parfaire son ouvrage, Martial retira sa veste et l'étendit sur sa bien-aimée, sur le visage de laquelle il disposa encore un léger fichu.

Alors la gelée le mordit comme un chien furieux. Il se leva et se promena, se donnant tout le mouvement possible. Il souffrait beaucoup, mais le plaisir de savoir Thérèse à peu près en sûreté compensait toute douleur.

Du côté des Griquas, on avait allumé des feux. La lueur s'en réfléchissait sur les rochers et les alternatives des clairs et des obscurs, le mouvement de la flamme qui déplaçait les ombres faisaient vivre fantastiquement la vallée.

Quand Martial alluma une allumette pour regarder sa montre, il reconnut qu'il était seulement une heure du matin. Résigné, il allait reprendre sa promenade quand une balle lui passa si près de la tempe qu'il en sentit le vent.

« On a tiré sur la lueur de l'allumette, se dit-il. J'ai eu tort de me tenir si près de l'arête. »

Cela lui prouva qu'on veillait de l'autre côté. Il ne répondit pas à ce coup de fusil, attendant qu'il en vînt un autre pour connaître la position des tireurs. Il ne vint plus rien. Alors, il se rassura.

Environ une heure plus tard, il entendit un froissement léger. Il rampa vers le côté d'où venait ce bruit et essaya de percer les ténèbres. Au bas de la muraille, vers la vallée, il aperçut confusément un groupe d'hommes. Bien qu'il n'y eut rien à craindre de ce côté, il tira cependant un coup de revolver. Les hommes se sauvèrent.

Les heures passaient. Il ne se produisit pas d'autre incident. Bientôt l'aurore frissonna sur le monde; le voile léger de la lumière se posa sur les rochers comme une poudre fine. Les formes émergèrent d'une légère brume. La complexité et la subtilité de la terre apparut.

Thérèse s'éveilla. Elle avait bien dormi sur la dure couche de granit. Rien ne saurait rendre sa confusion quand elle s'aperçut des soins que Martial avait pris d'elle. La gratitude et l'amour emplirent son cœur; elle prit doucement la main du jeune homme et son sourire disait la grâce entière, le doux abandon de l'âme qui se livre. Il la prit contre lui, ainsi qu'un trésor fragile et comme le soleil envoyait son premier rayon dans le val, ils échangèrent le baiser des fiançailles.

Un coup de fusil répondit à ce baiser.

Une balle traversa le manteau de Martial que portait encore Thérèse.

Surpris, le jeune homme se retourna, car il se croyait à l'abri.

Or, il aperçut sur une saillie plus débordante, du flanc du val, de l'autre côté de l'observatoire, un petit nuage de fumée dénonçant un tireur embusqué derrière une grosse pierre.

Il allait répondre, quand il vit dix Griquas sortir

du couvert et se diriger vers la tour. Ils portaient en guise de perche un arbre très élevé, ébranché, dont ils comptaient sans doute se servir ainsi que d'une échelle.

Il n'eut pas le temps de prendre une décision qu'une nouvelle balle s'écrasait contre le rocher où s'abritait naguère Thérèse. Il n'y avait plus sur la plate-forme un seul point où la jeune fille se trouverait en sûreté.

Martial s'abandonnait au désespoir quand, dans un éclair brusque, il entrevit le salut. Vite il entraîna Thérèse vers la crevasse et, ayant disposé l'extrémité de la corde de la manière la plus convenable pour que la jeune fille s'y trouvât assise et accrochée par les mains, il la voulut faire descendre dans la fissure, où elle demeurerait ainsi suspendue jusqu'au moment où Norbert arriverait avec du renfort.

« Mais vous? dit-elle.

— Il faut que je défende notre forteresse. Toutefois, je vais m'assurer un abri provisoire. »

Il dit, et formant une anse dans la partie supérieure de la corde, à environ deux mètres de son point d'attache, il expliqua à Thérèse que, le pied pris dans cette anse, il pourrait à volonté se dérober aux coups venant de la saillie.

« Quant aux autres, dit-il, il faut que je m'assure qu'ils ne sont point dangereux. »

Thérèse consentit sagement à ces mesures. Alors, Martial s'effaçant tant qu'il put, s'avança sous le feu venant de la saillie, jusqu'au rebord de la plate-forme.

Les Griquas, en courant, y avaient apporté la perche. S'il devenait évident qu'elle n'atteignait pas

jusqu'en haut de la forteresse, cependant elle allait jusqu'à la première saillie, d'où un homme pourrait la monter jusqu'à la deuxième et ainsi de suite jusqu'au rebord.

Martial vit la chose d'un coup d'œil et c'est là que ses facultés d'énergie, de résolution et de lucidité se firent jour avec force. Il estima tout de suite que le danger ne saurait être grave avec cette unique perche; mais qu'il deviendrait terrible si les Griquas en possédaient plusieurs.

« Dès lors, il faut que je m'empare de celle-ci. Ils ont sans doute mis toute la nuit à la trouver, à la préparer. Il leur faudra du temps pour faire arriver la deuxième. Attendons. »

Et laissant les assaillants disposer leur perche, il tourna ses coups du côté de la saillie. Là encore, il ne se pressa pas, attendit le petit nuage de fumée d'une détonation, visa cette fumée et tira. Une suite de gémissements, un fusil tombant le long de la déclivité annoncèrent que Martial avait frappé son adversaire.

Malheureusement la riposte ne se fit pas attendre et une balle déchira l'épaule du jeune homme. Il reconnut tout de suite que la blessure était légère. Son bras ne se trouvait nullement engourdi.

Il attendit. Une nouvelle balle vint. Le dessus d'une tête apparut sur la saillie. Martial tira, manqua. L'adversaire perdit également sa balle; mais la revanche du jeune Français le tua net.

La saillie fut dès ce moment éteinte ainsi qu'on dit en style militaire.

La chose était faite quand Martial vit le bout de la perche dépasser la plate-forme. Il se coula vers le

rebord et aperçut un Griqua montant vers lui tandis qu'un autre, debout sur la deuxième saillie, tenait la perche.

« Voilà le moment », pensa le savant.

D'un coup de revolver, il abattit le grimpeur, d'un second coup il fit lâcher prise à l'autre tout en saisissant la perche et en l'amenant à lui. Les Griquas qui se tenaient au pied de la muraille s'enfuirent épouvantés.

Une pause se produisit durant laquelle Martial courut rassurer celle qu'il aimait...

« Ils se préparent sans doute à un nouvel assaut », pensa le jeune héros.

Il se préparait à les recevoir quand il vit venir à lui un Griqua agitant le drapeau blanc des parlementaires.

« Soit, se dit Martial, parlementons, gagnons du temps. »

L'homme ne portait pas d'arme apparente. Il fit signe qu'il voulait parler.

« Parle, lui cria Martial en langue hollandaise, et fais court.

— Mister Skill demande à avoir une entrevue avec vous. Il viendra désarmé. Désarmez-vous également.

— Dites à mister Skill, répliqua Martial, qu'il vienne me trouver s'il le veut... Il sait bien que ma parole suffit. Je ne suis pas un bandit, ravisseur de jeune fille. Allez. »

Le Griqua s'éloigna. Ce fut Skill qui revint. Il tenait à la main une petite valise dans laquelle Martial, béant, reconnut la valise de Jean Chevrot.

« Voulez-vous causer raison? demanda l'Anglais... Je vous accorde les honneurs de la guerre. Mais tôt

ou tard, je vous prendrai sur ce rocher, ne fût-ce que par la faim. »

Martial eut bien envie de parler du renfort attendu, mais il ne voulut pas faire perdre à ses amis l'avantage de l'improviste.

« Au lieu de cela, qui me répugnerait, reprit Skill, parce que je reconnais que vous êtes un vaillant homme, je viens vous faire des propositions de paix.

— Ah! fit simplement Martial.

— Oui, dit Skill, j'en ai assez de cette guerre... Cependant je suis loin d'être battu... Mais il y a mieux à faire pour moi que de vous réduire...

— Allez toujours.

— Connaissez-vous ceci? fit l'Anglais en montrant la valise.

— Si vous avez tué Jean Chevrot pour le voler, soyez sûr que je n'entrerai jamais en pourparlers avec vous, gredin! cria Martial, affolé de douleur.

— Je pourrais mentir, dit l'Anglo-Saxon; mais je ne crois pas au mensonge comme un moyen de lutte; c'est une arme de faible... Bref, Jean Chevrot n'est pas mort. »

Martial respira :

« Il n'est pas même blessé, reprit Skill... Un de mes hommes lui a seulement enlevé ceci. »

Et il souleva la valise.

« Cet homme n'est d'ailleurs qu'un imbécile; car la valise ne contient pas les papiers que je désirais et Jean Chevrot a pu échapper à notre surveillance.

— Vous mentez, dit Martial; il y a trop loin d'ici à l'endroit où pourrait se trouver Chevrot pour que vous ayez de ses nouvelles.

— Vous oubliez le chemin de fer, monsieur le Fran-

çais... Il ne faut que quelques heures pour venir de Hanover à Kimberley. »

A ce mot de Hanover, Martial pâlit, sachant bien qu'en effet Chevrot aurait par là gagné les Sneuwbergen. Une autre émotion l'attendait.

« Mais, comme je vous le disais, mes imbéciles de détectives ont raté leur affaire. Chevrot s'est dérobé avec les papiers et ils n'ont pu le joindre. Cette valise est une preuve que je ne mens pas... Hélas! elle ne contient guère que des objets sans valeur; des instruments d'optique et une boussole dorée... »

Martial sentit la terre se dérober sous lui. Son secret le plus précieux, la boîte de fer où se trouvait l'aiguille d'or se trouvait dans la possession de Skill.

« En vérité, fit-il, en affectant une ironie qui était loin de son cœur, voilà une piètre prise.

— Je le sais, répliqua l'Anglais, aussi me suis-je décidé à recourir à d'autres moyens et, si je le puis, à m'entendre avec vous.

— Et que désirez-vous de moi?

— Ceci : que vous consentiez à me donner la moitié de la somme totale du fameux veau d'or...

— Connaissez-vous donc cette somme?

— Parbleu, et vous aussi.

— C'est une erreur, dit Martial, je ne la connais pas.

— Alors la lettre interceptée par mon grand-père a donc été la seule où se trouvât l'inventaire des richesses de Richard d'Avincourt.

— La seule.

— Eh bien! à mon estime, le total vaudra quelque chose comme deux millions de francs, un peu plus sans doute, mais il est préférable de ne pas se faire d'illusion. Je suis un homme pratique.

— C'est donc un million de francs que vous exigez?

— Mettons quarante mille livres sterling... En retour, je vous laisse la liberté à vous.

— Et Mlle Van Reuth?

— Je la remettrai moi-même à son frère, à moins qu'elle ne consente à devenir ma femme.

— Voulez-vous le lui demander à elle-même?

— Je veux bien », dit l'Anglais avec un tremblement dans la voix.

Martial courut chercher Thérèse.

« Thérèse, dit-il, M. Skill consent à me donner la liberté moyennant un million de francs pris sur le trésor enfoui par mon aïeul... De plus, il vous offre sa main. Si j'étais seul ici, je refuserais la première proposition, mais votre vie est en jeu, et je n'hésiterais pas à m'incliner devant vous... A vous donc de répondre. »

Souriante, Thérèse regarda Martial de ses beaux yeux bleus où se mirait le joli ciel de montagne.

« La devise des Pays-Bas, cher monsieur Martial, est « Je maintiendrai ». Elle renferme toute ma réponse. Je vous ai choisi pour le maître de ma vie : je maintiendrai mon choix.

— Vous entendez, monsieur Skill? cria Martial.

— J'entends, cria Skill, transporté d'une colère subite, et je reprends moi aussi mes propositions. On ne se moquera pas impunément de moi. Je vous tiens, je vous maintiendrai moi aussi. N'oubliez pas cependant, miss Van Reuth, qu'il y va de votre vie et de celle de monsieur.

— Vous nous l'avez assez fait voir ce matin, monsieur Skill, répliqua Thérèse.

— Assez causé, fit Martial, reprenons nos rôles.

— Un mot encore, monsieur le savant. Quand je vous aurai réduit en captivité ou tué, je saurai bien, moi, retrouver Jean Chevrot et nous verrons à qui demeurera le trésor. »

Martial pensa que, privé de l'aiguille d'or, Chevrot ne découvrirait rien, mais il eut peur pour son ami d'une rencontre avec Skill. Néanmoins, il n'y avait rien à faire que d'attendre les renforts qui sans doute allaient survenir. A ce moment se produisit un incident.

Le Griqua blessé qui se tenait toujours sur la seconde saillie, voyant que Skill faisait mine de se retirer, avança une main suppliante et implora son aide.

« Au fait, dit Skill, accordez-moi la vie de ce pauvre diable. »

Martial allait répondre affirmativement quand une idée subite lui traversa la cervelle. Il prit son revolver et le dirigea vers le Griqua épouvanté :

« Donnant, donnant, dit-il à Skill, rendez-moi la valise de Chevrot et je vous cède la vie de ce misérable... Sinon....

— Grâce! hurla le Griqua, tourné vers Skill. A moi, au secours! »

Quelques Griquas survinrent. Martial leur fit signe de s'avancer et leur dit en hollandais :

« Je vous accorde la vie de votre frère à condition que votre chef me rende la valise qu'il a dérobée à mon ami. »

Ainsi mis en demeure, Skill n'osa refuser. Il aurait bien volontiers conseillé à l'un de ses hommes de tirer sur Martial, mais celui-ci s'était couché, à l'abri du rebord.

« A prendre ou à laisser, dit-il.

— Soit, fit Skill. A la condition que je puisse vérifier s'il n'y a pas de papiers.

— Faites », répondit Martial.

Skill fouilla : il ne trouva que les appareils et la boîte de fer.

« Voilà bien les savants, murmura-t-il avec une lourde ironie : il donnerait la vie d'un homme pour quelques méchants appareils.

— Comment vous la ferai-je parvenir? demanda Skill.

— Je m'en charge, répondit Martial, et en même temps, je me charge de vous descendre ce pauvre homme... Retirez-vous seulement. »

Skill et ses hommes se retirèrent. Martial prit sa corde et la perche. Ayant posé sa perche sur la saillie où se trouvait le Griqua plus mort que vif, il descendit à l'aide de la corde dont Thérèse assurait le bout. Arrivé là, il cria à Thérèse de lui envoyer la corde qu'il assujettit fortement à une fissure de la pierre et à l'aide de laquelle il descendit avec le Griqua sur la deuxième saillie. Enfin la perche, que Martial avait eu soin de transporter dans un nouveau voyage, suffit à descendre les deux hommes jusqu'à terre.

Le moment le plus périlleux pour Martial était celui où il lui faudrait remonter avec la valise. Il se hâta, grimpa à la perche.

Il avait regagné le premier palier comme le Griqua rejoignait ses compagnons. A ce moment une balle frappa la muraille, et deux misérables aventuriers, stimulés sans doute par Skill, marchèrent vers la tour. Martial se vit perdu.

Mais Thérèse, plus prompte que l'éclair, s'était jetée

sur le fusil de Martial : elle l'épaula et tira sur les deux hommes. Ils ne furent pas atteints, mais ils s'arrêtèrent. Les autres Griquas leur reprochant alors leur manque de loyauté, ils revinrent vers le gros de la troupe. Déjà Martial atteignait le deuxième palier. Il avait eu soin de remonter la perche. Il attacha à la perche la corde que Thérèse put fixer. Cinq minutes plus tard, il était en sûreté avec son précieux fardeau.

« Merci, ma vaillante, fit-il. Vous m'avez sauvé la vie.

— Cher Martial! »

Le matin s'avançait. De cette nuit passée en plein air, au froid, de son émotion, de tout ce qu'une vie aussi active et forte fait subir de pertes à de jeunes organismes, un appétit dévorant venait aux fiancés. Le soleil dorait le Val. Après le froid de la nuit, il faisait chaud, l'air vibrait doucement sur les rochers qui semblaient se mouvoir devant leurs yeux hallucinés. Et une sorte de découragement leur venait, quand ils virent tout à coup les sentinelles se replier vers le corps principal en tirant des coups de fusil. Des détonations lointaines répondirent.

« Norbert et nos amis, murmura Martial. Il était temps! »

Thérèse délirait de joie; puis, brusquement, elle eut peur en songeant au combat qui allait s'engager.

Martial partagea cette crainte quand il vit une vingtaine de Boers seulement faire leur apparition dans la vallée, et tout aussitôt les Griquas marcher sur eux.

Une décharge coucha deux Boers dans la poussière. Mais ils ne reculèrent point. Ils tirèrent à leur tour et dix ennemis succombèrent. Alors les Griquas cherchèrent des abris. Les Boers firent de même et la

bataille reprit, les coups de feu se succédèrent sans interruption.

Il était visible cependant que les Boers en gagnant du temps gagnaient tout, puisqu'il leur surviendrait à coup sûr des renforts. Skill voulut essayer un coup de force et engagea les Griquas à sortir en masse et à se ruer sur les Boers.

La sortie eut lieu, mais le feu des Boers, leur calme imperturbable qui les faisait tirer toujours juste arrêtèrent l'élan des Griquas qui durent reculer. Cependant, ils adoptaient une nouvelle tactique, gagnaient des parties couvertes d'où ils fusillaient impunément les Boers. La position de ceux-ci devint critique.

A ce moment Martial vit arriver sur le lieu du combat les deux Buschmen et leur maître, Haag.

Hardi et fier, Haag marcha sur les Griquas parmi une grêle de balles.

Il se produisit une trêve durant laquelle on entendit la forte voix du métis.

« Frères Griquas et Ba-Soutos, écoutez-moi! »

Un murmure circula parmi les Griquas.

« Le champion... Haag... le fils de Mathias. »

Et il se fit un formidable silence. Haag s'avança encore, et parla avec une éloquence passionnée.

« Griquas et Ba-Soutos, j'ai dans les veines votre sang, je suis celui qui partout et toujours vous apporta l'aide de ses paroles et de ses actions... Non seulement je n'ai jamais rougi d'être votre frère de race, mais je m'en suis fait honneur... A la morgue, à l'insolence des Boers coalisés contre moi, j'ai opposé l'orgueil de la créature qui se met au-dessus des petitesses et des vilenies, qui ne se réclame ici que de son unique Seigneur, du Seigneur Dieu... »

Une attention profonde accompagnait chacune de ses paroles. Chacun, qu'il les approuvât ou non, se sentit saisi devant elles comme une beauté de la nature, une chose superbe en soi, au-dessus de la critique des hommes.

« Je crois fermement, frères de mon sang, que les humains sont égaux devant la loi morale, sinon également perfectibles... Les Bushmen que vous voyez ici devant vous sont des héros que je respecte et glorifie au même titre que n'importe quel Blanc... Mon témoignage ne vous sera donc pas suspect quand vous m'entendrez dire que vous livrez une guerre cruelle et injuste et qu'il faut que vous déposiez vos armes... Ceux que vous attaquez, je ne parle pas des Boers, sont des Européens pleins de bonté et de justice... L'homme qui est avec vous, l'Anglais Skill, a ravi la sœur de l'un d'eux, de Norbert Van Reuth, le noble Hollandais pour qui il n'existe pas de différence entre les hommes et dont le cœur s'ouvre pareillement à toutes les créatures du Tout-Puissant... Le fiancé de cette jeune fille odieusement violentée se trouve parmi ceux à qui vous faites la guerre. C'est un Français, un fils de cette grande nation dont la renommée est venue jusqu'à nous, l'émancipatrice des esclaves dans le monde entier, la plus douce, la plus brillante lumière de la civilisation... Persévérerez-vous dans votre œuvre injuste!... Non, frères, revenez à la raison... On vous a trompés. Votre cause est de celles que Dieu maudit. »

Quand il eut fini, le murmure des Griquas s'éleva semblable à la pluie sur les feuilles, puis un d'entre eux s'avança et dit :

« Nous t'aimons trop, Haag, et nous avons trop de

confiance en toi, pour ne pas te croire. Cependant nous ne livrerons point l'Anglais à nos ennemis... Nous demandons pour lui et pour nous amnistie pleine et entière.

— Pas avant qu'il nous ait rendu ma sœur et qu'il nous ait renseigné sur Martial de Thélen », cria impérieusement Norbert Van Reuth.

Mais Martial venait de s'avancer avec Thérèse sur le rebord de la plate-forme. Un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines des Boers; de longues exclamations ébranlèrent les échos de la vallée.

« Vive le Français et sa fiancée! »

Quand le silence se fit, Martial parla. Il conseilla d'accepter la paix aux conditions offertes. Remerciant les Boers avee chaleur, il termina en disant :

« Ah! chers amis, ne rendrez-vous pas avec moi un hommage à Haag; n'oublierez-vous pas un instant votre haine injuste pour acclamer avec moi le héros de vaillance, d'intelligence et de beauté qui se trouve là devant vous! »

Un silence terrible accueillit ces paroles. Martial connut là combien un préjugé a de force sur les meilleures âmes. Il pencha le front, il sonda le gouffre qui sépare l'humanité présente de la haute humanité des penseurs et une douleur immense emplit son esprit.

Cependant la paix se débattait entre les deux troupes. Elle fut conclue. Les Griquas levèrent le camp, ayant toujours Skill à leur tête, et le bruit de leurs chevaux se perdit bientôt dans le lointain. Martial et Thérèse avaient rejoint leurs amis. Vers midi, le reste des Boers arriva. Ils accueillirent avec tiédeur les nouvelles, mais se montrèrent satisfaits de revoir Thérèse

et Martial; ils jurèrent cependant que tout n'était pas fini entre Skill et eux.

« Qu'il ne s'avise pas de revenir de si tôt dans l'État Libre ou au Transvaal, murmurèrent-ils, car cette fois il pourrait bien y laisser ses os. »

Le repas qui suivit eut toute la gaieté qu'on pouvait attendre d'une si brusque détente, après les terribles fatigues des derniers jours.

Dès le soir on se mit en route. Le lendemain on passa le Vaal et huit jours ne s'étaient pas écoulés que tout le monde avait regagné l'État Libre.

Seul Martial ne se reposa point. Il était inquiet de Chevrot. Prenant avec lui Norbert Van Reuth, Haag et ses Bushmen, il partit au galop vers Touresmith, où il prit le train jusqu'à Hanover.

Ordre fut donné aux Boers du Transvaal qui l'accompagnaient dans ce voyage de retrouver le chariot que Chevrot avait expédié à petites journées vers Hopetown, d'où sans doute le chemin de fer l'aurait transporté jusqu'à Richemond.

Il s'agissait de prévenir Skill par la rapidité avec laquelle on mènerait désormais l'entreprise de découverte.

« Pourvu que Chevrot ne soit pas mort! » se murmurait Martial tout le long du chemin.

CHAPITRE V

Le haut val.

Jean Chevrot, quand il avait quitté Ezéchiel, s'était dirigé vers Hopetown. Il y retrouva les trois Boers partis avant lui. Comme il était arrivé dans cette ville le soir, il y passa la nuit, et prit le lendemain matin le train pour Hanover, après avoir chargé les Boers de faire expédier les caisses à cette gare dès qu'elles arriveraient.

Jean commettait ainsi une imprudence, mais il pensait avec quelque raison qu'il fallait profiter du temps que Skill était loin pour avancer les affaires.

Outre ses armes et ses munitions, Jean portait sur lui un grand sac de touriste, attaché aux épaules et qui contenait une foule d'objets utiles, de la nourriture concentrée et une certaine quantité de kola dont il espérait tirer profit dans la montagne.

Il portait aussi à la main une petite valise renfermant l'aiguille d'or dans la précieuse boîte de fer, un sextant, un niveau à bulle d'air, un baromètre anéroïde, une lunette à viser, une table de logarithmes, etc.

Dans le trajet de Hopetown à Hanover, Jean ne fut pas inquiété. Il faisait presque nuit. Le jeune homme ne voulut pas loger à l'hôtel, de crainte d'éveiller l'attention. Il résolut de faire quelques lieues à pied et d'aller trouver un Boer parent d'Ezéchiel, établi dans les environs.

Après deux heures de marche. Jean vit venir les ténèbres. Il regretta quelque peu d'avoir quitté la ville, d'autant plus que depuis environ trois quarts d'heure, il croyait entendre des pas derrière lui. S'il s'arrêtait, les pas s'arrètaient; reprenait-il sa marche, les pas reprenaient également.

Inquiet, il résolut d'user d'un subterfuge, et arrivé au détour d'une haie, il tira son revolver et piétina sur place pour donner l'illusion qu'il marchait.

Cette ruse réussit à merveille. Deux hommes débouchèrent brusquement. Ils eurent un mouvement de recul en apercevant Jean... Cependant Jean lia conversation avec eux. C'étaient des Anglais. Ils parvinrent à le rassurer sur leurs intentions, bien que Jean tînt toujours son arme. Bien lui en prit, car à un moment les deux hommes se jetèrent sur lui sans hésitation et voulurent le renverser, il lutta, tirant tout de suite deux coups de revolver et poussant des cris d'appel. De la ferme où se rendait Chevrot, on entendit ses appels et on accourut. Les deux Anglais se sauvèrent; mais en emportant la valise de Jean. L'aiguille d'or était perdue!

Cette perte accabla Jean, et l'accueil le plus cordial des bons Boers du Cap ne put diminuer son chagrin. Toute la nuit, dans la fièvre de l'insomnie, il roula des projets dans sa tête.

Quand il se leva le lendemain, sa résolution était

prise. Il irait quand même dans les Sneuwbergen, s'efforçant de trouver le haut val où, suivant les documents, devait se trouver le trésor. La chose faite, il reviendrait vers Martial, et une nouvelle expédition aurait lieu.

« Heureusement j'ai des instruments dans mon sac et un chronomètre à l'heure de Paris dans ma poche. Je pourrai relever du moins la latitude et la longitude, effectuer des recherches, délimiter le plus étroitement possible le champ de nos investigations futures. »

Il prit les plus grandes précautions pour dissimuler sa trace, faisant des angles considérables, changeant constamment de cheval, si bien qu'il atteignit les premières fortes altitudes des Sneuwbergen sans avoir derrière lui autre chose que le vaste horizon.

Débarrassé de tout souci de ce côté, il se fraya un passage vers les hauteurs, en suivant autant que possible la méridienne à 22°35'6" de longitude E.

A mesure qu'il montait la solitude devenait plus complète. Non seulement il ne rencontrait plus ni chasseurs, ni pâtres, mais bientôt il ne vit d'autres animaux que ceux qui habitent les sommets, et encore se faisaient-ils rares.

Il dormit dans une caverne, protégé seulement par son manteau, mais réchauffé par son cheval, qui dormait près de lui.

Tout le jour il avait vécu sur des provisions emportées de la dernière ferme où il avait changé de monture. Le lendemain il en vécut encore. L'ascension devenait de plus en plus pénible. Il dut abandonner son cheval. La pauvre bête, débarrassée de sa selle, fut livrée à elle-même, et Jean gravit seul les flancs déclives de la montagne. Mais il survint un

incident qui le porta à réfléchir. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis qu'il avait quitté son cheval quand il entendit des hennissements de détresse. Il se retourna. La bête, à cent mètres plus bas, se trouvait assaillie par deux léopards. Chevrot eut beau tirer des coups de fusil aux fauves, il ne put les atteindre et il vit périr son cheval.

Il se hâta. Tout le jour il gravit la pente, il escalada les roches, tourna les fissures, s'accrochant aux aspérités des murailles de gneiss qui se dressaient quasi perpendiculaires devant lui afin d'atteindre de plateau en plateau, un sommet qui semblait fuir devant lui.

Il mangea au soir la dernière bouchée de ses provisions et s'endormit sous une pierre, se promettant le lendemain de gagner le versant opposé.

« J'ai bien suivi la longitude, murmurait-il en se perdant au sommeil; la latitude doit répondre à peu près à celle du document. »

Tout le jour suivant, il grimpa, courant les plus grands dangers, risquant cent fois de périr. Pour toute nourriture, il avala des biscuits, du chocolat, de la kola et parvint ainsi à maintenir ses forces.

Quand il atteignit à la nuit le versant opposé, sa fatigue était telle qu'il s'endormit presque immédiatement sans songer à reconnaître sa position.

Le lendemain matin, la bonne chaleur du soleil et l'ardente lumière le réveillèrent vers huit heures. Jean regarda l'endroit où il se trouvait.

C'était une haute vallée encaissée. La neige dormait sur les sommets, découpée en dentelle suivant les caprices de l'ombre des pics, et couvrant toutes les places orientées vers le sud, à l'abri du soleil.

L'endroit était tout à fait désert. Aucun grand herbivore n'aurait pu y trouver sa pâture, et les terribles efforts faits toute la journée précédente par Jean Chevrot exigeaient une énergie que les colons du Cap ne déploient pas ordinairement pour le plaisir, ni même pour la gloire d'atteindre des sommets vierges.

Quand Jean fut un peu sorti de l'engourdissement où le jetait sa terrible nuit, et qu'il eut reconnu ces choses, elles lui parurent peu rassurantes.

Comment croire en effet que cette vallée inaccessible eût été le lieu choisi par de Thélen d'Avincourt pour le sacrifice du Veau d'or? Comment y serait-il venu avec un malade?

Cependant, il n'y avait pas d'hésitation possible, cette vallée répondait à peu près au point. C'était bien la longitude désignée par Richard d'Avincourt, homme savant et minutieux. La latitude n'était qu'approximative. Sans doute la hauteur du pôle avait été relevée avec soin. Et c'était la raison pour laquelle le renseignement sur la latitude était parvenu beaucoup plus tard que celui sur la longitude. L'observation, relativement facile en cet endroit où la pureté de l'atmosphère permettait de voir clairement les étoiles, avait dû être répétée maintes et maintes fois. Cependant, l'erreur en une opération si délicate se pourrait comprendre.

D'ailleurs, étant donnée la situation physique de cette vallée, elle seule donnait satisfaction, dans le versant nord, c'est-à-dire depuis la rive de l'Orange, au désir de faire disparaître le veau d'or à jamais, elle seule prêtait à l'idée de mystère éternel qui avait dû présider à l'opération dans l'esprit fanatique de Thomas d'Avincourt et de ses fils.

Restait donc à vérifier si, du côté nord, il ne se présentait pas proche de là quelqu'autre lieu prêtant aussi bien que celui-ci à l'enfouissement du trésor et concordant avec la description de Richard d'Avincourt et avec la longitude.

Chevrot passa toute une demi-journée à atteindre le sommet du côté opposé à celui où il se trouvait. Quand il arriva là, il constata l'existence d'un vaste plateau allant jusqu'au bout de l'horizon et très peu en rapport avec ce que Richard racontait de son voyage.

L'explorateur revint donc à la vallée, et, descendant vers le fond, suivit la pente selon laquelle circulait un mince filet d'eau. Le raisonnement qu'il se fit est le suivant :

« Tout d'abord, j'ai constaté l'extraordinaire difficulté d'atteindre cette vallée par le fond, c'est-à-dire par l'endroit où le ruisseau sourd des petits glaciers. Il y a là un cul-de-sac, fermé de telles murailles, que les de Thélen, encombrés du coffre, n'ont jamais pu les franchir.

« Si donc ils sont arrivés jusqu'ici, c'est du côté opposé, c'est-à-dire en remontant le ruisseau, et je trouverai là sans doute quelque repère à fixer mon choix, ne fût-ce que ce fameux Lilienberg qui doit être un glacier. »

La première chose qu'il pût constater, c'est que la route se trouvait effectivement assez commode à suivre le long de l'eau.

Il marcha durant une heure, puis ayant franchi une espèce de nœud, où l'on voyait se former quatre gorges étroites, il arriva bientôt à une place où l'un des versants du val s'affaissait brusquement, formant

une échancrure en demi-lune. Dans cette échancrure parut un mont très haut et d'un contour arrondi sur le flanc duquel une belle nappe de neige brillait au soleil.

« Le Lilienberg ! [1] » s'écria Jean ébloui.

Le pauvre garçon se sentit si ému qu'il dut s'asseoir. D'ailleurs la faim, s'ajoutant à la fatigue, le jetait dans un état de faiblesse extrême. Sa provision de chocolat et de kola se trouvait épuisée. Il avait mangé la veille son dernier biscuit.

Cependant sa faiblesse croissait toujours et il crut un moment qu'il allait mourir d'inanition.

« Augustine! cria-t-il, Martial! »

Ses yeux se troublaient, des images délirantes se mouvaient devant lui. Il se raidit pourtant, en un effort de sa volonté. Mais alors un sommeil impérieux le requit. Il se traîna vers une grande pierre plate exposée au soleil, se couvrit de son manteau et s'endormit.

Quand il se réveilla le soleil décroissait, allait se perdre derrière les montagnes. Il était moins faible, mais il avait toujours une faim intense.

« Que faire! que faire! »

Il se mit à marcher le long du ruisseau et tout à coup il entendit dévaler une pierre. Il leva la tête et aperçut une chèvre sauvage qui le regardait avec stupeur. A côté d'elle un joli chevreau cabriolait.

Jean avait l'âme bonne; cette mère avec son enfant lui allait au cœur; mais ses entrailles tordues le poussaient à la férocité. Il hésita. Mais voilà que la chèvre se mettait à fuir suivie de son petit. Une sorte

1. Lilienberg, mont du Lis.

d'instinct farouche, la bête chasseresse que ces moments éveillent dans l'homme, fit que Jean leva son fusil et, visant soigneusement, lâcha son coup.

Le chevreau tomba. La mère s'arrêta. Jean marcha sur elle; elle marcha sur lui.

« Eh bien! tant mieux! cria Jean, j'aurai du moins gagné ma vie. »

Ayant jeté son arme, il engagea la lutte, reçut un furieux coup de corne dans la cuisse, mais finalement renversa la chèvre et jeta au loin le chevreau. Quand la chèvre se releva, elle ne vit plus son petit, et, prise subitement de terreur, elle s'enfuit au galop devant un geste de Jean.

Le chevreau lui restait; il tira de son sac la marmite de fer-blanc et la lampe à esprit-de-vin qui lui avait été déjà si utile, et remplissant la marmite avec l'eau du ruisseau il la mit au feu.

En attendant qu'elle bouillît, il dépeça le petit animal du mieux qu'il put. L'eau jetait ses premiers bouillons comme il finissait de désosser la cuisse et le filet. Il plaça le tout dans une anfractuosité et fit un bout de promenade.

Il regardait autour de lui avec une attention extrême dans l'absurde espoir de découvrir quelque chose qui pût rappeler l'expédition de Martial d'Avincourt. Il tira le papier renfermant le document tiré par Martial de la bibliothèque et le relut, en comparant les détails avec ce qu'il avait sous les yeux.

« Cher cousin,

Deuxième lettre. — « Nous voici pénétrant dans les gorges inaccessibles des Sneuwbergen. Je meurs de fatigue. Nous sommes harcelés par les Bochsmans

dont les flèches empoisonnées nous menacent à chaque heure du jour et de la nuit. Heureusement l'explosion de la poudre leur cause une épouvante superstitieuse qui les tient à distance. Les Hollandais de notre groupe commencent à murmurer. . . .

. . . .

« Je trouve encore la force d'écrire ceci comme dernière indication. Nous avons atteint un plateau très élevé que nous avons appelé le Lilienberg à cause de sa blancheur. Le froid est intense. Nos compagnons hollandais se décident à nous abandonner. Je crois avoir gagné la confiance de l'un d'entre eux, Félix Van Reuth, le frère de mon précédent messager. Ce brave garçon veut rentrer en Hollande, cette dernière expédition l'ayant complètement désillusionné. . . . .

. . . .

« ... Les Hollandais nous quittent. Mon frère, mes neveux sont remplis d'une exaltation farouche, indomptable. Il se peut que leur marche dure encore quelques jours. Toutefois les obstacles de la route les feront dévier, suivant l'opinion générale, vers un haut val, au Nord. Je confie mon document à Félix Van Reuth. Adieu à la France, mon cher pays.

« Richard. »

« Cher cousin,

« Grâce à ma montre sur laquelle j'ai conservé l'heure de Paris, je puis te faire connaître la longitude exacte du lieu. J'essayerai, quoique je sois bien faible, de trouver avec mon sextant la hauteur du pôle. . .

. . . .

« Je meurs de fatigue...... 22° 35′ 6″

« Adieu. »

« C'est bien cela, murmura Jean, voilà le Lilienberg, et il est visible que la vallée accessible passe au pied de ce pic... L'expédition aura remonté jusqu'ici et, se voyant dans une impasse, se sera décidée à faire le sacrifice du trésor... D'ailleurs l'eau les aura attirés. L'oncle était malade, exigeait des soins... Il lui a fallu plusieurs jours pour relever le point..... D'autre part, en supposant qu'ils eussent changé après cette lettre-ci, Richard n'aurait pas envoyé la latitude seule dans la lettre que possédait Norbert Van Reuth.

« Tout me dit que voici le haut val où se fit l'enfouissement, mais si scrupuleusement que le vieillard ait établi son point, l'erreur probable est encore trop forte pour pouvoir espérer de circonscrire étroitement la place du trésor... Avec l'aiguille d'or, une semaine aurait suffi sans doute à l'exploration de la vallée... Mais à présent... »

En se disant ces choses, Jean revint auprès de la marmite où cuisait le chevreau. Comme il avait eu soin de la couper en tout petits morceaux, la viande se trouvait cuite à point. Le jeune homme but le bouillon, mangea le reste et se trouva fort réconforté. Il songea immédiatement à faire cuire l'autre viande afin d'avoir des provisions sous la main.

Quand ce fut fini, Jean se remit en route. Sa nature un peu molle semblait transformée par l'âpre lutte. Sa vaillance grandissait avec les obstacles. Il avait fait son plan, déterminé à pousser le plus loin possible ses investigations dans la vallée, puis à descendre jusqu'à la première gare de chemin de fer d'où il enverrait un télégramme à Martial.

Ils reviendraient tous deux plus tard avec les

hommes nécessaires. Martial reconstruirait sa boussole à l'aiguille d'or.

Tout en pensant, il observait. Par manie de minéralogiste, par-ci par-là, il ramassait un caillou roulé par le ruisseau, qui, sans doute, à la fonte des neiges se trouvait transformé en torrent.

L'un de ces cailloux retint son attention. Il était percé dans l'axe de deux trous qui se faisaient symétriquement face de telle sorte qu'il était impossible de ne pas en concevoir quelque étonnement. D'ailleurs, après inspection, Jean s'aperçut que ce caillou n'était pas du tout de même nature que les cailloux environnants. Ceux-ci étaient en gneiss, le caillou percé appartenait à une variété de marbre très dur dont il ne se trouvait point de trace dans la composition géologique de ces montagnes.

« Voilà qui est singulier », murmura Jean.

A l'examen superficiel les trous aux extrémités de l'axe ne parurent pas aller à une grande profondeur, mais Chevrot y ayant introduit une vrille découvrit deux choses :

1° Que le trou était plus large et plus profond qu'il ne l'avait d'abord supposé;

2° Que la substance qui le bouchait intérieurement n'était pas du marbre, mais du plâtre qui s'effritait aisément sous la vrille.

Cette découverte lui donna une excitation extraordinaire. Il continua de forer, et au bout d'un quart d'heure il se trouva arrêté par un corps si dur qu'il ne pouvait l'entamer.

« On dirait du fer! »

Un trait de lumière traversa alors le cerveau de Jean. Pareil à un fou, il jeta la pierre avec une

extrême violence contre le rocher et la brisa. Au milieu des débris se trouvait un petit étui d'acier fort bien conservé. Il l'ouvrit, non sans peine, et en tira un bout de parchemin portant ces mots et cette signature :

« Veau d'or.

« RICHARD D'AVINCOURT. »

Sa joie fut immense. Il marqua tout de suite l'endroit où il avait découvert la pierre et redescendit le ruisseau. Cinq cents mètres plus loin, il s'offrit une nouvelle pierre. Elle renfermait comme la précédente un étui et un papier. Au milieu de sa joie, Chevrot devint perplexe.

« Je suis bien dans la vallée, pensa-t-il, mais les pierres de l'oncle Richard ont roulé plus loin qu'il n'a voulu... En tout cas une première limite se trouve établie; c'est l'endroit où j'ai vu la première pierre, car nécessairement aucune de ces pierres n'a remonté le courant. »

Plein de cette pensée, il reprit sa route vers l'amont, mais il eut beau chercher, il ne trouva rien de plus.

« C'est trop naturel, pensa-t-il, et cette précaution du vieil homme prouve l'extrême énergie avec laquelle il désirait transmettre le trésor à ses parents, les Thélen de Noville. »

Il en était là de ses recherches et, plein d'espérance dans l'avenir, il faisait mille projets, lorsqu'il entendit marcher derrière lui, mais marcher à la façon de gens qui auraient ôté leurs chaussures pour ne pas faire de bruit.

Il se retourna.

Il avait devant lui un lion gigantesque.

CHAPITRE VI

Conclusion.

Un soir de novembre, Mme de Thélen, la mère de Martial, et Augustine, la chère fiancée de Jean Chevrot, se tenaient dans le petit salon où elles avaient l'habitude de se retirer pendant les heures de loisir, succédant au travail quotidien.

L'usine marchait toujours convenablement, mais on sentait bien, à présent, qu'il faudrait renoncer au grand chiffre d'affaires, se contenter du revenu modeste mais sûr que donnaient les petits émaux.

Augustine tirait de grandes joies de son travail. Quelle consolation aurait-elle eue sans lui, qu'est-ce qui aurait pu lui faire oublier l'immense intérêt des conversations avec Martial, le plaisir charmant de la présence de Jean!

Les deux hommes étaient naturellement le sujet de toutes les préoccupations. Les lettres d'Afrique avaient été rares. On y sentait la préoccupation d'éviter aux chères lectrices de trop grosses inquiétudes. Datées de Bloemfontein, de Jacobsdal, de Kimberley, de Hopetown, elles parlaient de beaucoup de choses, sauf de l'entreprise, but du voyage.

Enfin la dernière était venue, plus explicite, plus optimiste... Martial l'avait écrite de Richmond, au pied des montagnes. Il exprimait son espoir d'arriver bientôt à la découverte du trésor; mais comme il n'y parlait pas de Jean, Augustine, avec sa sensitivité d'amoureuse, se sentait terriblement inquiète et avide de nouvelles.

Le père de Jean Chevrot, malgré son apparente fermeté, était venu plusieurs fois aux renseignements. Augustine lui lisait les lettres. Il n'exprimait ni satisfaction, ni colère, et il s'en allait plus fermé que jamais, résolu à empêcher tout mariage de son fils avec une jeune fille pauvre.

Ce soir-là, près de la lampe, Augustine, sur une carte de la colonie du Cap, suivait pour la centième fois l'itinéraire probable des chers absents quand on sonna à la grande porte.

« C'est l'heure de la poste, fit la mère.

— Oui », balbutia Augustine dans une angoisse infinie.

Elles entendirent le domestique ouvrir la boîte aux lettres, puis des pas craquèrent sur le gravier. Deux minutes plus tard, tout essoufflé, il ouvrait la porte, il présentait une volumineuse lettre datée de Madère...

Augustine la regardait avec une crainte indicible. La suscription était de Martial; mais l'écriture irrégulière faisait soupçonner une grande émotion, chez celui qui l'avait écrite.

« Je n'ose l'ouvrir », murmurait la pauvre fille.

Alors les deux femmes se regardèrent, et dans l'excès de leur émotion elles s'étreignirent en pleurant.

« Allons, fit la mère, courage! »

L'enveloppe enfin déchirée, Augustine lut à haute voix :

« Chère mère, chère sœur,

« Je veux aujourd'hui vous écrire un peu longuement... Il nous est survenu tellement d'aventures nouvelles depuis mon départ de Richmond qu'elles suffiraient à remplir un volume. Pour vous en donner un aperçu, reprenons à l'endroit où je vous ai laissées dans ma dernière lettre et procédons par ordre.

« Je m'étais tout d'abord dirigé vers Hanover, où je savais pouvoir retrouver les traces de Jean. Car, il faut bien que je vous le dise à présent, Chevrot était parti de Jacobsdal seul, afin de préparer le terrain à nos recherches, pendant que nous poursuivions le ravisseur de Thérèse.

« A Hanover je me trouvais nez à nez avec l'un des deux détectives, auteur du guet-apens que j'avais subi jadis dans mon voyage en Hollande.

« Je n'hésitai pas une minute, et je repris avec mes compagnons, Norbert Van Reuth et Haag, le chemin de fer pour Richmond, en faussant très habilement compagnie à mon détective. Je télégraphiai immédiatement à Hopetown pour que les caisses fussent également envoyées à Richmond, où nous arrivâmes quelques heures plus tard.

« Nous nous mîmes tout de suite en route pour la montagne avec nos admirables Bushmen; mais ce fut moi qui servis de guide pendant cette première partie du voyage, sachant bien que Jean avait passé par 22°35′6″ de longitude et le 31°30′43″ latitude sud.

« Je te passe les détails de nos fatigues; elles furent terribles. Plus d'une fois nous nous arrêtâmes exté-

nués, nous demandant si Chevrot aurait eu le courage de s'aventurer seul en ces régions vertigineuses. Nos Bushmen nous furent d'un grand secours; rien n'égale la force et la résistance de ces petits êtres.

« Deux jours et deux nuits se passèrent. Au matin du troisième jour, les Bushmen avaient trouvé la piste de Jean. Le brave garçon était parvenu seul, sans aide, jusqu'à ces hauteurs glacées. Nous eûmes tous le sombre pressentiment qu'il y avait dû périr.

« Cependant nos Bushmen ne nous laissaient pas languir. L'un d'eux, sur ma prière, redescendit à Richmond, afin de guider par un chemin accessible les Boers qui devaient m'apporter les caisses indispensables.

« Il faut que je vous dise que j'avais renoncé au chariot qui entrait dans le plan de Jean. Je m'étais dit que dix hommes vigoureux comme sont les fils d'Abraham Verhoord, pourraient, en le répartissant, transporter à l'aller les caisses d'outils, et au retour, s'il y avait lieu, le trésor.

« Dans la lettre que le Bushman leur remettrait, je les engageai encore à agir avec le plus grand mystère, à éviter de donner l'éveil aux espions de Skill.

« Quand j'eus pris ce soin, nous avançâmes toujours montant, et, après avoir gravi un col excessivement abrupt, nous arrivâmes enfin dans une haute vallée qui se trouve précisément située sur la longitude du document, mais point exactement sur la latitude, ainsi que nous avons pu le vérifier plus tard.

« Dès que nous fûmes au fond de la vallée, près d'un petit cours d'eau, notre Bushman se prit à courir avec une hâte extrême.

« Il avait retiré de sa ceinture son arc et ses flèches

dont je l'avais vu se servir si adroitement contre les Griquas, gardiens de ma bien-aimée Thérèse.

« Nous pouvions à peine le suivre des yeux et il eut bientôt sur nous une grande avance.

« Vous dirai-je notre émoi, chère mère et chère sœur, quand j'entendis le rugissement d'un lion et que j'aperçus Chevrot étendu sans vie au milieu du chemin !

« Ah ! mon Dieu ! » s'écria Augustine, à qui la lettre échappa des mains.

Mme de Thélen la ramassa et continua de lire à haute voix.

« Le courageux petit Bushman s'avançait en courant vers la bête formidable. Nous nous attendions tous à le voir déchiré ; mais au contraire, le lion, à la vue de ce chétif ennemi, fit un bond en arrière. Effort inutile d'ailleurs, car il recevait dans la gueule le trait empoisonné du sauvage et se roulait tout aussitôt dans les convulsions de l'agonie.

« Nous relevâmes Jean. Il portait à l'épaule une blessure plus terrible d'aspect, heureusement, que vraiment dangereuse. Il s'était bravement battu. Les six balles de son revolver furent en effet retrouvées par le San dans le corps du lion.

« Soigné, pansé, réconforté, le courageux garçon nous fit le récit de ses aventures. Il vous les racontera lui-même en détail ; pour l'intérêt de ce récit, il est préférable que je reste dans la généralité.

« Après avoir franchi comme nous le col, il avait pénétré dans la vallée et tout lui démontrait dès l'abord que ce lieu ressemblait étrangement au haut val auquel il est fait allusion dans le document. Mais sa découverte principale fut de deux pierres roulées

dans lesquelles notre ancêtre Richard d'Avincourt avait eu l'ingénieuse patience de glisser un étui renfermant un papier signé de sa main.

« Jean se trouvait encore sous l'émotion de cette découverte quand le lion l'avait surpris. Nous prîmes nos dispositions pour demeurer quelques jours dans la vallée. Haag, qui est d'une vigueur sans égale, avait emporté une grosse provision de biscuits. Jean nous affirma que nous pourrions chasser certains oiseaux et des chèvres. Cela suffirait en attendant les Boers.

« Nous nous mîmes tout de suite à rechercher le gisement probable du trésor. Mais il est infiniment probable que nous eussions mis plusieurs mois à le découvrir, si je n'avais prévu cette difficulté et ne m'étais muni de « mon aiguille d'or ».

« Augustine se souvient sans doute de la conversation que nous eûmes un jour de printemps de l'année passée avec notre regretté père et où il fut question de créer des aiguilles magnétiques d'or, attirées par l'or de la même façon que les aiguilles magnétiques d'acier sont attirées par le fer.

« Qu'il me suffise de vous dire que je résolus ce problème non pas dans la forme exacte où il fut posé, car mon magnétisme est de peu de durée, mais d'une manière très suffisante pour l'objet que je me proposais.

« Cette aiguille, effectivement, par ses oscillations, nous désigna une sorte de précipice, au flanc d'un vaste rocher. Nous ne mîmes pas moins de deux jours pour obtenir ce résultat. Je fus alors descendu à l'aide d'une corde dans la fissure et je constatai qu'elle n'avait pas la profondeur qu'on lui supposait du dehors. D'ailleurs le fond en était occupé par des

éboulis considérables et il nous fut impossible de rien entreprendre, avant l'arrivée des Boers, qui eut lieu seulement le cinquième jour.

« Tout ce temps nous vécûmes de biscuits, de chasse et de singuliers comestibles découverts par l'excellent petit Bushman.

« Que vous dirais-je? Les Boers venus, nous creusâmes, nous fîmes sauter à la mine, nous sondâmes tant et si bien la crevasse que nous finîmes par y trouver deux coffres en fer de parfaite préservation.

« C'étaient les coffres de Richard d'Avincourt!

« Quand nous les ouvrîmes, il se trouva des enveloppes intérieures extrêmement ingénieuses qui avaient préservé les objets précieux des ravages de l'humidité. Et c'est fort heureux, car cette circonstance doublera, triplera peut-être la valeur du trésor.

« Richard, en effet, était un homme d'un goût exquis. Les richesses amassées par lui, si elles ont perdu en valeur de matière, ont gagné bien davantage comme rareté et beauté artistiques ..

« Notre fortune s'élèvera bien à cinq millions de francs. Ta dot est donc prête, chère Augustine, et vraiment ton Jean a mérité de posséder l'exquis trésor de ton cœur. Sur cette somme je veux doter aussi Esther Haag que Norbert Van Reuth épouse... Mais poursuivons.

« Le bonheur de mes compagnons, de mes amis chers, des Boers, à la vue de ce magnifique butin, m'attendrit encore au souvenir. Nous passâmes la journée dans la joie la plus parfaite. Les Boers refusèrent toute participation au trésor. Je ne pus leur faire accepter que des bijoux pour leurs femmes ou pour leurs fiancées, encore avec beaucoup de peine.

« Cependant, ils m'aidaient à diviser le fardeau, à en faire des ballots transportables par un seul homme. Nous étions quinze en comptant le Bushman, qui voulut absolument avoir sa charge.

« Quatre jours plus tard nous avions gagné Hopetown. Là nous montâmes à cheval pour nous rendre à la ferme de Van Reuth qui se trouve à quelque 25 kilomètres au sud de Jacobsdal.

« Jean, quoique faible encore, avait pu nous suivre parfaitement, d'ailleurs aidé par tous avec une bonté exquise. Nous le laissâmes à Hopetown, afin de lui éviter une inutile chevauchée.

« Ici se place l'incident le plus douloureux de notre voyage. Arrivés près de la frontière de l'État Libre, nous aperçûmes tout à coup un groupe de soldats et de douaniers qui nous fit signe d'arrêter.

« Nous obéîmes à cet ordre, mais l'un des Boers, dévisageant ces douaniers, s'écria que ce n'étaient pas des douaniers réguliers. Je m'avançai alors et je demandai ce qu'on nous voulait. Le chef des douaniers me répondit que j'eusse à déposer les ballots que transportait ma troupe, et que le Gouvernement du Cap aviserait.

« Comme il disait cela, je vis Norbert Van Reuth s'avancer vers l'un des soldats et lui enlever son casque. Béants, nous reconnûmes Skill.

« — C'est une ruse, dit le Boer, je vous jure que ce sont là de faux douaniers... »

« Se voyant découverts, les soldats nous mirent en joue. Une fusillade allait éclater entre les deux troupes, car mes Boers avaient saisi leurs armes. Je m'interposai.

« — Assez de sang comme cela, mister Skill, dis-

je. Vous avez perdu la partie. Soyez beau joueur. »

« Mais Norbert Van Reuth s'élança avant que je pusse le retenir :

« Écoutez-moi bien, Boers, mes amis, et vous hommes qui avez prêté votre concours à cet Anglais. Il m'a dérobé ma sœur. Il me doit raison de l'outrage. Il a son arme, j'ai la mienne : vous nous servirez de témoins. »

« Skill n'osa refuser, car tous ces hommes rudes approuvaient Van Reuth. Haag et moi essayâmes en vain de nous interposer.

« Le duel eut lieu. Je tremblais pour Norbert. Mais l'impétueux Hollandais, après avoir affronté la balle de Skill, étendit celui-ci raide mort sur la plaine. Un triple hurrah des Boers accueillit cet exploit.

« Ainsi finit cet aventurier qui nous causa tant de mal.

« Le reste de l'histoire, chère mère et chère sœur, est facile à deviner. Nous trouvâmes à la ferme de Van Reuth tout le monde assemblé. Oom Ezéchiel frotta ses mains l'une contre l'autre avec une satisfaction indicible quand il apprit la mort de Skill. Il serra Norbert dans ses bras.

« Quand nous quittâmes tout ce monde, cinq jours plus tard, tous pleurèrent, et nous aussi nous versâmes des larmes. Que de nobles cœurs nous laissions derrière nous !

« Van Reuth, bien entendu, vend sa ferme. Haag a promis de vendre la sienne et de rejoindre sa sœur en Europe. Nous lui donnerons un domaine à cultiver et lui trouverons une aimable femme.

« Il se peut très bien, chère mère et chère sœur, que nous arrivions presque en même temps que cette

lettre, car le paquebot de la poste n'a pas d'avance sur nous.

« Nous vous embrassons de tout cœur, et je demeure votre dévoué.

« MARTIAL DE THÉLEN. »

Mme de Thélen achevait la lecture de cette lettre quand plusieurs voitures s'arrêtèrent à la porte de la rue. Les deux femmes pâlirent.

Deux minutes plus tard elles étaient dans les bras de Martial et Jean. Martial présenta Thérèse à sa mère.

« Que Dieu vous bénisse, ma fille », dit Mme de Thélen, tandis que Thérèse l'embrassait en sanglotant.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

L'ÉNIGME

Chapitre	I. —	Le laboratoire de Martial	1
—	II. —	La mort de Joseph de Thélen	19
—	III. —	Martial tenté par l'énigme	25
—	IV. —	L'ancêtre subtil	31
—	V. —	L'aube	47
—	VI. —	Le chagrin d'Augustine	49
—	VII. —	Le bahut	59
—	VIII. —	Le Veau d'or	65
—	IX. —	Les fiançailles d'Augustine	77
—	X. —	L'Énigme	89
—	XI. —	L'attentat	101
—	XII. —	Voyage en Hollande	115

LIVRE II

AU TRANSVAAL

Chapitre	I. —	La traversée	127
—	II. —	Johannesburg	133
—	III. —	Prétoria	139
—	IV. —	Le « Trek » d'oom Ezéchiel	151

CHAPITRE V. — Guet-apens..........
— VI. — La veillée..........
— VII. — Un rapt. . ...
— VIII. — L'héritage des Van Reuth..........
— IX. — Sur la piste.......... 2
— X. — L'expédition de Jean Chevrot..........

LIVRE III

LE TRÉSOR

CHAPITRE I. — La ville du diamant.......... 20
— II. — La tour.......... 26
— III. — Prisonniers.......... 27
— IV. — « Je maintiendrai. ».......... 28
— V. — Le haut val.......... 30
— VI. — Conclusion.......... 31

Coulommiers. — Imprimerie PAUL BRODARD. — 705-98.

